ROMANCES HISTORIQUES

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

IMPRIMERIE BOUCHER, RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

ROMANCES

HISTORIQUES,

TRADUITES DE L'ESPAGNOL

PAR A. HUGO.

A PARIS,

CHEZ PÉLICIER, LIBRAIRE, PLACE DU PALAIS-ROYAL,
N°. 243.

M. DCCC. XXII.

A

MA MÈRE,

MORTE LE 27 JUIN 1821.

AVERTISSEMENT.

Dans cette traduction des poésies anciennes des bardes espagnols, j'ai tâché de conserver le style simple, naïf et animé des romances originales. Les critiques auront à me pardonner quelques expressions peu usitées et certaines tournures qui ne sont pas encore familières à notre langue; je les ai crues nécessaires pour exprimer avec fidélité et avec vivacité d'autres expressions et d'autres tournures qui, elles-mêmes, ont déjà disparu de la langue espagnole, mais dont l'originalité ajoute un grand charme à ces petits poëmes historiques.

Les personnes qui m'ont fait l'honneur de porter quelqu'intérêt à cet ouvrage, excuseront, je l'espère, le retard que j'ai mis à le publier, dans le desir de le rendre moins indigne d'elles.

J'ai recueilli dans un volume séparé le

texte de toutes les Romances sur Rodrigue (1), dernier roi des Goths. Elles étaient éparses dans quelques ouvrages fort rares que la Bibliothèque royale ne possède pas tous, et j'ai pensé qu'elles seraient agréables aux amis des littératures naissantes et de la belle langue espagnole.

---

(1) Romancero e historia del rey don Rodrigo.

DISCOURS
SUR LA POÉSIE HISTORIQUE
CHANTÉE,
ET SUR LA ROMANCE ESPAGNOLE (1).

Avant l'invention de l'écriture, alors qu'il n'existait aucun moyen de perpétuer d'une manière invariable les traditions nationales et les préceptes religieux, les hommes avaient consacré la poésie à célébrer les louanges des Dieux, les exploits des héros, et les bienfaits des législateurs; c'est ce qui a fait dire que l'usage de la poésie avait précédé celui de la prose, non pas

(1) Les fragments qui composent ce discours sont extraits d'un *Essai* (inédit) *sur la poésie primitive de tous les peuples.* Les fragments sur la Romance font partie d'un Cours de littérature espagnole, prononcé par l'auteur à la société des Bonnes-Lettres, en 1821.

certainement dans le langage de la vie privée, mais du moins pour les récits historiques.

En effet, le retour régulier des rimes, et la quantité mesurée des syllabes, facilitaient les opérations de la mémoire. Il est également probable que la musique fut inventée aussi dans le même but, afin que l'harmonie des sons, frappant l'imagination en même temps que le récit des faits, ils fussent plus facilement recueillis et conservés par le souvenir.

De là sans doute l'origine des cantiques religieux et des chansons historiques qui, chez tous les peuples, se trouvent précéder et préparer la formation de la littérature, et qui se rencontrent même encore chez les nations entièrement étrangères aux premières notions de l'écriture.

Tacite nous apprend que les Germains avaient des bardes, dont l'office principal était de célébrer les exploits des héros, et d'en conserver la mémoire. Lors de la découverte de l'Amérique, au dire d'Herrera (1), les danses (*Arietoes*) qui furent exécutées devant les Espagnols, par les habitants d'Hispaniola et de

(1) *Bibliothèque britannique*, tome 10, page 327.

Cuba, étaient accompagnées de chansons historiques. « La réunion de ces compositions formait une histoire nationale fort intéressante pour la génération alors existante (1). » Au Pérou, les bergers, naturels du pays, conservent encore dans leurs chants le souvenir de l'histoire de leurs ancêtres (2). A Madagascar, les *Onzatzi* apprennent dès leur plus tendre enfance quelques chansons qui renferment des leçons de morale et des fables sur leur origine (3). Dans l'Indostan, les *Rajepoutes-Rhatores*, peuples guerriers, ont des poètes appelés *Banhtes*, en grand honneur parmi eux, et qui, semblables aux bardes, célèbrent par des chansons héroïques les exploits de leurs aïeux (4). Enfin, dans notre Europe, sans parler de ces poëmes d'Ossian, dont Macpherson a publié des imitations, et

---

(1) Parmi ces chansons nationales, il y en avait de prophétiques, qui annonçaient la ruine et la désolation du pays, à l'arrivée de certains étrangers vêtus et armés du feu du ciel. Elles furent appliquées aux Espagnols.

(2) *Bibl. brit.*, t. 10, p. 391.

(3) M. Alex. Rouchon. *Voyage à Madagascar*, t. 1, pag. 31.

(4) *Annales des Voyages*, t. 1, pag. 385.

dont les originaux, en langue gallique, sont encore chantés en Irlande et en Ecosse, on entend souvent en Finlande les paysans célébrer dans leurs chansons, en vers runiques, les événements qui les intéressent (1).

---

§. I.

Chez les Hébreux.

Les plus anciens monuments de la poésie chantée que les livres nous aient conservés, se trouvent dans celui qui fut appelé le livre par excellence (*Byblos*). Les Hébreux étaient naturellement portés à consacrer par leurs chants, les louanges de leur Dieu, et les hauts faits de leurs guerriers, pasteurs de peuples. L'orgueil national y était intéressé, et cet esprit national est fort chez les Juifs; c'est par lui que, disséminés sur la surface du globe, ils ont survécu, comme peuple, à la conquête de leur patrie et à la destruction de leur temple.

---

(1) *Bibliot. brit.* Neuvième année, p. 453.

La Bible fait mention de plusieurs de ces chants : ceux sur la mort de Jonathas, et sur le sacrifice de Jephté, ainsi que les psaumes 67, 77, 105, 106 et 135 sont historiques (1) ; mais le plus remarquable de tous et le plus ancien est, sans contredit, ce cantique répété en chœur par l'armée, et adressé à Dieu après le passage de la Mer-Rouge (2).

« Je chanterai une hymne à la gloire du Seigneur, parce qu'il a relevé sa grandeur et qu'il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

. . . . . . » Le Seigneur a paru comme un guerrier ; son nom est celui qui est.

» Il a jeté dans la mer les chariots de Pharaon et son armée ; l'élite de ses capitaines a été submergée dans la Mer-Rouge.

» Ils ont été ensevelis dans les abîmes ; ils sont tombés comme une pierre au fond des eaux.

» Votre droite, Seigneur, s'est signalée et a fait éclater sa force ; votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

---

(1) Lotwh, *Poésie sacrée*, t. 2, p. 202.

(2) *Exode*, chap. 25, verset 1.

. . . . . » Par le souffle de votre fureur les eaux se sont amassées ; l'eau qui coulait s'est arrêtée en monceau ; les abîmes des eaux se sont pressés, et ont remonté des deux côtés au milieu de la mer.

» L'ennemi disait : Je les poursuivrai et les atteindrai ; je partagerai les dépouilles, et me satisferai pleinement ; je tirerai mon épée, et ma main les fera mourir.

» Vous avez répandu votre souffle, et la mer les a enveloppés : ils ont été submergés dans la violence des eaux, et y sont tombés comme une masse de plomb.

» Qui d'entre les forts est semblable à vous, Seigneur ? Qui est semblable à vous, qui êtes tout éclatant de sainteté, qui méritez d'être révéré par toutes sortes de louanges, et qui faites des prodiges.

. . . . . . » Pharaon est entré à cheval dans la mer avec ses chariots et ses cavaliers, et le Seigneur en a fait retourner les eaux pour les ensevelir ; mais les enfants d'Israël ont passé à sec au milieu de la mer. »

---

§ II.

Chez les Grecs.

Les poëmes d'Homère, chantés par les Rapsodes, pourraient être considérés comme appartenant à la poésie historique chantée, si l'imagination du poète avait eu moins de part à leur composition; il en est de même des Odes de Pindare, sur les triomphes olympiques. La chanson historique participe de l'ode et de l'épopée; elle est moins parfaite que l'une, et plus courte que l'autre; les *scolies* des Grecs ont seules tous les caractères des chansons historiques.

Athénée en a recueilli quelques-unes parmi lesquelles celle qu'on va lire, connue sous le titre de Scolie d'Harmodius et d'Aristogiton, est fameuse (1).

Hipparque et Hippias, fils de Pisistrate, régnaient à Athènes. Hipparque insulta les sœurs d'Harmodius. Harmodius et Aristogiton s'uni-

---

(1) Athénée. *Les Deipnosophistes*, liv. 15, chap. 15.

rent contre le tyran, l'un pour venger sa sœur, l'autre pour seconder son ami. Ils le tuèrent à la fête des Panathénées; et sa mort fut comme le signal de la liberté d'Athènes. Hippias fut obligé de s'enfuir chez les Perses, et ayant pris les armes contre sa patrie, il périt à la bataille de Marathon. L'action des deux amis fut célébrée dans plusieurs *scolies;* celle-ci est la seule que nous possédions en totalité.

« Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton quand ils tuèrent le tyran et qu'ils établirent dans Athènes l'égalité des lois.

» Cher Harmodius, vous n'êtes point encore mort : on dit que vous êtes dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, et Diomède, ce vaillant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée couverte de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton quand ils tuèrent le tyran Hipparque dans le temps des Panathénées.

» Que votre gloire soit éternelle, cher Harmodius, cher Aristogiton, parce que vous avez tué le tyran et établi dans Athènes l'égalité des lois. »

Les scolies les plus répandues parmi les anciens Grecs, étaient celles d'Admète, d'Adonis et d'Ajax, fils de Télamon. Cette dernière serait curieuse à connaître; il pourrait être intéressant de voir comment le héros d'Homère a été célébré par le simple chansonnier.

Voici encore une chanson militaire d'Hybrias de Crète, que quelques-uns, dit Athénée, ont rangée parmi les scolies.

« Une lance, une épée et un bouclier, me tiennent lieu de grandes richesses, l'une me sert à labourer, l'autre à moissonner, et la troisième à fouler la vendange; par leur moyen je suis le maître de ma maison. Ceux qui n'ont pas le courage de prendre la lance, l'épée et le bouclier, se prosternent à mes genoux, et me traitent de maître et de roi. »

Quoique cette chanson ne soit point historique, nous l'avons rapportée, parce qu'elle a été assez heureusement imitée par le capitaine Odyssée, l'un des chefs de l'insurrection grecque actuelle. Cette circonstance lui donne une sorte de caractère historique.

§ III.

Chez les Latins.

Nous ne possédons aucun monument de la chanson historique chez les Romains ; ils ont eu des chroniques qui remontaient aux premiers temps de Rome, et qui servirent à Tite-Live pour écrire ses Décades, et à Virgile pour composer son Enéide. Il est probable que ces chroniques étaient en vers et qu'elles se chantaient dans certaines solennités. Les Romains connaissaient les chansons satiriques, nous en avons une preuve dans celles que les soldats chantaient lors du triomphe de leurs généraux; or, la chanson satirique pour être piquante, doit être quelquefois historique ; et comme le besoin de louer n'est pas moins inhérent à l'esprit de l'homme que celui de médire, il est également probable que les soldats romains chantaient à-la-fois les louanges de leurs chefs et leurs propres victoires.

Pendant le moyen âge, alors que la langue latine était en possession de cette universalité qui est aujourd'hui l'apanage de la langue française, les soldats français, allemands et

italiens, célébrèrent leurs triomphes dans le langage des anciens vainqueurs du monde.

Dom Bouquet nous a conservé dans le *Recueil des historiens de France* (1), les deux premiers couplets d'une chanson faite au commencement du VIIe. siècle, par les soldats de Clotaire II, après une victoire remportée sur les Saxons.

« C'est Clotaire qu'il faut chanter, ce roi des Francs qui alla combattre contre l'armée des Saxons. Oh! qu'il eût traité sévèrement les envoyés saxons sans les prières de Faron, de nation bourguignone.

» Quand ils vinrent sur les terres des Francs, les ambassadeurs saxons, Dieu leur inspira de passer par la ville de Meaux, où régnait Faron (2), afin d'éviter la mort que leur préparait le roi franc. »

Une ode latine de Paulin, patriarche d'Aquilée, sur la mort d'Eric, duc de Frioul, dans le

---

(1) T. 3, pag. 305.

(2) Faron était évêque de Meaux. Il fut canonisé après sa mort.

VIIIe. siècle, ne peut être considérée comme un monument de la poésie historique chantée.

Albéric parle dans sa chronique de chansons historiques qu'il appelle *heroïcæ cantilenæ*, et qu'il cite comme des documents authentiques. Ces chansons avaient rapport à des événements qui s'étaient passés pendant le IXe. siècle (1). Le père Mabillon et l'abbé Lebœuf en ont conservé quelques-unes. Elles sont écrites en latin barbare (2). Nous en connaissons deux, l'une du IXe. siècle, l'autre du Xe.

La première fut composée par les soldats de l'empereur Louis II, à l'occasion de la témérité qu'avait eue le duc de Bénévent Adelgise, d'arrêter le prince dans son palais, le 25 juin 871.

« Qu'on écoute, jusqu'aux dernières limites de la terre, avec tristesse, avec horreur, quel crime a été commis dans la cité de Bénévent ; on y a arrêté Louis, le saint, le pieux, l'auguste! »

---

(1) *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, tom. 15, pag. 581.

(2) *Idem*.

Les Béneventins se sont réunis en conseil; Adalfieri parlait; ils ont dit au prince : « Si » nous le laissons sortir vivant et libre, nous » périrons certainement.

» Il a projeté de grands crimes dans cette » province, il nous enlève notre pouvoir, il » nous regarde comme rien, il nous a causé » de grands maux, il est juste qu'il meure. »

Ils ont chassé le pieux monarque de son palais, Adalfieri l'a conduit au prétoire, et lui, il gardait un visage serein, comme un saint qui marche au martyre.

Sado et Saducto sont sortis ; ils ont invoqué les droits de l'empire, et le saint roi s'est pris à dire au peuple : « Vous êtes venus contre » moi comme contre un voleur, avec des épées » et des bâtons.

» Il fut un temps où je fus votre appui en » tout : des conseils pervers vous ont soulevés » contre moi; j'ignore pour quel sujet vous » voulez me tuer.

» Je suis venu pour détruire la race des infi- » dèles ; je suis venu pour secourir la sainte » église de Dieu ; je suis venu pour venger le » sang qui a été répandu sur la terre. »

Cependant le traître qui a soulevé Béné-

vent, a mis la couronne de l'empire sur sa tête, et a dit au peuple : « Voilà que je suis » empereur ; je puis vous gouverner. »

Il s'est réjoui dans son cœur de ce qu'il a fait ; mais poursuivi par le démon, il est tombé sur la terre, et la foule s'est réunie pour voir des prodiges.

Le Maître suprême, Jésus-Christ, a prononcé son jugement ; la foule des païens a envahi la Calabre ; ils ont marché sur Salerne, ils ont pris cette cité.

Nous avons juré sur les saintes reliques de Dieu, de défendre ce royaume et d'en conquérir un autre. »

La seconde de ces chansons fut chantée en 924, lors du siége de Modène, par les Hongrois ; les habitants gardant leurs remparts, la répétaient pour s'exciter à la veille.

« O toi qui portes des armes, garde ces murailles, ne t'endors pas, veille ; tant que le vigilant Hector a vécu dans Troie, les Grecs ambitieux ne l'ont pas prise ; mais alors que Troie, sans défiance, dormit de son premier sommeil, le traître Sinon ouvrit la porte perfide, et les bataillons, descendus avec leurs échelles ca-

chées, envahirent la ville et brûlèrent Pergame.

C'est par ses cris vigilants que l'oie blanche fit fuir les Gaulois et sauva le Capitole; aussi les Romains reconnaissants lui élevèrent une statue d'argent, et l'honorèrent comme une déesse. Nous, nous adorons la sainte divinité du Christ, nous lui adressons nos chants de joie, et, confiants en sa garde puissante, nous répétons en son honneur nos cantiques vigilants.

« Divin Christ, roi et conservateur du » monde, prends ces murs sous ta garde; tu » es un ennemi terrible aux ennemis; aucune » force ne peut surprendre ceux pour qui tu » veilles; tu rends les armes impuissantes » contre eux.

» Sainte Marie, mère resplendissante du » Christ, obtiens pour nous son appui; que » Saint Jean se joigne à toi, lui, dont les » reliques sont ici vénérées, et auquel les murailles sont consacrées. Si Jésus nous soutient, » nos bras seront vainqueurs : sans lui, le fer » de nos javelots est sans force. »

Vaillante jeunesse, forte, audacieuse et

guerrière, que vos chants de veille soient répétés sur ces murailles, et que sous les armes les sentinelles, pour écarter l'ennemi rusé, les répètent alternativement; que l'écho redise *eh! ah! veillez!* et que le long des murs ce cri renvoyé par l'écho, se prolonge : *eh! ah! veillez!* (1)

---

§. IV.

Chez les Arabes.

La vive imagination des Arabes a rendu communes chez eux les chansons historiques. C'est un des amusements du Bédouin que d'écouter, le soir, assis dans le désert devant la porte de sa tente, les récits et les chants du

---

(1) *Resultet echo comes* eja vigila.
Per muros eja! *dicat echo* vigila!

On peut voir le texte de ces chansons dans l'ouvrage de M. Sismonde de Sismondi, intitulé : *De la Littérature des peuples du midi de l'Europe*. T. 1, p. 24 et 27.

poète qui célèbre les aventures merveilleuses du voyageur Sindab-le-Marin, ou les exploits réels de quelque tribu nomade, le pillage d'une caravane, ou la défaite d'un chef ennemi.

C'est ainsi qu'autrefois le poète guerrier Mottenabi célébrait, dans ses chants pleins de verve et de feu, les exploits de l'Emir Seïf-Eddaula-Aboulhasan, vainqueur des Arabes nommés *Benou-Kelab* (1).

« Ce n'est pas quand tu veilles à la sûreté du troupeau, que les loups peuvent ravir les brebis : tu n'es pas une épée dont les coups de l'ennemi puissent ébrécher le tranchant.

Les hommes et les génies sont tous également en ton pouvoir : comment les enfants de Kelab pourraient-ils espérer l'indépendance. . . . .

Tu les as poursuivis jusque sur le bord des eaux près desquelles ils s'étaient retirés ; les nuées du ciel elles-mêmes ont craint que tu ne vinsses chercher tes ennemis dans leur sein.

Emporté dans ta course par les meilleurs

---

(1) Silvestre de Sacy. *Chrestomathie arabe*, tom. 1, p. 332.

chevaux auxquels l'Arabie ait donné naissance, tu as passé plusieurs nuits à la poursuite des rebelles sans goûter les douceurs du sommeil, entouré de tes escadrons qui s'agitaient à tes côtés, comme l'aigle agite ses ailes dans son vol précipité.

Tu demandais aux déserts de te révéler le lieu de leur retraite ; les déserts t'ont répondu en te livrant ceux que tu cherchais, etc., etc. »

Voici encore un chant que le même Mottenabi composa à l'occasion d'une bataille gagnée l'an 343 de l'hégire, sur Nicéphore, fils de Phocas, devant la ville d'Hadeth.

« Ils sont venus à ta rencontre couverts d'une armure de fer : on eût dit que les chevaux qu'ils montaient, n'avaient point de jambes.

Quand ils ont fait briller leurs glaives étincelants, l'éclat de leurs blanches cuirasses et de leurs casques s'est confondu avec celui de leurs épées.

Le mouvement de leurs innombrables escadrons a ébranlé la terre au levant et au couchant; les Gémeaux dans le ciel ont eu l'oreille étourdie du fracas de leur marche.

Là, se trouvaient réunis des guerriers de tous les peuples et de toutes les langues, qui ne pouvaient s'entendre sans le secours des interprètes.

Jour terrible, dont le feu a mis en fusion tout alliage impur, où celui-là seul a échappé qui a combattu avec vigueur et affronté tous les dangers !

L'épée qui n'a point percé les cuirasses et rompu les lances ennemies, a été elle-même brisée ; le cavalier qui n'a point renversé son adversaire, a été réduit à une honteuse fuite, etc., etc. »

Ce fut aussi par des chants que le peuple de Médine célébra les largesses qu'au pélerinage du calife Raschid, lui firent les enfants de Barmek (Barmecide, visir de Haraoun) (1).

« Nous avons reçu dans nos murs les fils de Barmek, sur qui reposent toutes les espérances. O renommée ravissante ! ô aspect enchanteur !

Chaque année ils s'éloignent de leurs foyers tour-à-tour ; ils portent la guerre aux enne-

---

(1) *Chrestomathie*, tom. 1, p. 22.

mis de la religion, ou ils visitent l'antique et vénérable monument de la maison sainte.

Quand Yahya, Fadhil et Djafar honorent de leur présence les vallées de la Mecque, un nouveau soleil se lève sur l'horizon de cette cité.

Bagdad alors est enveloppée des ténèbres de leur absence; et la nuit qui couvrait la ville sainte se dissipe aux rayons de ces astres, capables d'éclipser l'éclat de trois lunes dans leur plein.

Leurs mains n'ont été créées que pour répandre des bienfaits, et leurs pieds que pour être élevés sur la chaîne de nos temples.

Quand Yahya entreprend quelque chose, toutes les difficultés s'aplanissent; il n'est plus besoin qu'aucun autre s'en mêle ou y mette la main. »

On dit que lorsque l'armée aventureuse des Français était occupée à la conquête de l'Egypte, chaque combat devenait le sujet d'un chant historique, qui en répandait les détails dans toutes les parties de l'Afrique et de l'Asie, où le peuple arabe, ami de la poésie, avait dressé ses tentes.

§. V.

Chez les Provençaux.

Aujourd'hui que, grâce aux savantes recherches de M. Raynouard, nous pouvons connaître la littérature des troubadours enfants de la belle Provence, poètes, soldats et musiciens, nous voyons que ceux qui consacraient leur lyre à célébrer les charmes de la beauté, avaient aussi des chants pour louer la bravoure.

De nombreuses chansons ont conservé le souvenir des guerriers du XIIe. et XIIIe. siècles, auxquels les croisades et les guerres particulières offraient de fréquentes occasions de signaler leur courage.

Nous citerons comme une des plus remarquables, la complainte funèbre de Gaucelm Faydit, sur la mort de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre (1).

---

(1) *Choix de poésies originales des Troubadours*, tom. 4, p. 54.

« C'est une triste chose que le plus grand malheur et la plus grande douleur que j'aie jamais éprouvés (tels que j'aurai à les pleurer durant le reste de mes jours), il me faille les célébrer dans mes chants, souvent consacrés à la joie; celui qui était le chef et le père de la bravoure, le noble, le vaillant Richard, roi des Anglais, est mort. O Dieu! quelle est notre perte! Mort! quel mot terrible et douloureux à entendre : il a le cœur dur, tout homme qui l'entend sans pleurer.

Il est mort ce roi, et depuis mille ans il n'y avait pas eu un preux tel que lui. Moi-même je n'ai jamais vu, et il n'a pas existé un homme égal à lui; comme lui, brave, hardi, généreux, libéral. Je ne crois pas qu'Alexandre, ce vainqueur de Darius, répandit autant de largesses et de bienfaits, et encore moins Charlemagne ou Artus. Qui veut dire la vérité, conviendra qu'il captivait tout le monde, les uns par sa bravoure, les autres par sa gracieuseté.

Je m'étonne que dans notre siècle faux et vil un homme ose encore se montrer sage et courtois. Puisqu'à rien ne servent les belles paroles et les belles actions, pourquoi donc s'efforcer beaucoup, ou un peu? La mort nous

a montré ce qu'elle peut faire ; un seul de ses coups a détruit ce qu'il y avait de meilleur au monde, tout l'honneur, toute la bravoure, toute la générosité ; et puisque nous voyons que rien ne peut en garantir, nous devrions moins la redouter.

Hélas! roi noble et vaillant, que deviendront désormais les tournois braves et nombreux, les cours magnifiques, les libéralités nobles et grandes, puisque vous n'êtes plus là-vous qui en étiez le chef et l'ornement? Que feront ceux qui étaient vos serviteurs et qui attendaient de vous une généreuse récompense? que feront ceux que votre faveur avait élevés en puissance et en dignité.

Oui, ils auront une vie pire que la mort; un deuil de tous les temps se prépare pour eux ; et ces païens, Sarrasins, Turcs et Persans, qui vous redoutaient plus qu'homme né de mère humaine, croîtront en orgueil et en puissance, tellement que la conquête du Saint-Sépulcre en sera plus périlleuse : et Dieu le veut! car s'il ne l'eût pas voulu, vous vivriez, Seigneur, et certainement ils auraient, en fuyant, quitté la Syrie.

Jamais, non je n'espère pas qu'il se ren-

contre des rois ou des princes capables de conquérir le Saint-Sépulcre ; mais tous ceux qui voudront prendre votre place devront être de grand courage et de grande prudence comme furent et vous et vos deux vaillants frères, le jeune roi et le comte Geoffroi ; et qui prendra la place de vous trois, devra avoir un cœur ferme, une ferme résolution pour achever et augmenter les grands travaux par vous entrepris. »

Les poésies des troubadours provençaux ressemblent beaucoup à celles des romanciers espagnols : elles sont vives, gracieuses, pleines de naïveté et de grandeur, de malice et d'imagination. Il est bien à desirer, pour les amis des lettres, que le poète distingué qui est parvenu à les sauver en partie de l'oubli, veuille achever son ouvrage en les rendant populaires par des traductions élégantes et fidèles comme celles des fragments qu'il a cités dans son précis.

---

§. VI.

Chez différents Peuples.

Les Italiens n'ont, à notre connaissance, aucune chanson historique. Les Anglais ont conservé quelques ballades où sont consignés les récits de plusieurs événements de leur histoire. Dans quelques cantons de la Suisse, on entend encore répéter d'anciennes chansons sur la victoire de Morat. Les Tyroliens, les Illyriens et les Albanais gardent dans leurs poésies le souvenir des exploits de leurs aïeux. Les Polonais en ont qui leur rappellent les beaux jours de leur patrie et la gloire de Sobieski et de Kotzciusco. Les Russes se rassemblent sur les places de Moscow pour écouter les chansons qui célébrèrent chez leurs aïeux les faits guerriers de Wladimir et les conquêtes pacifiques de Pierre-le-Grand; enfin le paysan du Drontheim-Hus en Norwège, chante encore, après deux siècles, Berdon Segestadt, vainqueur en 1612 du colonel écossais St.-Clair.

Nous avons dit que les Madecasses avaient consacré dans quelques chansons historiques

les exploits de leurs aïeux ; en voici une que Parny nous a conservée.

« Quel imprudent ose appeler aux combats Ampanani ? Il prend sa sagaie armée d'un os pointu, et traverse à grands pas la plaine; son fils marche à ses côtés; il s'élève comme un jeune palmier sur la montagne. Vents orageux, respectez le jeune palmier de la montagne.

» Les ennemis sont nombreux; Ampanani n'en cherche qu'un seul et le trouve. Brave ennemi, ta gloire est brillante : le premier coup de ta sagaie a versé le sang d'Ampanani; mais ce sang n'a jamais coulé sans vengeance : tu tombes, et ta chute est pour tes soldats le signal de l'épouvante ; ils regagnent en fuyant leurs cabanes; la mort les y poursuit encore, des torches enflammées ont déjà réduit en cendres le village entier.

» Le vainqueur s'en retourne paisiblement, et chasse devant lui les troupeaux mugissants, les prisonniers enchaînés et les femmes éplorées. Enfants innocents, vous souriez, et vous avez un maître. »

Si le chantre d'*Isnel et Aslega* n'a point prêté

au poète madecasse, l'honneur d'une composition étrangère, il faut convenir que les poètes sauvages sont quelquefois mieux inspirés que les bardes des peuples civilisés.

---

§. VII.

Chez les Français.

Nos recherches, dans cet essai sur la poésie historique chantée, se sont principalement tournées vers la France. Nous pensions qu'un peuple si célèbre par son goût pour les chansons, devait en avoir laissé quelques-unes destinées à célébrer les hauts-faits accomplis par ses héros; nous nous sommes trompés; le Français est brave, mais frondeur. Ce n'est pas à lui qu'il faut appliquer ce que nous avons dit sur le besoin général parmi les hommes, de louer autant que de médire. Nous avons trouvé des milliers de couplets satiriques, et pas une chanson héroïque.

Cependant les auteurs anciens nous apprennent que, sous les rois de la première race, les jeunes Français possédaient dans des chansons

historiques la suite complète de leur histoire.
Ces chansons furent recueillies par Charlemagne, mais elles ne sont pas parvenues jusqu'à nos jours (1). Elles étaient écrites en latin et en langue barbare ; on les appelait chanson de gestes (du mot latin *gesta*, faits, actions). Elles célébraient Clovis et Charles Martel.

Plus tard les exploits de Charlemagne et de ses généraux devinrent le sujet des chants de ses bardes, et ces nouvelles chansons firent oublier les anciennes. Le chant de Roland est le plus fameux de tous ceux de cette époque, et il s'est conservé dans la mémoire de nos guerriers jusque sous les rois de la 3e. race.

On connaît cette fière réponse d'un soldat qui le chantait devant le roi Jean. — « Pourquoi chanter Roland, quand, dans les armées françaises, les Roland ne se trouvent plus.—Sire, il s'en trouverait encore s'il y avait un Charlemagne à leur tête. » C'était après la bataille de Poitiers; le roi baissa les yeux, et se tut. Cependant il était

(1) Il y en avait un recueil dans la bibliothèque de Charles VI, à la tour du Louvre. Ce recueil est sans doute passé en Angleterre, comme beaucoup d'autres livres, lorsque le duc de Bedford habita Paris.

brave autant que Charlemagne, mais il n'avait pas été si heureux.

Quelques-uns ont cru que ce chant de Roland n'était pas relatif au neveu de Charlemagne, à ce guerrier illustre que l'Arioste a choisi pour le héros de son poëme, mais à un Roland, capitaine fameux un siècle auparavant. Il paraît au reste qu'il y a eu plusieurs Rolands comme il y a eu plusieurs Hercules, et qu'on a réuni les exploits de tous pour les attribuer à un seul. La chanson de Roland est perdue.

Le recueil des histoires de France contient des vers teutoniques chantés en l'honneur de Louis, fils de Louis-le-Bègue, lorsqu'en 881 il eut vaincu les Normands. Cet événement est consigné dans les histoires du temps. Le souvenir s'en conserve encore parmi les gens du pays où s'est donnée la bataille, qui les chantent encore tous les jours (*Chr. de St.-Riquier*, liv. 3, ch. 20). Ces vers sont rimés et divisés en quatrains à rimes croisées (1).

Les chansons de gestes étaient nombreuses; ce fut une coutume qui se perpétua long-temps, que celle de les faire chanter devant les troupes

---

(1) T. IX, p. 99.

pour animer leur courage. En 1066, à la bataille d'Hastings, un brave chevalier, nommé Taillefer, doué d'une voix forte et sonore, remplit cette glorieuse fonction (1). Il est raconté dans *les miracles de St.-Benoît*, qu'en 1095, un parti de Bourguignons ayant projeté de piller Châtillon-sur-Loire, s'avança vers la ville, ayant en tête un bouffon qui s'accompagnait d'un instrument de musique et chantait les guerres et les hauts-faits de leurs ancêtres ; ils voulaient par-là s'animer davantage au succès de leur entreprise (2).

Nous ne trouvons plus aucune autre trace des chansons historiques sous les rois de la troisième race, à moins qu'il ne faille croire que les chroniques en vers, dont nous allons

---

(1) Taillefer qui molt bien cantoit,
Sus un cheval ki tost aloit,
Devant ax s'en allait cantant,
De Carlemaine et de Rolant,
Et d'Olivier et de Vassaus,
Ki morurent à Rainschevaus.

(Robert Wace, roman du *Rou* ou de *Rollon*, duc de Normandie.)

(2) *Rec. des Hist. de Fr.*, t. IX, pag. 489.

donner un fragment, étaient destinées à être chantées; ces chroniques renferment un espace de près d'un siècle, depuis 1214 jusqu'à 1296 (1). Voici comment le chroniqueur raconte la *bataille de Bovines*.

L'an MCC et X quatre (2),
S'ala Ferrand (3) au roi combattre,
Au mois que l'on soie l'avoine
E au jour de la Magdelenne.
Fu a Bovines la bataille
Ou derrompu est mainte maille,
Li quens Ferrans liés et pris
En fu amenés à Paris,
Et maint autre baron de pris
Qui puis ne virent leur pays.

On connaît encore, dans le XIVe. siècle, une chanson faite sur le combat naval livré par les Normands aux Flamands, en 1382, sous le règne de Charles VI, et dans lequel les Normands eurent l'avantage. Cette chanson a un caractère historique, mais le style en est tellement

---

(1) *Diss. de Lebœuf*, t. 2, p. cxliij.

(2) Il y a erreur; la bataille de Bovines ne fut livrée qu'en 1215.

(3) Ferrand, comte de Flandre.

barbare, que l'on ne conçoit pas comment de pareils vers ont pu être chantés (1).

Dans le même siècle (en 1390), la mort et les funérailles de Duguesclin ont inspiré à un poète d'Avignon, nommé Guillaume, une chanson historique qui mérite une place honorable dans la vieille littérature française. La description des pompes guerrières de l'enterrement du connétable de France, a été parodiée dans la chanson de *Marlborougt*, dans un siècle où l'on riait de tout, même des défaites.

Voici l'exorde du vieux poète :

> Jésus-Christ, qui a grant poissance,
> Veuil tous ceux de mal garder
> Qui du conestable de France
> Monsieur Bertrant oiront chanter.
> Oir porront de l'ordonnance
> Comment le Roy, qu'en doit amer,
> Fit faire à Saint-Denis, en France,
> Mémoire du noble guerrier.

Ensuite il décrit le service funèbre.

---

(1) *OEuvres d'Olivier Basselin*, par Louis Dubois, pag. 201.

Maint roy, maint duc, maint conte ambleve
Furent au servise présans.
Oncques mes si noble assemblée
Ne fut veuë nullement.

Huit destriers caparaçonnés aux armes de Bertrand Duguesclin, précédaient quatre coursiers dont deux étaient armés en guerre et deux pour le tournoi; quatre écuyers les conduisaient portant deux boucliers pour la guerre et deux écus pour le tournoi; il avait aussi quatre bannières et quatre épées.

A l'offrande, les boucliers, les épées et les bannières furent portés par les nobles chevaliers qui étaient présents, le comte de Longueville, le duc de Touraine, le comte de Nevers, le roi de Navarre, le comte de Bar, le maréchal de Blainville, le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, le duc de Lorraine, le sire de Clisson, ancêtre de l'ami de Henri IV.

Quant l'offrande s'y fut passée,
L'évesque d'Auxerre prescha;
Là ot mainte lerme plorée
Des paroles qu'il leur recorda;
Quar il conta comment l'épée
Bertrant de Claiquin bien garda,
Et comme en bataille rangée
our France grand poine endura.

Les princes fondroient en larmes
Des mots que l'évesque montrait,
Quar il disait : « Plorez, gens d'armes,
» Bertrant qui très tant vous aimait :
» On doit regretter les faits d'armes
» Qu'il fit au temps qu'il vivait.
» Dieu ayt pitié, sus toutes ames,
» De la sienne, quar bonne étoit. »

Charles, li nobles roys de France,
Qui Dieu doint vie et bonne fin,
A fait faire telle remembrance
Du noble Bertrant de Claiquin :
Qu'on doit bien avoir souvenance
Du noble guerrier enterrin,
Dieux otroit à s'ame honorance
Es ciels, où sont li seraphin.

AMEN.

Voilà les seuls monuments authentiques de la chanson historique chez nos ancêtres : car on ne peut classer parmi les chansons de geste la longue chronique versifiée et divisée par chapitres, de Guillaume Mercial de Paris, intitulée, *Vigiles de Charles VII.* Il eut à célébrer les exploits de la Pucelle, la délivrance miraculeuse d'Orléans, et la mort héroïque de la jeune Vierge, et dans un sujet si digne d'un

poète, il n'a pas même su se montrer versificateur.

Depuis, la renaissance des lettres sous François I[er]., et le siècle du grand Louis, firent oublier les essais des bardes de nos ancêtres. La chanson ne sembla plus un cadre digne d'être employé à célébrer les héros ; et les poètes qui commençaient tous leurs poëmes par *je chante*, abandonnèrent comme indigne d'eux le seul poëme qui fut réellement chanté. Laissé en partage au peuple, il jouit encore pendant quelque temps d'une certaine vogue, ainsi qu'on peut le voir par l'*Inventaire de la muse normande*, livre imprimé au milieu du dix-septième siècle, et dans lequel l'auteur a recueilli tous les *chants royaux*, *ballades*, *chansons*, etc., faits sur les événements qui s'étaient passés depuis 40 ans. Le grand nombre de pièces prouve que l'on conservait encore l'habitude de consacrer par des chansons le souvenir des événements. La guerre de La Rochelle, la défaite des Croates devant Nancy en 1635, la prise de Perpignan en 1642, et quelques faits particuliers à la ville de Rouen, y sont successivement célébrés.

---

§. VIII.

Romances Espagnoles.

La romance n'est point en Espagne comme elle l'est en France, un des genres secondaires de la littérature; elle y occupe un rang important, et même elle a long-temps composé à elle seule la littérature tout entière. Les Espagnols ont fait comme les peuples de la haute antiquité; ils ont dans leurs romances historiques conservé le souvenir de tous les événements marquants de leur histoire, depuis la fondation de la monarchie par les Goths, jusqu'à la prise de Grenade par Ferdinand. Il existe même une romance composée dans le temps de la mort de Philippe, sur les derniers moments de ce monarque.

Les romances espagnoles offrent toujours une image fidèle des événements qu'elles racontent et des hommes qu'elles célèbrent. Elles portent un caractère bien marqué de force et de grâce, de naïveté et de délicatesse, qui rappelle le caractère des preux des anciens temps, de ces hommes si superbes dans la guerre, si

bons, si simples et si généreux dans la paix. Les vieilles croyances, les préjugés antiques, barrières souvent respectables opposées aux passions, dominent dans tous ces monuments du génie. Le nom de ces bardes du midi n'a pas traversé les siècles, mais leurs ouvrages y ont survécu.

Non-seulement les romances composaient en Espagne toute la littérature, mais encore elles embrassaient tous les genres littéraires, ou du moins en renfermaient les germes primitifs.

L'histoire, l'épopée et la tragédie se trouvent dans les romances historiques qui fournissent aussi quelques exemples pour l'éloquence : les romances élégiaques et lyriques sont de véritables odes ou de touchantes élégies. L'idylle existe dans les romances pastorales ; les romances morales sont philosophiques et religieuses ; et enfin on trouve jusqu'à des traductions dans ces compositions si semblables par la forme, mais dont le style varie selon les sujets.

Les premiers auteurs des romances, trop ignorants pour connaître la littérature classique des Grecs et des Romains, prirent pour

modèle un livre également classique, et dont l'imitation laisse plus de liberté à l'imagination. Par une combinaison assez heureuse, la forme et le mètre usités pour les romances, aidèrent à l'imitation exacte du style narratif de l'Écriture sainte. On avait adopté des stances de quatre vers trochaïques : chacune de ces stances peut renfermer à-peu-près la même somme d'idées et de mots qu'un verset de la Bible. Les tournures bibliques, les suspensions, les inversions furent introduites par les romanciers dans la poésie espagnole.

Les romances narratives ou historiques se subdivisent en trois classes : 1°. *les romances historiques* proprement dites, 2°. *les romances chevaleresques*, 3°. *les romances mauresques*.

1°. *Romances historiques.*

Les romances historiques ont été composées sur les événements de l'histoire des chrétiens d'Espagne, par des poètes contemporains. Elles furent long-temps chantées sur les places publiques, et servaient à entretenir l'amour de la patrie et la haine des conquérants.

On en trouve sur presque tous les événe-

ments remarquables ; elles pourraient servir, si les chroniques étaient perdues, à recomposer l'histoire du peuple espagnol. Nous en offrons la preuve par celles qui sont insérées dans ce recueil; les plus fameuses et les plus connues sont les romances sur *le Cid*. Celles qui racontent les exploits de Bernard de Carpio, celles qui déplorent les infortunes du noble Alvar de Lune, sont également célèbres.

Le caractère des romances historiques est à-la-fois plein de grâce et de gravité, de naïveté et de grandeur : le sublime et le simple y sont mêlés ; le descriptif fait ressortir la partie narrative, et il règne dans toutes un ton de vérité qui charme et qui attire l'attention.

2°. *Romances chevaleresques.*

On appelle romances chevaleresques celles dont les sujets sont tirés des anciens romans de chevalerie, et celles dont les personnages sont imaginaires. Le caractère du style est le même que celui des romances narratives chrétiennes.

Les aventures des chevaliers fabuleux, Amadis, Liswart, Artus, Roland, Roger, Gaife-

ros, Astolfe, Ogier, etc., ont fourni les sujets d'un grand nombre de romances : ces romances sont peu intéressantes pour ceux qui connaissent les ouvrages de l'Arioste et de Boyardo, et les vieux romans de chevalerie; mais celles qui reposent sur des aventures imaginaires, ou dont les personnages sont inconnus, sont souvent fort attachantes. Nous n'en citerons pour preuve que la scène suivante :

LE CHEVALIER.

Vous êtes blanche, ma souveraine; vous êtes plus blanche qu'un rayon de soleil; oui, je la passerai avec vous cette nuit, désarmé et sans crainte.

Il y avait bien sept ans, oui sept, que je n'avais quitté mes armes; j'ai la chair plus noire qu'un charbon éteint.

LA DAME.

Passez-la sans crainte, seigneur, passez-la sans crainte, et quittez vos armes. Le comte s'en est allé à la chasse dans les montagnes de Léon.

Que ses chiens meurent enragés, que son faucon soit tué par les aigles, et que le diable

le traîne par les pieds depuis la montagne jusqu'à la maison.

(Ils étaient sur ce propos lorsque l'époux arrive.)

LE COMTE.

Que faites-vous là, la blanche fille, que faites-vous là, fille d'un père traître?

LA DAME.

Seigneur, je peigne mes cheveux ; je les peigne en pleurant, parce que vous me laissez seule, et que vous vous en allez dans les montagnes.

LE COMTE.

Ces paroles, la fille, ne sont pas sans trahison. A qui est ce cheval qui vient de hennir là-bas dans l'écurie?

LA DAME.

Seigneur, il était à mon père, et il vous l'a envoyé en présent.

LE COMTE.

Et à qui sont ces armes que je viens de voir dans l'antichambre ?

LA DAME.

C'est l'armure de mon frère, qui me l'a envoyée pour que je la brode.

LE COMTE.

Et cette lance que je vois d'ici reluire contre la porte, à qui est-elle?

LA DAME.

Prenez-la, Comte, prenez-la, et perçez-m'en le sein; et la mort que vous me donnerez, bon Comte, soyez persuadé que je l'ai bien méritée.

Un aveu arraché d'une manière si terrible à la femme criminelle, renferme plus de morale et de repentir que toutes les réflexions que le poète aurait pu faire. Tout concourt au même but dans cette romance; il n'y a pas un seul mot qui soit inutile.

3°. *Romances mauresques.*

Il manque aux romances mauresques ce qui fait peut-être le plus grand charme des romances chrétiennes, la simplicité. Le génie oriental semble y avoir déployé tout le luxe de ses longues périodes, de ses comparaisons successives et accumulées, des jeux de mots fréquents, et de ces ingénieuses recherches d'expressions et d'idées qui satisfont l'esprit et déplaisent au cœur.

L'imitation d'un seul modèle, la Bible, a donné aux romances chrétiennes une couleur uniforme, et quoiqu'il soit certain que plusieurs auteurs les ont composées, et à différentes époques, on retrouve dans toutes la même grandeur, la même naïveté, qualités essentielles des poésies primitives. Les romances mauresques n'atteignent point à leur beauté, chaque poète arabe a laissé la carrière ouverte à son imagination, aucun n'a choisi de modèle; tous ont voulu être originaux, et si dans chaque romance en particulier on peut distinguer le caractère particulier du poète, ce mélange de tons et de talents, souvent différent, a dé-

truit la couleur générale des romances, et par conséquent leur originalité commune. Il y en a de fort belles; il y en a de détestables. Après une composition sur un sujet, composition pleine de poésie ou d'intérêt, il s'en trouve, parmi celles qui complètent la narration, une autre dénuée d'élégance, d'imagination et de sensibilité. Au tableau animé et vivant des passions, succède le récit sec et sans charme de la catastrophe qu'elles ont entraînée. Les accents pénétrants de la douleur ou de l'amour sont glacés par d'inutiles comparaisons ou par des jeux de mots ridicules. Tandis que les Espagnols chrétiens consacrent dans une seule romance le souvenir d'une action mémorable, et qu'ils savent y renfermer une peinture complète et attachante, les poètes arabes espagnols, entraînés par leur goût pour les métaphores et pour la pompe des descriptions, abandonnent le récit de leur action principale pour se livrer aux détails, et délayent dans une longue suite de romances un fait que tant de mots oiseux privent de tout l'intérêt qu'il a en lui-même. Et comme les passions sont toujours les mêmes, alors que les effets seulement en sont quelquefois différents, il en ré-

sulte que toutes ces romances, différentes d'exécution et de style, se ressemblent par les sujets; c'est toujours un amour suivi d'une jalousie, accompagné d'une rivalité. Les incidents les plus remarquables se bornent aux danses, aux carrousels, aux tournois et aux combats singuliers. Presque toutes les romances ont rapport aux amours de quelque guerrier ignoré comme son amante, et qui cependant semblait un digne sujet aux poètes de son temps. Les événements remarquables de l'histoire des Maures en Espagne, n'ont presque jamais été chantés par les Arabes; d'où l'on pourrait conclure, en se basant sur cette grande vérité que la littérature est l'expression de la société, qu'il y avait peu d'amour de la patrie chez les conquérants de l'Espagne, et que comme l'amour et l'admiration pour leurs héros étaient le seul sentiment qui se trouvait dans leur cœur, ils devaient être facilement vaincus, aussitôt que leurs chevaliers ne seraient plus des héros. Quelques romances sont consacrées aux fameuses guerres civiles entre les Zégris et les Abencerrages. L'esprit de parti inspirait des chants aux poètes qui n'en trouvaient pas pour les malheurs ou les victoires de la patrie.

Les amours, les jeux et les querelles des Maures trouvèrent aussi des chantres parmi les poètes chrétiens, et même en assez grand nombre pour qu'un romancier national ait cru devoir en faire un reproche à ses compatriotes.

« N'est-ce pas, disait-il, renier son Dieu et sa » foi que de chanter les sectateurs de Mahomet? » N'est-ce pas renier sa patrie que de célébrer » les vainqueurs des Goths? Qu'importent Ta- » rif, Azarque, Muça, et tous vos guerriers » arabes, aux vrais Espagnols qui révèrent le » grand Bernard, le Cid, roi des batailles, » Bermudo le brave, Pélage le libérateur, et » tant de héros vainqueurs à leur tour des en- » fants de l'Afrique. La victoire peut être in- » constante, mais la gloire pour un Espagnol » n'est que dans les triomphes de la patrie. »

Les poètes admirateurs des chevaliers arabes prétendaient, à leur tour, pour défendre leur admiration,

« Que les guerriers chrétiens tristes comme leur armure de fer, sévères comme leur religion, étaient des héros moins poétiques que les chevaliers musulmans coiffés de turbans éclatants, ceints de manteaux brillants et couverts de riches armures, ornées de galantes devises.

» Zayde, aux yeux noirs, aux dents de perles;
» Celinde, à la longue chevelure, à la taille
» élancée, sont-elles moins belles, disaient-
» ils, que la Chimène sérieuse épouse du Cid,
» que l'infante Urraca, amante délaissée et
» plaintive? Pourquoi tant de reproches?
» chantez vos héros et laissez-nous les nôtres!
» Si les vôtres sont les héros de l'Espagne,
» les nôtres ne sont-ils pas des enfants de l'An-
» dalousie, et comme tels Espagnols. »

Cette dernière raison fait reconnaître, dans les louangeurs des Arabes, des Espagnols soumis à leur domination et dignes de l'esclavage, car il n'entrait alors dans la pensée d'aucun Espagnol véritable, de considérer comme compatriotes les ennemis de leur religion et de leurs rois. On rendait justice au courage d'un ennemi, mais la patrie n'était pas seulement dans le sol, il fallait quelque chose de plus que d'être né sur la terre espagnole pour s'appeler espagnol, il fallait adorer le même Dieu et servir le même roi.

ROMANCES

HISTORIQUES.

RODRIGUE.

Le crime de Rodrigue, le malheur de Florinde, surnommée *la Cava*, la vengeance qu'en tira son père, le comte Julien, l'invasion des Maures, qui en fut la suite, sont des événements trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter ici l'histoire.

Rodrigue régnait en l'an 712; la grande invasion des Maures eut lieu en 713. Ce fut, selon quelques-uns, le 15 octobre 714; selon d'autres, le 11 novembre, que se livra, sur les bords du Guadalété, dans les plaines de Xérès, cette bataille fatale qui décida la ruine de l'Espagne. Elle dura huit jours, pendant lesquels les chrétiens éprouvèrent diverses fortunes. Enfin ils succombèrent. Les armes et le cheval de Rodrigue restèrent sur le champ de bataille; mais, quelque recherche qu'on fit du corps du

Roi vaincu, on ne put le trouver. De là, cette croyance, confirmée par quelques chroniques, qu'il ne périt point dans la bataille, mais qu'il se retira dans un ermitage, où il fit pénitence de ses fautes. On dit qu'il mourut à Viseo, en Portugal, où l'on découvrit, deux siècles après sa mort, un tombeau gothique avec cette épitaphe:

HIC REQUIESCIT RUDERICUS,
ULTIMUS REX
GOTHORUM.

Ci-gît Rodrigue, dernier roi des Goths.

J'ai rassemblé, sur Rodrigue, un grand nombre de romances, mais je n'ai inséré dans ce recueil que celles qui m'ont paru intéressantes. Tous les événements qui y sont rapportés sont aussi racontés dans les vieilles chroniques.

ROMANCES SUR RODRIGUE,

DERNIER ROI DES GOTHS.

(8e. siècle.)

FLORINDE.

Florinde sort avec ses compagnes de la tour du palais, toutes chantant et se réjouissant.

Elles entrent dans le jardin, où coule un ruisseau limpide, sous une treille de jasmins, de pampres et de myrtes.

Elles s'asseyent en rond à l'ombre, et baignent leurs pieds dans l'eau courante. Florinde étourdie prend sa ceinture: mesurons nos pieds, dit-elle.

Le ruban passe de main en main : les jambes de la jeune Florinde sont les plus blanches et les mieux faites.

Bientôt les vierges naïves déroulent leurs chevelures qui flottent dans l'onde. Les doigts agiles les divisent en tresses.

Les cheveux de Florinde sont les plus longs et les plus beaux : ils sont blonds.

Ces filles innocentes se croyaient seules; mais le hasard voulut que le roi Rodrigue pût les voir, caché derrière la jalousie d'une fenêtre voisine.

Elles se retirèrent, et avec elles Florinde qui marchait la dernière.

Comme elle passait, le roi de son balcon l'appela.

« Belle Florinde, dit-il, je t'ai vue et je t'aime; mon sceptre et ma couronne s'inclinent devant toi. Réponds à mes desirs, je reconnaîtrai ton amour. »

On dit qu'elle ne répondit point; que même elle se fâcha d'abord; mais la fin de cette aventure fut que le roi obtint ce qu'il voulait.

Florinde perdit sa fleur, Rodrigue sa vertu, l'Espagne sa liberté.

Qui des deux fut le plus coupable? Les hommes disent que c'est Florinde; les femmes disent que c'est Rodrigue.

RODRIGUE ET FLORINDE.

Les yeux pleins de larmes, baignée de sueur, les cheveux épars, le blanc visage rouge de douleur, de honte et de peur,

Retenant avec ses mains les mains hardies du Roi jeune et fou, une femme faible, seule, éloignée de son père et de ses serviteurs,

Parle ainsi à Rodrigue, tantôt en criant, tantôt en suppliant, comme si les cris et les supplications avaient quelque empire dans de pareils moments :

« O Seigneur! qu'allez-vous faire? Voulez-vous, par mon déshonneur, imprimer une tache à votre honneur?

» Je suis d'un sang noble; un roi doit respecter la noblesse.

» Mon père est absent; mais songez que Dieu qui vous voit est le père des opprimés.

» D'ailleurs, mon père est absent pour

vous servir; paierez-vous les services qu'il a rendus à votre jeunesse, en déshonorant sa vieillesse ?

» Est-ce quand il verse pour vous son sang dans les batailles, que vous voulez souiller son sang. »

Elle disait; mais le Roi n'était attentif qu'à la voix de ses desirs. Il la posséda; et puis, triste effet de la possession, il la méprisa.

Il la laissa déshonorée et désolée; mais aimant celui qui l'avait déshonorée.

Il en arrive ainsi en amour. Qui aima hier, abhorre aujourd'hui, et qui hait aujourd'hui, aimera demain.

LE COMTE JULIEN.

Le seigneur de Tarifa s'arrache la barbe et les cheveux; il blesse, dans sa douleur, son visage vénérable: ses deux yeux répandent d'abondantes larmes.

Tantôt il secoue tristement la tête et regarde la terre; tantôt il la relève avec fureur et regarde le ciel.

« Mes cheveux blancs sont couverts d'ignominie : le Roi les a insultés. Vengeance !

» Sort misérable ! Un seul affront souille toute une vie d'honneur !

» Roi inconsidéré, esclave de tes desirs, et si prompt à déshonorer une vierge innocente ;

» Que Dieu, qui a limité le pouvoir de mon bras, me venge de toi ! Qui demande justice au ciel doit l'obtenir.

» Que ceux qui entendent mes imprécations ne s'en étonnent pas ! Un roi infâme invite ses vassaux à la trahison.

» Malheur à lui ! quand toute l'Espagne devrait ressentir ma vengeance comme lui.

» Que les innocents paient pour leur maître coupable : c'est bien ! Un royaume gouverné par un tyran doit s'attendre à

pareil sort. Dieu donne un tyran à un peuple quand il veut lui donner un bourreau.

» Dieu m'est cependant témoin que si autre moyen de vengeance m'était offert, je le saisirais.

» Que l'Africain entre donc en Espagne; qu'il y ravage, désole et tue!

» Quand le dé est jeté sur la table, rien ne peut l'arrêter. Malheur donc au roi infâme! Qu'il perde tout, honneur, vie et couronne! Il a lâché la bride à son infamie, parce qu'il a cru que la vengeance ne l'atteindrait point sur la terre.

» O Dieu! qui pèse dans de justes balances l'affront et la réparation, vois d'un œil de pitié un vieillard déshonoré par un jeune homme! »

Ainsi parle le comte Julien. Il tient un papier qu'il vient de lire. C'est une lettre de Florinde qui lui apprend son infortune.

RODRIGUE, PENDANT LA BATAILLE.

C'était le huitième jour de bataille; l'armée de Rodrigue découragée fuyait devant les ennemis vainqueurs.

Rodrigue quitte son camp, sort de sa tente royale, seul, sans personne qui l'accompagne.

Son cheval fatigué pouvait à peine marcher. Il s'avance au hasard, sans suivre aucune route.

Presque évanoui de fatigue, dévoré par la faim et par la soif, le malheureux roi allait, si couvert de sang, qu'il en paraissait rouge comme un charbon ardent.

Ses armes sont faussées par les pierres qui les ont frappées; le tranchant de son épée est dentelé comme une scie; son casque déformé s'enfonce sur sa tête enflée par la douleur.

Il monte sur la plus haute colline; et

de là il voit son armée détruite et débandée, ses étendards étendus sur la poussière; aucun chef ne se montre au loin; la terre est couverte de sang qui coule par ruisseaux. Il pleure et dit :

« Hier j'étais roi de toute l'Espagne, aujourd'hui je ne le suis pas d'une seule ville. Hier j'avais des villes et des châteaux, je n'en ai aucuns aujourd'hui. Hier j'avais des courtisans et des serviteurs, aujourd'hui je suis seul, je ne possède même pas une tour à créneaux! Malheureuse l'heure, malheureux le jour où je suis né, et où j'héritai de ce grand empire que je devais perdre en un jour.

» O mort! que ne viens-tu retirer de mon corps une âme misérable : ce service mériterait ma reconnaissance! »

RODRIGUE APRÈS LA BATAILLE.

A l'heure où les oiseaux ont cessé leurs chants, et où la terre semble attentive au bruit des fleuves qui descendent vers la mer;

Lorsque la faible lumière de quelques étoiles brille seule à travers le triste silence des ténèbres;

Préférant le déguisement de l'habit le plus humble à la couronne brillante et à la pourpre enviée;

Sans les insignes de la majesté royale, que la crainte de la mort lui a fait laisser sur les bords du Guadalèté;

Bien différent de ce superbe Goth qui descendit dans la bataille, tout couvert de riches joyaux, que le vaillant guerrier avait conquis de ses mains;

Les armes teintes de sang, en partie du sien, en partie de celui des étrangers,

brisées en quelques endroits, et faussées dans toutes leurs pièces ;

La tête sans armet; le visage couvert de poussière, image de sa fortune, qui s'est aussi réduite en poussière.

Monté sur Orélio, son cheval, déjà si fatigué, qu'il exhale à peine un souffle pénible, et qu'il s'en vient à tout moment donner du poitrail contre la terre.

Ainsi, dans les champs de Xérès, cette Gelboe de l'Espagne s'en va fuyant le roi Rodrigue, par les bois, les vallées et les montagnes.

Devant les yeux il n'a que de tristes tableaux; et le bruit lointain de la bataille s'en vient sans cesse effrayer ses oreilles.

Il ne sait où porter ses regards; tout l'accuse et l'épouvante. S'il regarde le ciel, c'est le ciel que sa furie a offensé.

S'il regarde la terre, cette terre n'est plus à lui; la terre qu'il foule et dont il était roi, est devenue la proie des étran-

gers. S'il rentre en lui-même, s'il veut se réfugier dans ses pensées;

Oh! c'est alors qu'il retrouve dans son sein un combat plus terrible que ne l'était la mêlée de la bataille; et, au milieu de ses gémissements et de ses soupirs, le roi Goth laisse échapper ces plaintes:

« C'était alors, Rodrigue, c'était alors que tu devais t'enfuir! Toi, qui n'avais pas su résister à un plaisir, comment espérais-tu donc résister à la douleur?

» Si tu n'avais pas montré contre les attaques de l'amour une faiblesse indigne d'un homme, et d'un Goth, et, bien plus encore, d'un roi,

» L'Espagne vivrait encore; l'Espagne n'aurait pas perdu sa gloire; et sa vaillante jeunesse ne serait pas couchée dans la poussière, en teignant l'herbe de son sang.

» Ah! maudit soit le jour et le moment où mon étoile m'appela au monde! Pour-

quoi le sein qui m'a porté n'est-il pas devenu mon tombeau?

» J'aurais payé mon tribut à la terre, et je dormirais maintenant dans ses profondes solitudes avec les rois, les grands et les hommes qui ont vécu.

» La fortune aurait eu une dérision de moins, et l'Espagne aurait été sauvée de son Rodrigue.

» Mais, toi, comte Julien, puisque la faute était d'un seul, pourquoi en as-tu fait porter la peine à la patrie?

» Tu devais me tuer à coups de poignard; tu as pu le faire, tu aurais agi en homme d'honneur: mais quelle pensée noble peut-on trouver dans un traître?

» Tu as appelé les Africains pour te venger; et quelle offense ai-je faite aux Africains? Oh! pourquoi mon poignard ne t'a-t-il pas rencontré dans la bataille! »

Rodrigue allait en dire davantage; mais la rage arrêta ses paroles sur ses

lèvres, et en brisa le reste entre ses dents.

Son cheval tomba mort; il se débarrassa des étriers; et, appuyant sa tête sur le cadavre pendant que fuyaient les ténèbres,

Il dit : « Adieu, Espagne, maintenant esclave des barbares! » et, couché près de son fidèle Orélio, il attendit que le jour revînt éclairer ses malheurs.

FUITE DE RODRIGUE.

Après cette bataille perdue, qui perd l'Espagne, le roi Rodrigue désespéré, marche sans savoir où il va.

Fuyant les Maures, il pénètre au milieu des montagnes arides et désertes; et là, il rencontre un berger qui conduisait un troupeau.

« Bon homme, dit-il, réponds à ma de-

mande. Il y a-t-il par ici quelque village, quelque hameau, ou quelque chaumière où je puisse me reposer, car je suis bien fatigué? »

Le berger répond aussitôt : « En vain vous chercheriez, il n'y a dans ce désert qu'un ermitage, où vit un saint ermite. »

Le Roi fut content de cela; il pensa qu'il pourrait y finir une vie consacrée au repentir. Accablé par la fatigue, il demanda au berger s'il pouvait lui donner quelque chose à manger.

Le berger tira de sa besace un morceau de pain et de la viande fumée qu'il lui offrit.

Le pain était dur et noir. Il fut amer pour le Roi, qui, pensant aux pompes et aux festins de sa cour, ne put s'empêcher de laisser tomber quelques larmes.

Après qu'il se fut reposé il se leva, demanda la route de l'ermitage, et partit, après avoir donné au berger une chaîne

et une bague, seuls joyaux qu'il eût conservés de sa royale fortune.

SON REPENTIR.

» C'est pour racheter nos fautes que vous êtes descendu parmi nous, divin Jésus ; si l'homme n'eût pas péché, vous ne vous seriez pas fait homme.

» Seigneur ! c'est Rodrigue, ce roi, roi indigne, et qui serait heureux de ne l'avoir point été ; c'est un pécheur, c'est un adultère qui se courbe devant vous !

» J'ai obtenu par trahison ce trône que la trahison m'a enlevé.

» Le sang innocent de mon peuple, massacré par le Maure cruel, m'accuse devant vous.

» J'ai été superbe, ambitieux ; dans la prospérité je vous ai oublié, ô mon Dieu ! vous que j'implore dans mon infortune.

» Vos divins décrets furent méprisés ; je repoussai les conseils de la sagesse alors qu'ils m'étaient le plus nécessaires.

» Combattu par un mauvais ange, je m'en suis laissé vaincre. Mon ame, souillée par le péché, est un abîme de misères et d'impuretés.

» Cependant, Seigneur, je demande de vous mon pardon; mon cœur humilié l'implore ; mais une voix accusatrice et secrète me crie :

» Qu'il est trop tard ; que la mesure de mes crimes est comblée, et que la mort n'est pas une punition pour celui qui a déshonoré sa vie.

» Dois-je espérer, Seigneur ? L'espérance me dit que c'est pour sauver l'humanité que votre sang divin a coulé.

» Vous avez fait une sainte promesse ; vous êtes Dieu, vous la remplirez; vous êtes mon Créateur, je suis votre ouvrage : ô mon Dieu ! soyez mon sauveur.

» Que ma voix affaiblie monte jusqu'à

vous ; que mon sincère repentir intercède pour moi. Les pleurs du pénitent vous sont agréables ; pardonnez-moi, Seigneur, et si la mort doit me surprendre dans ces montagnes désertes, ayez pitié de mon âme. »

C'est ainsi que, déchiré par le remords, Rodrigue adressait en pleurant sa prière au Dieu mort sur la croix ; tandis que, courbé par la fatigue, il se traînait lentement vers l'ermitage solitaire.

PÉNITENCE ET MORT DE RODRIGUE.

Le soleil allait se poser sur la mer, lorsque Rodrigue arriva près de la demeure de l'Ermite. Il s'agenouilla, et pria ; puis il fut vers le vieillard, qui était un homme d'un visage austère et sérieux.

L'Ermite lui demanda le sujet de son

voyage. Le Roi répondit les yeux pleins de grosses larmes :

« Je suis le malheureux Rodrigue, qui hier était roi ; je viens près de toi faire pénitence, implorer Dieu et Sainte Marie sa mère. »

L'Ermite s'étonne ; et pour le consoler : « Vous avez choisi le chemin assuré du salut ; Dieu vous pardonnera. »

Puis il se mit en prière, et demanda à Dieu de lui faire connaître quelle pénitence était imposée au Roi.

Il lui fut révélé de la part de Dieu qu'il fallait que Rodrigue s'enfermât dans un tombeau avec une couleuvre vivante.

L'Ermite joyeux le dit au Roi, qui, rempli d'une sainte allégresse, fit ce que Dieu ordonnait.

Le troisième jour après, l'Ermite s'adressant à Rodrigue : « Bon Roi, comment vous trouvez-vous ? — Bien ! Dieu n'a pas encore permis que la couleuvre

me touche. Priez pour moi, saint Ermite, afin qu'une mort chrétienne finisse ma vie misérable. »

L'Ermite pleurait, priait et encourageait le Roi par ses oraisons. Il revint le lendemain, et le trouva qui gémissait et se plaignait.

« Comment vous trouvez-vous, demanda-t-il ? » Le bon roi Rodrigue répondit : « Dieu a pris pitié de moi ; la couleuvre me dévore ; déjà est dévorée cette partie coupable, cause de mes malheurs (1). »

L'Ermite renouvela ses prières et ses exhortations. Le Roi mourut ; et son âme s'envola droit au ciel.

---

(1) Come me ya por la parte,
Que todo la merecia,
Por donde fue el principio
De la muy grande desdicha.

NOTES
DES ROMANCES SUR RODRIGUE.

NOTE PREMIÈRE.

Mort du comte Julien.

Comme tous les historiens espagnols racontent d'une manière différente ce que devinrent le comte Julien et sa fille, après la conquête de l'Espagne par les Maures, j'ai pensé qu'on lirait avec intérêt le récit d'un capitaine arabe contemporain ; c'est un de ceux qui furent de l'expédition.

Dans son *Histoire véritable du roi Rodrigue, et de la conquête de l'Espagne par les Maures*, voici comment le chroniqueur Abulcacim Tariff Abentaricq rapporte la fin déplorable du comte Julien et de sa famille. (Liv. I., chap. 18.)

« Le comte Julien avait quitté Cordoue, après avoir pris congé des généraux Tarif et Muça. Il s'était retiré avec ses serviteurs et ses hommes d'armes à Villaviciosa, petit bourg de l'Andalousie, sur les bords de la Méditerranée.

Sa femme et sa fille, qui étaient à Tanger, vinrent le rejoindre. Le comte Julien fut à leur rencontre plein de joie. Florinde était soucieuse et triste ; les tendres caresses de son père et de sa mère ne pouvaient ni la faire sourire, ni dissiper l'air de peine et de douleur qu'elle avait empreint sur son visage. Elle se rappelait sans cesse la ruine de l'Espagne, la destruction du christianisme, tant de chrétiens esclaves ou tués, les villes saccagées, les temples saints, les choses sacrées profanées, et elle s'accusait d'être la première cause de si grandes infortunes. Ce qui augmentait son désespoir, c'est qu'elle se voyait encore déshonorée comme auparavant, et à cause de la mort de Rodrigue, sans espérance de réparer par un mariage son honneur perdu.

Au milieu de ces pensées sinistres, un dessein diabolique lui passa par la tête, et elle résolut de mourir. Un jour elle monta sur le faîte d'une tour, après avoir fermé la porte dans l'intérieur, pour qu'on ne pût l'empêcher d'accomplir ce qu'elle avait décidé ; et de là elle dit à une de ses femmes d'appeler son père et sa mère : ils vinrent. Alors, d'une voix lamentable, et en pleurant, elle leur dit qu'il

n'y avait pas au monde une femme aussi malheureuse qu'elle ; qu'il lui était impossible de vivre plus long-temps déshonorée ; qu'enfin elle les priait de conserver son souvenir, de lui pardonner ce qu'elle allait faire, et de prier pour elle. Ensuite, sans écouter les représentations de ses parents, elle se précipita du haut de la tour : relevée à demi-morte, elle vécut encore trois jours et mourut.

Sa mère s'était évanouie en la voyant tomber. Le comte Julien, abattu par cette dernière infortune, en eut une si grande douleur qu'il en perdit la raison ; un jour, dans un de ses accès de folie, il s'enfonça un poignard dans le cœur. Peu de temps après, la comtesse sa femme tomba malade d'un cancer, et après avoir souffert des maux inconcevables, elle mourut enfin d'une mort naturelle, mais horrible.

NOTE II.

La Veuve de Rodrigue.

Il est encore question dans les romances espagnoles d'une reine, femme du roi Rodrigue, que les historiens espagnols appellent

Egilone. Abulcacim raconte la mort de la veuve de ce roi, mais il l'appelle Zahra Beneliaca, et dit qu'elle était arabe de nation (1), et proche parente d'Almançor.

Zahra, prisonnière à Cordoue, fut confiée à la garde du jeune Mahomet Gilhair, fils du roi de Tunis. Elle était belle et aimable; bientôt le prince africain en fut éperdûment amoureux. Après lui avoir proposé de l'épouser, il la sollicita vainement de renoncer à la religion chrétienne, qu'elle avait embrassée en épousant Rodrigue; la reine s'y refusa, et décida au contraire son amant à se faire chrétien. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en secret par un prêtre catholique, et, pendant quelque temps, ils jouirent paisiblement de leurs amours, cachant avec soin l'image du Dieu qu'ils adoraient. Une dame de la reine la trahit; le roi de Tunis fut averti de la conduite de son fils. Par son ordre, Abidbar, qui commandait à Cordoue, fit arrêter Zahra, Gilhair et le

---

(1) Fille de Mahomet Abnehedim, roi d'une partie de l'Afrique. Jetée par un naufrage sur les côtes d'Espagne, elle avait abjuré l'islamisme, et était devenue femme de Rodrigue.

prêtre qui l'avait baptisé, et après les avoir exhortés vainement à renoncer à la loi des chrétiens, il leur fit trancher la tête à tous trois.

Cette aventure a fourni (m'a-t-on dit, car je n'ai pu me procurer la pièce) le sujet d'une tragédie à Valladarès. Elle porte le titre d'*Egilone, veuve du roi Rodrigue* (*Egilona, viuda del rey don Rodrigo*).

NOTE III.

Roderick, poëme de M. R. Southey.

Cette croyance, accréditée par une vieille chronique, et par les romances, que Rodrigue repentant se retira dans un ermitage, après la bataille qui livra l'Espagne aux Sarrasins, a fourni à un poète anglais, M. Robert Southey, l'idée de son beau poëme de *Roderick, le dernier des Goths.*

Il suppose qu'en expiation de son crime, le monarque vaincu prend la résolution de cacher au monde son nom et son rang, et de travailler, en restant inconnu, à la délivrance de sa patrie. Il apparaît parmi les Espagnols sous le nom emprunté de Macchabée; élève Pélage sur le pavois, le proclame lui-même roi d'Espagne,

accomplissant ainsi le plus pénible sacrifice (celui de la couronne), puis enfin gagne, dans la vallée de *Cavadonga*, la première victoire que les chrétiens aient remportée sur les Arabes. Il est à remarquer qu'une défaite eût décidé de la perte totale de la religion et de la patrie.

Je rapporte ici un passage de son poëme, qui peut se comparer avec la romance de *Rodrigue après la bataille* ; c'est le même sujet : mais comme le poète anglais a donné plus d'étendue à cette situation, j'ai cru ne devoir choisir dans sa composition que les parties qui y ont trait directement, et je les ai réunies pour former un seul tableau :

« Le Roi avait vaillamment combattu dans cette bataille de huit jours, d'abord pour la victoire, tant qu'il lui était resté de l'espoir, ensuite pour la mort, lorsque toute espérance était perdue. Les flèches ennemies avaient sifflé à ses côtés, le javelot s'était détourné de son sein, le tranchant cimeterre avait rebondi sur son casque. « Misérable que je suis, s'était-il écrié, le bouclier céleste est-il étendu sur moi ? » Alors il abandonna les rênes d'Orelio, et dans un transport frénétique, il leva ses mains vers le ciel : « La mort la plus prompte, la mort est

la seule merci que j'implore ; la mort la plus prompte : la mort et l'oubli! »

» Soudain une crainte irrésistible, comme la lueur d'un éclair, le frappa tout-à-coup. Une voix divine lui parla de son sort à venir, et de la vengeance céleste, étendue sur le coupable qui n'a point eu le temps de se repentir. Il s'élança de son coursier par un mouvement irrésistible, dégagea de son poignet la chaîne qui y suspendait son glaive, et laissa tomber son épée, qui resta encore un moment unie à sa main, comme si elle y avait été collée par le sang des Maures; il se dépouilla de ses vêtements royaux, de son casque à double crinière, de sa riche cotte de mailles, et endossant les habits d'un simple paysan, étendu mort sur le champ de bataille, il s'éloigna seul, et en secret, de ces funestes lieux.

Les ombres du soir s'épaissirent comme pour le favoriser; il marcha toute la nuit, et le bruit du combat arrivait de loin à son oreille. Le spectacle de la mort frappait partout ses yeux; mais son esprit était hanté par des visions plus horribles encore; mille démons avides semblaient accourir autour de lui, et des gouffres enflammés s'ouvrir sous ses pas : de temps à

autre, le gémissement de quelque malheureux fugitif qui, traînant ses blessures mortelles, était tombé sans force sur la route, l'arrachait à ses pensées sinistres, et il croyait voir et entendre Florinde debout devant lui, le repoussant de ses mains indignées, avec ce regard et ce front désespérés qu'elle lui montra au moment où, devenu criminel envers elle, elle le maudit, et invoqua la vengeance du ciel. Oh! qui pourrait redire tous les tourments que lui infligea cette nuit? Le matin parut, et les réalités de la lumière et du jour ne lui apportèrent aucune consolation. »

Je pense qu'il y a de grandes beautés dans ce morceau, et je n'oserais décider s'il est supérieur ou inférieur à la romance espagnole. J'avoue cependant qu'un sentiment de prédilection me porte à donner la préférence au poète qui, à mille années de distance, et du milieu d'un siècle de barbarie, a pu contrebalancer la gloire d'un de nos contemporains les plus célèbres; et lorsque je songe que ce poète est resté inconnu, je me rappelle ces vers de Voltaire :

> Et peut-être un Virgile, un Cicéron sauvage,
> Est chantre de paroisse ou curé de village.

ou cette autre expression de Lope de Vega, en parlant de ces romances, expression exagérée sans doute, mais du moins excusable : *c'est une Iliade qui n'a pas d'Homère.*

ROMANCE

DE BERTRAND INIGO.

(8e. siècle.)

Cette romance, qui se rattache à la bataille du Guadalèté, ou à quelque combat livré plus tard par Pélage, mérite d'être traduite. Elle a rapport à la coutume religieuse des anciens peuples, de ne pas laisser leurs morts au pouvoir de l'ennemi. La scène se passe dans un groupe de fuyards.

BERTRAND INIGO.

« Lorsque nous partîmes pour aller combattre les infidèles, nous convînmes par serment que celui qui mourrait dans la bataille, serait rapporté dans le camp chrétien pour y être enterré dans une terre consacrée.

» Et comme les barbares eurent l'avantage, au milieu de la sanglante mêlée, nous perdîmes don Inigo, quoiqu'il fût invincible.

» Sept fois de suite, on tira au sort, parmi les fuyards, à qui l'irait chercher, et sept fois de suite le sort tomba sur le bon vieux et vénérable guerrier son père.

» Les trois premières fois ce fut l'effet du hasard; les quatre dernières ce fut l'effet de la trahison : trahison inutile, car il ne serait pas resté.

» Il détourne les rênes de son cheval, et sans que personne veuille le suivre, emporté par la douleur, il apostrophe ainsi ses compagnons :

» — Bien ! retournez dans vos foyers, chrétiens, pour lesquels vivre infâmes, c'est vivre. Je n'ai eu peur du danger qu'une seule fois : c'est quand j'y ai vu mon fils.

» Je ne retourne pas au milieu des ennemis à cause de mon serment ou du sort que vous avez faussé ; pour m'y reconduire, il suffit de l'amour et de la vengeance.

» Puisque ménager de son honneur, mon fils ne se souvint pas de son vieux père, je veux, en retournant à la plaine de Xérès, lui montrer que son père ne l'a pas oublié.

» Et vous, lâches ! si les promesses et les serments ont du poids sur vous, ne croyez pas qu'en m'envoyant à la mort,

vous ayez échappé au trépas qui vous attend.

» Que l'on jette vite une seconde fois les dés, et que l'on tire au sort pour savoir qui viendra me chercher; car je ne vais pas pour ramener le corps de mon fils, mais seulement pour le venger et pour mourir. »

BERNARD DE CARPIO.

Ce que l'histoire dit de Bernard de Carpio se réduit à fort peu de chose. On sait seulement qu'il vivait à la fin du huitième siècle et au commencement du neuvième, pendant le règne d'Alphonse-le-Chaste, son oncle. Il était fils de Chimène, sœur du Roi, et du comte de Saldagna, qui paya par une éternelle captivité le bonheur d'avoir été l'amant de la sœur de son souverain.

On peut remarquer, qu'à la même époque à-peu-près, l'ami du calife Aaroun-al-Raschild, le visir Barmecide, expiait aussi en Orient, par de plus grands malheurs, son amour partagé par la sœur du Calife; et, comme les poètes espagnols qui ont chanté le comte de Saldagna, les poètes arabes ont consacré dans leurs vers le souvenir de ces victimes de l'amour. C'était encore au même temps que

Charlemagne accordait sa fille Emma à son secrétaire Eginard.

Bernard commandait l'armée qui défit à Roncevaux l'arrière-garde française, conduite par Roland. Quelques chroniques disent qu'il étouffa dans ses bras le Paladin français. Les romances ne parlent que d'un combat singulier avec les armes ordinaires des chevaliers.

ROMANCES
SUR BERNARD DE CARPIO.

(8e. et 9e. siècles.)

PLAINTES DU COMTE DE SALDAGNA.

Le comte don Sancho Diaz, seigneur de Saldagna, répandait d'amères larmes dans sa prison.

Plein de désespoir, il exhalait ainsi ses plaintes dans la solitude, contre le roi Alphonse, l'Infante sa sœur, et son propre fils don Bernard.

» O tristes moments! où mes cheveux blancs me rappellent combien d'années j'ai déjà passées dans cette prison horrible!

» Quand j'y entrai, j'étais jeune; à

peine avais-je de la barbe, et maintenant elle est longue et blanche.

» O mon fils! mon sang qui coule dans tes veines, ne te crie-t-il pas de venir à mon secours?

» Celui que tu as reçu de ta mère, sœur du roi mon persécuteur, te fait-il oublier ton père?

» O quel est mon malheur! si mon propre fils se joint à mes ennemis pour abandonner ma vieillesse!

» Cependant, mon fils bien aimé, mes gardiens me parlent toujours de tes hauts faits. A quoi servent tes triomphes, si ton père n'en peut jouir?

» Si tu sais que je suis dans les fers, et si tu ne m'en délivres pas, doit-on penser que je suis un mauvais père, ou que tu es un mauvais fils?

» Mais, pardonne, je t'offense; les plaintes me soulagent. Je pleure comme un pauvre vieillard, et tu te tais, car tu ignores mes malheurs.»

BERNARD APPREND DE QUI IL EST FILS.

Voici ce que dit un jour Elvira Sanchez au valeureux Bernard, qu'elle avait nourri et élevé :

« — Sachez, mon fils, sachez-le, puisque vous me le demandez, que vous n'êtes pas bâtard du roi don Alphonse-le-Chaste. »

Bernard reprit : « — Alors, quel est mon père ? — Votre père, mon fils, est un gentilhomme, un gentilhomme, et non un vilain.

» Le comte don Sancho Diaz, le seigneur du comté de Saldagna, vous eut de dona Chimène, étant dans le palais du Roi.

» Le Roi, pour se venger du déshonneur de sa sœur, a fait arrêter votre père, et le garde prisonnier dans le château de Luna.

» Votre mère est aussi renfermée, et sous bonne garde. Sachez encore que,

quoique leur mariage ne soit ni public ni déclaré, ils se sont mariés; et, de cette façon, vous n'êtes pas bâtard.

» Sachez encore que votre oncle, pour consommer sa vengeance, et vous faire mal et dommage, appelle le Français dans ses royaumes pour vous enlever votre héritage.

» Le monde trouve mal, mon fils, que ton bras consente à laisser plus long-temps le bon vieux comte en prison et dans la douleur.

» — C'est votre faute, Nourrice, vous qui vous êtes tue; car, si je l'avais su, je l'aurais délivré.

» — Si je me suis tue aussi long-temps sur ce secret, ça été par crainte du tyran.

» Aujourd'hui, vous le savez, le peuple aime à parler; il a les yeux sur vous, et n'ignore plus rien. »

Bernard l'interrompit: « — Assez, ma

Nourrice, ce qui est dit suffit pour aiguillonner le fils d'un père honoré. »

Et, tournant vers le ciel ses yeux, d'où tombent de grosses larmes, il dit, la face enflammée de colère, et se mordant les lèvres :

« — Que mes amis cessent d'avoir mon amitié en honneur ; qu'au premier combat, je sois fait prisonnier, maltraité ou tué par les Maures ;

» Que mon coursier fidèle me renverse, me traîne et me déchire en morceaux, et qu'à l'heure du danger, ma main armée de l'épée retombe impuissante,

» Si je ne force pas le roi Alphonse à rendre la liberté à mon père, ou si je ne lui fais pas la guerre comme à un tyran et à un misérable. »

DISCOURS DE BERNARD AU ROI POUR QU'IL FASSE METTRE SON PÈRE EN LIBERTÉ.

« — Avant que la barbe me fût venue, roi Alphonse, tu m'avais promis de rendre la liberté à mon père, et tu n'as pas rempli ta promesse.

» Tu l'as mis en prison le jour où ta sœur me mit au monde (pourquoi était-elle ta sœur), et même on dit que ce fut quelques mois auparavant.

» Rappelle-toi, Alphonse, non à cause de lui, mais à cause de moi, que je suis, comme fils de ta sœur, issu de ton sang, et que mon sang est le sien, puisqu'il est mon père.

» Si sa faute fut un crime, ne l'as-tu pas assez chargé de fers ; et les crimes de l'amour ne méritent-ils pas un prompt pardon ?

» Tu me l'as promis, ne manque pas à ta parole : il n'est pas digne d'un roi de varier dans ses discours.

» Ton devoir, c'est de lui rendre justice; le mien, c'est de le délivrer, pour que je sois bon fils, toi bon roi.

» Tous mes amis m'appellent un guerrier timide, depuis qu'ils savent que j'ai un père, et que je ne le connais pas.

» Depuis que cette épée est suspendue à mon côté, elle a été tirée en mille occasions pour ton service, et plus je te sers, moins tu me récompenses.

» Persécuter mon père, est-ce justice? et celui qui rend de grands services ne mérite-t-il pas quelque salaire?

» Si les miens m'ont mérité quelque récompense, celle que je desire et que tout le monde attend, il est temps que tu me la donnes, bon Roi, pour me montrer que tu n'as pas voulu me tromper.

» — Taisez-vous, don Bernard, ne craignez pas que je manque à ma promesse. Les récompenses de la part des rois, quand elles viennent, ne sont jamais tardives.

» Avant que j'aie entendu la messe, à Saint Jean-de-Latran, demain vous verrez votre père en liberté.»

Le roi tint parole. Le lendemain, par ses ordres, le père fut rendu au fils : mais on lui avait arraché les yeux.

REPROCHES DE BERNARD AU ROI.

« Tu m'as bien récompensé, Alphonse, et tu savais que la défense de tes états était remise à mon épée.

Tu m'avais promis mon père; mais, perfide, tu me l'as rendu aveugle, afin que mes yeux ne pussent voir les siens.

» Ah! maudits soient mes services et ce bras courageux qui t'a été si utile, et qui, pour toi, a accompli tant de hauts faits.

» Dès aujourd'hui et pour jamais, je me fais le soutien de tes ennemis : l'étranger me dédommagera de la perfidie de mon roi.

» Sa mort ne m'affligerait pas ; mais il m'affligerait que tous pussent dire que je n'ai pas été bon fils, en te gardant respect plus long-temps.

» Maudit soit celui qui versera son sang pour toi, ou qui seulement prendrait l'épée pour te servir! le monde en aura horreur.

» Quant à moi, l'on peut dire que j'ai perdu mon temps, pendant que je cherchais à m'illustrer par mes actions, tandis que mon père gémissait déshonoré.

» Il peut dire, mon père, qu'il a engendré un fils jeune, inconsidéré, qui l'a laissé en captivité, en restant l'esclave courageux d'un tyran.

» Quand tu eus besoin de moi, tu me rappelas le souvenir de ma mère, ta sœur, et tu me fis une promesse. Quelle promesse me vas-tu faire, Alphonse, à présent?

» Roi! tu as vengé tes injures; dès à

présent je vais venger les miennes : un roi comme toi ne m'épouvante pas. »

Ainsi parla Bernard au roi son oncle ; et, le laissant la parole sur les lèvres, il partit comme un démon pour aller, dans sa vengeance, s'aider des Maures et des Chrétiens : car celui qui fut l'ami de tous, trouve au besoin beaucoup d'amis.

BERNARD PART FURIEUX.

Pour tirer vengeance du roi Alphonse, Bernard suit en courant les rives de l'Arlança.

Il est semblable à un lion qui sort de son antre, cherchant les chasseurs, et déterminé à les vaincre ou à mourir.

Il est plein de fureur et de colère. Sa rage croît comme un torrent enflé par l'orage ; il a soif de tirer vengeance du roi Alphonse son oncle.

Il est parti l'Espagnol gaillard, vaillant

et déterminé ! L'amour de son père, la douleur de sa mère, ont bouleversé son âme.

C'est d'un pas rapide, une grosse lance au poing, dans laquelle il met ses espérances, que Bernard suit les rives de l'Arlança.

BERNARD ET MUÇA.

Le roi Alphonse avait exilé son neveu Bernard, afin de pouvoir remplir la promesse qu'il avait faite à Charlemagne; car si Bernard était resté dans le royaume, sa bannière eût été suivie par tout ce qu'il renfermait de nobles et de vaillants.

Bernard était parti accompagné d'un seul gentilhomme; et, avant son départ, il avait remis une lettre à un de ses serviteurs, en lui disant : « Donne-la au Roi; dis-lui qu'elle est de Bernard; que je ne

veux revenir qu'après avoir lutté avec ce Français si courageux qu'il appelle Roland, et que ne garantira point le haubert enchanté qu'il a enlevé à Zerbin endormi, en le tuant par trahison. »

Ensuite, comme les passages des Pyrénées ne devaient être praticables que l'été, il dirigea ses pas vers Grenade. Il avait appris qu'on y devait donner un tournoi, où le prix appartiendrait au plus brave, fût-il Maure ou Chrétien.

Il comptait s'y mesurer avec Muça, la meilleure lance païenne.

Il arriva à Grenade au moment où Muça le fort et l'amoureux passait sur la place.

Dans les rues qu'il traversait, Muça montrait sa devise : « La jalousie seule pourrait me tuer, et mon amour n'a pas eu lieu de la connaître encore. »

Le peuple étonné le regarde, et personne ne le reconnaît, car il porte une nouvelle armure.

Bernard desire savoir quels étaient le nom et le rang du chevalier sarrasin, il le demande à l'un des écuyers.

Le Maure, sans répondre, passe en avant; et, s'approchant de Muça, lui dit : « Ce Chrétien m'a demandé qui vous étiez, et je ne lui ai rien répondu. »

Alors Muça vint à Bernard; et, lui parlant avec courtoisie, lui dit : « Qui es-tu, toi qui veux connaître mon nom ?

» Dis-moi le tien, s'il te plaît, je me ferai connaître, et ensuite si tu veux combattre, nous prendrons du champ. »

Bernard, qui reconnaît dans le Maure un courage généreux, répond : « Je suis un homme qui jamais n'a refusé de combattre contre qui m'en donnait motif; je suis Bernard. »

Aussitôt Muça l'embrasse, et lui dit, en pleurant presque de plaisir :

« Tu sauras que je suis celui qui a le plus desiré de t'avoir pour ami, quoique nos religions soient ennemies.

» Et puisque le ciel me favorise, embrasse-moi, ami; je veux que tu comptes sur moi comme sur le plus fidèle de tes serviteurs.

» Si jamais je manque à notre amitié, que la terre et tout ce que Dieu a créé au monde me manquent à mon tour. »

Ainsi commença cette longue et fidèle amitié, qui fit trouver à Bernard tant d'appui dans Grenade.

BERNARD OUTRAGE LE ROI.

Avec seulement dix des siens, Bernard arrive devant le Roi, la tête découverte, et le saluant révérencieusement.

Le reste de ses trois cents guerriers entourait le palais : ils étaient partagés en petites troupes, pour n'exciter aucun soupçon.

« Soyez mal venu, dit le Roi, fils d'un père qui m'a trahi, et traître vous-même.

» Vous avez armé contre moi vos vassaux de la terre de Carpio, et c'est de moi que vous tenez ce fief. Mais vous pouvez compter que je saurai châtier votre insolence.

» Rien ne m'étonne dans votre conduite ; le fils d'un perfide peut-il être autre chose qu'un perfide. Ainsi point d'excuse, car vous ne pouvez m'en donner aucune. »

Bernard l'avait écouté attentivement ; il répondit d'un air sombre : « On vous a mal informé, Sire ; il y a eu perfidie dans ce qu'on vous a raconté.

» Que mon père ait été tellement bon et loyal, qu'en loyauté il ne doive rien à votre race antique, c'est ce que chacun sait.

» Celui qui dit ou qui pense qu'il fut traître, en a menti.... je vous excepte seul, parce que vous êtes Roi.

» Je sais que les reproches et les injures sont une manière commode de payer les

services dont il serait juste qu'on se souvînt.

» Mais l'ingratitude est le vice des rois : ils oublient le service, et se croient quittes de la récompense.

» Il en est un cependant dont vous devez avoir gardé le souvenir. Ce fut au milieu des bruyères, dans cette rencontre malheureuse où votre cheval ayant été tué, vous restiez exposé à un grand danger ; alors moi, qui suis un traître, comme vous le dites, je vous donnai le mien aussitôt, et vous échappâtes à la mort.

» Vous me promîtes alors, avec de belles paroles, de rendre la liberté à mon père : vous avez mal rempli cette promesse royale ; et, tout roi que vous êtes, vous eûtes peu de bonne foi : mon père est mort en prison, et à cause de vous.

» Si j'étais ce que je dois être, le fils eût vengé la mort du père par des actions qui vous eussent offensé.

» Mais soyez certain que je saurai le

venger, et d'une manière encore fatale à votre intérêt et à votre honneur.

» — Qu'on l'arrête, Chevaliers, qu'on l'arrête, et qu'il meure ce fou furieux qui vient m'insulter dans mon palais ! »

Le Roi criait en vain, arrêtez ! aucun ne se mit en devoir d'obéir ; car Bernard avait rejeté son manteau sur son bras et mis l'épée à la main, en disant : « Que personne ne bouge ; c'est moi qui suis Bernard, dont l'épée ne reconnaît aucun roi, et vous savez tous si je sais m'en servir. »

Ses dix compagnons imitent leur chef ; ils s'apprêtent au combat, se débarrassent de leurs manteaux, tirent leur épée, et se rangent autour de Bernard, après avoir donné le signal convenu à ceux qui étaient dehors.

Ceux-ci s'emparent des portes de fer du château en s'écriant : « Vive Bernard ! malheur à qui l'offense ! »

Voyant cela, le Roi dit d'un air tran-

quille : « Il paraît que vous prenez sérieusement ce que j'ai dit par plaisanterie. — Je l'ai pris de même, répondit Bernard. » Et il sortit sans saluer Alphonse.

Alors les trois cents s'en furent avec lui, en gardant un bel ordre de retraite : ils avaient quitté leurs manteaux et découvert leurs riches armures. Ainsi le Roi demeura épouvanté, et son injure resta sans vengeance.

ALPHONSE-LE-CHASTE A LÉON.

Alphonse, roi de Castille, retiré dans son palais de la ville de Léon, assemble les grands de son royaume.

Il leur fait connaître ses desseins, et les guerriers et les hommes d'état l'écoutent avec attention ;

Soudain un murmure confus de voix s'élève et remplit les salles du palais.

Les unes disent : « Liberté! voilà le bien

dont il faut que la Castille jouisse long-temps ; assez long-temps elle a goûté de la Servitude sous les lois des soldats du prophète ;

» A moins que nos erreurs, nos fautes et nos discordes ne nous aient condamnés devant le tribunal de Dieu, à supporter un joug étranger.

» Laissons le Français gouverner en paix ses états ; laissons-le, au gré de son envie, étendre vers d'autres voisins ses conquêtes et ses frontières. »

D'autres disent : « Ce n'est point un affront pour nous, et nous aurions tort de le penser, que d'être réunis à un autre royaume à de justes conditions. »

Tout le conseil entendait ces cris avec étonnement, quand de nombreuses troupes d'hommes soulevés pénètrent confusément dans le palais.

Ils criaient : « Vivent la Castille et ses lions redoutés ! Vive le chaste Roi Al-

phonse ! qu'il vive, pourvu qu'il n'étouffe pas nos cris !

» Vivent ceux qui joindront leurs voix aux nôtres ! nos épées feront justice des autres, fussent-ils roturiers ou nobles !

» Vive Bernard le libérateur, qui nous préservera du joug étranger et d'une infâme oppression ! »

Bernard s'avance au devant de la foule, lui fait faire silence, et choisit environ douze d'entre eux avec lesquels il entre où était le Roi :

« Si la peur honteuse peut produire d'aussi vils effets sur un sang illustre ; si celui qui m'entend est bien de ce sang des Goths qui firent trembler la terre,

» Comment veut-il charger la renommée du soin de raconter les valeureux exploits d'un peuple sujet d'une nation étrangère ?

» Que plutôt la foudre du ciel abîme la Castille, avant que nous la voyions esclave !

» Je n'y consentirai jamais, quand même l'ordre éternel du monde devrait être renversé : cela ne sera point ; et qui le tenterait, mourrait de mes mains.

» Tous les bras se réuniraient au mien ou sans le mien, pour défendre la douce liberté, et repousser l'infâme esclavage. »

Il dit ces mots, sort de la salle et du palais, rassemble ses guerriers, les range en bon ordre, et donne ses instructions.

Le Roi voit cela de nouveau ; il demande l'avis de son Conseil, et le Conseil répond qu'il faut laisser jouir la Castille de sa liberté et de son indépendance.

BERNARD ET LE PEUPLE DE LÉON.

Accompagné de plus de trois mille Léonais, Bernard sort de cette ville fameuse où s'accomplit le miracle de l'Espagne sauvée.

Là, les hautes murailles, les campa-

gnes étendues, conservent encore le souvenir du nom et des victoires de Pélage le libérateur.

Les laboureurs quittent la charrue, les moissonneurs la faucille, et les bergers la houlette; les jeunes gens commencent à s'agiter, les vieillards rappellent leur ancienne ardeur; ceux qui sont inutiles au combat animent les autres, et ceux même que leur faiblesse éloigne des dangers veulent montrer leur courage.

Tous entourent Bernard, en invoquant la liberté : car tous redoutent le joug que la France leur prépare.

« Nous sommes nés libres! criaient-ils, et nous payons au Roi le tribut que nous lui devons en vertu de son droit sacré.

» Mais Dieu n'ordonne pas que, pour lui obéir, nous oubliions la gloire de nos aïeux, et que nous vendions la liberté de nos enfants.

» Nos enfants! croit-on que leur courage soit si faible, leurs bras si dépourvus de

force, leurs veines si pauvres d'un noble sang, qu'ils consentent facilement à une telle infamie ?

» Les Français, par aventure, ont-ils conquis notre pays? Comptent-ils que la victoire ne s'achetera pas au prix du sang, quand nous avons des armes ?

» On dira des Léonais qu'ils sont morts en combattant, car un Espagnol ne sait pas se rendre.

» Si la seule et courageuse cité de Numance a, pendant quatorze ans, livré tant de sanglants combats contre les Romains, maîtres du monde ;

» Un royaume entier, le royaume des lions, dont les ongles sanglants ont souvent déchiré les tigres de l'Afrique, subira-t-il patiemment un joug si vil ?

» Que le Roi donne, s'il le veut, ses biens, mais non pas ceux de ses vassaux ; car les rois n'ont pas la puissance de tyranniser les volontés. »

Ils parlaient, et Bernard rassemblait

ses escadrons, et don Alphonse-le-Chaste les regardait de la fenêtre du palais.

Il reconnaissait son sang, et voyait avec un secret plaisir sa démarche fière et sa contenance guerrière.

Un camp se forme près des murs, où viennent en foule les habitants des villes et ceux des campagnes qu'ils laissent dépeuplées.

Bernard enfin part pour cette ville auguste (1), dont les murailles sont baignées par les flots de l'Èbre rapide,

Et où le fils de Zébédée a fondé le saint temple (2) qui entoure le saint pilier, échelle de salut.

Là, il doit rencontrer Bravonel et le roi sarrasin Marsile, qui amène ses troupes contre les Français.

---

(1) Saragosse.

(2) L'église de Notre-Dame du Pilar, à Saragosse.

BERNARD HARANGUE LES LÉONAIS.

Bernard sort de la ville de Léon avec les plus braves Asturiens, tous prêts à combattre.

Ils vont à la frontière défendre le passage contre le roi de France qui vient, sur la demande d'Alphonse-le-Chaste, usurper le royaume, comme si l'Espagne ne renfermait pas qui en serait meilleur héritier et plus légitime.

A deux lieues de Léon, Bernard s'arrête dans une plaine, et, élevant la voix, il s'adresse à ses soldats :

« Léonais, écoutez-moi ! Vous qui vous vantez d'être tous gentilshommes, qu'aucun n'espère avec moi se conduire comme un vilain ;

» Vous allez, comme des vassaux fidèles, défendre votre Roi, comme de bons Espagnols, votre patrie, et, en

gens de cœur, votre vie et celle de vos frères.

» Vous ne souffrirez pas que des étrangers vous apportent le joug, et que demain vos fils puissent naître Français.

» Voulez-vous qu'on vienne changer vos armes antiques, votre blason noble et pur, vos lions courageux, pour des fleurs de lis?

» Laisserez-vous, par la défaite d'un jour, passer sous un gouvernement étranger ce royaume que vos aïeux ont mis tant d'années à reconquérir? Non.

» Que celui qui ne saurait combattre seul trois Français, reste ici. Nous serons moins nombreux, mais nous serons assez vaillants.

» Fussions-nous, moi et ceux qui vont me suivre, un contre quatre et même contre plus, c'est assez pour aller dans toute la France. »

Ce disant, il pique son cheval de l'éperon et part au galop, en s'écriant : « Que

ceux qui sont gentilshommes me suivent ! » Aucun ne resta.

BERNARD A LA FRONTIÈRE.

Attendant le jour, pour reconnaître le passage, Bernard s'était arrêté sur les frontières de France.

Selon sa coutume, il n'avait que trois cents compagnons ; car contre mille ennemis il suffit de dix guerriers, quand ils sont enfants de l'Espagne.

Avant d'accomplir son dessein, il les rassemble autour de lui, et leur dit à haute voix :

« Vous voyez bien, loyaux compagnons, que l'entreprise que nous tentons demande de bonnes lances.

» Si quelqu'un de vous entend abaisser son fer devant l'ennemi, qu'il s'en retourne, et qu'il quitte la frontière avant que nous l'ayons passée.

» Car, une fois entrés, l'affaire sera sanglante. On n'acquiert de l'honneur que dans les entreprises périlleuses.

» C'est une qualité que l'Espagnol apporte en naissant, que ce courage qui force un ennemi à tourner les épaules.

» Des miennes je ferai bonne garde, et je me saurai suffire. Avec ma lance au poing, je ne crains pas la France entière face à face.

» Que celui qui n'est pas sûr de son courage nous quitte ici : on ne saura pas s'il en aurait manqué dans le combat. »

Tous s'écrièrent qu'il pouvait compter sur eux, et qu'avec le héros Bernard, tout soldat devenait un héros.

Cependant le soleil levant dorait la cime des montagnes, et la rosée brillait en perles liquides sur les plantes humides; on entendit un murmure confus, les cris des soldats, le bruit des armes, les hennissements des chevaux; aussitôt les guerriers, compagnons de Bernard,

s'avancèrent en armes à la rencontre de l'ennemi.

LES MESSAGES DE ROLAND ET DE DON BERNARD.

Il se pavane, le Français, dans sa marche aussi prompte que téméraire. Voyez comme il insulte à l'armée espagnole; comme il est enflé d'orgueil, parce qu'il voit que la sienne couvre les monts, les plaines et les vallées;

Car les Germains et les Lombards sont sous les bannières du Français. Les voyez-vous couverts de fines soies bien neuves et bien colorées. L'air réfléchit l'éclat de leurs cimiers, de leurs armures, et leurs casques pétillent au soleil.

Ils viennent: battez, tambours. Laissez-les venir, Bernard.

Il est là, Roland, qui dit qu'il veut

voir si Bernard est un aussi déterminé vaillant que le vante son Espagne; ils sont là, les douze de la renommée (1), avec le vieux Charlemagne au milieu d'eux.

Ils font parade des royaumes qu'ils ont conquis en peu de temps, avec peu de peine; ils déploient leurs étendards semés de fleurs de lis; ils viennent pour y ajouter nos lions et nos châteaux.

Ils viennent : battez, tambours. Laissez-les venir, Bernard.

Leur cavalerie saute et voltige, et ne laisse qu'à peine sa trace au milieu des sables. Ils sont bons les écuyers français, et leurs chevaux si bien manégés, qu'on ne les verra pas courber l'herbe de nos prairies.

Ils ne pensent pas qu'il y ait sur la terre de quoi les égaler au champ, et c'est à

---

(1) Les douze pairs.

Roncevaux que les Français espèrent couronner leurs superbes prétentions.

Ils viennent: battez, tambours. Laissez-les venir, Bernard.

Roland est brave, droit, indomptable et honoré paladin. Il écrit une lettre à Bernard, et la lettre dit : « Il faut que l'un de nous deux périsse pour les prétentions de son pays. J'ai une femme avec moi, que le devoir sacré m'oblige de ne pas laisser sans appui. Si je meurs en Espagne, elle n'en sortira pas. Elle est née comme vous et moi; je vous charge de Dusolinde (1). Chargez-moi de vos dernières volontés. » La lettre part.

Ils viennent: battez, tambours. Laissez-les venir, Bernard.

Bernard est grand, magnanime; il a des pensers dans la tête qui vont jusqu'aux

---

(1) Sa fille naturelle et d'Anterguse, fille du comte de Dardenne. (Voyez *Alcuni fatti di Paladini di Francia*.

cieux ; il répond : « J'ai un père aveugle, dans la tour de Luna ; je te charge de le délivrer. Tu trouveras ma mère, vieille et dolente, au monastère d'Oviedo. Tu les feras marier. Je me soucie d'être bâtard comme toi ; mais tel est mon dessein. » La lettre part.

Ils viennent : battez, tambours. Laissez-les venir, Bernard.

Ah ! paladin Roland, ton âme à Dieu, ton âme à Dieu, l'as-tu recommandée ? Nous te verrons, et qui te regardera dans la bataille se sentira suer d'épouvante. On le sait bien que tu en tueras des milliers, et parmi les Maures et parmi les nôtres ; mais tu ne tueras pas Bernard. Seras-tu vaincu, Roland, grand foudre des guerres ?

Honneur à la noble vaillance partout ! Non, Roland, tu seras mort, mais pas vaincu.

Ils viennent : battez, tambours. Laissez-les venir, Bernard.

BERNARD ET ROLAND.

Ce Français invincible, ce sénateur romain, pareil aux anciens Romains, qui vainquit le brave païen Agrican, et le força de se convertir; qui enleva au fier Alamon ce cor précieux avec lequel il épouvanta le monde dans ses audacieux défis; celui qui, à Abraca, mit seul en fuite une armée tout entière, et qui, toujours invaincu, demeurait vainqueur des dangers et de la fortune; comme on voit le flambeau mourant jeter une plus vive lumière, montre, dans cette guerre, qui doit, pour lui, être la dernière, un plus grand et un plus épouvantable courage.

Mais son courage orgueilleux, sa bonne épée et son coursier rapide ne lui suffiront pas; car le brave guerrier qui naquit au château de Carpio, a tout cela.

Et après avoir renversé Dudon sans

vie, après avoir tué le marquis Olivier et ses deux fils, le noir et le blanc ;

Voyant le carnage qu'il a fait des Français, qui résistent encore, il pense que la mort du vaillant Roland peut seule mettre fin au combat.

Le grand neveu d'Alphonse cherche avec fureur celui de Charlemagne ; ils se rencontrent : tous les deux sont couverts de sang.

Ils s'attaquent, pleins d'ardeur, de force et de courage, tous deux possèdent les cœurs les plus fermes qu'ait renfermés le sein des hommes.

Le combat cesse dans les deux armées, et l'on attend en silence, avec inquiétude, la fin de ce combat.

La fortune était fatiguée de sa constance ; le ciel attendait Roland, et la victoire volage passa des étendards français aux drapeaux espagnols.

NOUVEAU DISCOURS DE BERNARD AU ROI.

Au chaste roi don Alphonse, Bernard s'adresse de nouveau, et cette fois, non pas avec des prières qui ont été inutiles, mais avec de fermes paroles :

« Dans le château de Luna, vous retenez prisonnier mon père, coupable à vos yeux, innocent aux yeux de tous ;

» Les murailles sont lasses de garder depuis si long-temps un homme qu'elles ont vu jeune, et qui est aujourd'hui vieux et cassé.

» S'il vous faut du sang pour laver votre injure prétendue, j'en ai assez répandu, et pour vous servir encore.

» Souvenez-vous, Seigneur, comment vous aviez donné votre royaume à Charlemagne, et comment votre royale promesse a été remplie par mes gentilshommes et par moi,

» Lorsque tant de braves chevaliers

français sont venus l'invoquer, et qu'ils ont trouvé la réponse écrite dans nos cœurs :

» Souvenez-vous que dans les guerres que vous avez eues avec la Galice, nos épées furent teintes de sang ;

» Que lorsque nous avons eu quelque rencontre avec les Castillans, le courage qui enflammait nos âmes, a failli nous y faire perdre nos corps.

» Je suis le fils de votre sœur ; Roi, c'est à vous de voir s'il vous convient que j'aie un père légitime, ou que je sois fils naturel.

» Je ne veux pas vous mettre en colère, mais seulement vous dire que mon père est dans vos prisons et que je suis dans les camps pour vous servir, vous comprenez. »

BERNARD AU TOMBEAU DE SON PÈRE.

Bernard de Carpio est à genoux auprès d'un noir catafalque, dans l'enceinte sacrée d'une église.

Ses parents, ses chevaliers, ses gentilshommes l'accompagnent, tous en deuil par amitié ou par devoir;

Car il vient pour faire les obsèques du comte don Sanche, et de longs soupirs sortent de son cœur d'acier.

Il est vêtu de deuil; il a le cœur brisé, mais une âme aussi forte, aussi ferme que s'il partait pour un combat.

Tantôt il murmure quelques paroles entre ses dents, tantôt il parle d'une voix distincte, et adresse au ciel ses plaintes contre le roi don Alphonse-le-Chaste, qui lui a rendu mort ce père qu'il avait promis de remettre en liberté vivant.

« Si un Roi manque à sa parole, dit-il, que fera un Vassal ?

» Ta barbare vengeance, Alphonse, a donné un beau nom à ta sœur, un beau titre à ton neveu, un bon salaire à ton serviteur.

» Mais mon honneur ne dépend ni de toi, ni de l'injure que tu m'as faite, mon bras et mon épée peuvent faire redouter et respecter mon nom. »

Et pâle de colère, poussant de longs sanglots, le valeureux Bernard se tourne vers le cadavre paternel.

Il le découvre entièrement, et rejette le noir suaire, sans songer qu'on le voit, qu'on l'écoute, et qu'il est dans un lieu saint ;

Une main posée sur la barbe, l'autre sur l'épée de son père, furieux, impatient, en pensant à son père et à son roi, il dit :

« Tu peux monter au ciel étoilé, sûr d'être vengé, ô mon père bien aimé ! car

le fer acéré de ma lance, qui a baigné la terre du sang français et relevé les superbes espérances d'Alphonse, lui prouvera qu'il n'y a point de sûreté pour ses états, car Bernard est vivant, et son père outragé !

» Je suis seul, Alphonse, mais je suis Espagnol ; je suis tout seul, mais je suis celui qui a tant fait, qu'il a détruit le pouvoir de Charlemagne, et plongé la France dans les larmes et la désolation. Ce bras, est ce même bras qui donna la victoire à toi et la mort à Roland ; et ce même bras, ô mon père ! te vengera, car Bernard est vivant, et son père outragé ! »

NOTES DES ROMANCES SUR BERNARD.

NOTE PREMIÈRE.

Sur la Romance des Messages de Bernard et de Roland.

Cet échange de générosité, cette manière de confier à un ennemi courtois le soin des parents que leur mort laissait sans soutien, n'ont rien qui doive étonner dans les chevaliers de ce temps : c'était dans les mœurs ; et, plus tard, on voit encore la désolée Chimène réclamer du roi Ferdinand la tête ou la main de Rodrigue, meurtrier de son père. « Elle-même, dit Mariana, dans son histoire d'Espagne, demanda au Roi qu'on lui donnât Rodrigue pour mari (elle l'aimait déjà), ou qu'on le punît, conformément aux lois, de la mort de son père (1). »

---

(1) Ella misma requiriò al rey que se le diesse por marido (ya estava muy prendada de sus partes), ô le castigasse, conforme à las leyes, por la muerte que diò à su padre.

(*Mariana, Hist. de Esp. lib.* 4, *cap.* 5.)

Cette singulière espèce de talion, qui oblige celui qui prive un orphelin ou un vieillard de son soutien naturel à lui en servir à son tour, n'est pas si extraordinaire qu'elle le paraît d'abord. N'est-ce pas par un semblable motif que, chez les sauvages du nord de l'Amérique, après une bataille, les pères qui ont perdu leur fils, les femmes qui ont perdu leur mari, vont, parmi les prisonniers, en choisir un qu'ils adoptent ou qu'elles épousent. Alors le prisonnier choisi est mis en liberté, délivré des tourments réservés aux captifs, et reçu au nombre des guerriers de la tribu de ses nouveaux parents.

Je dois dire sur cette romance des *Messages de Roland et de don Bernard*, qu'il m'a été impossible de m'en procurer l'original espagnol, que je me ressouviens pourtant d'avoir vu en Espagne; j'ai emprunté la traduction qu'on vient de lire, à l'ancienne *Bibliothèque universelle des Romans*.

NOTE II.

Mort de Roland.

Après avoir cité l'auteur espagnol qui raconte que Roland fut vaincu par Bernard, il

est bien de rapporter ce que dit de la mort du héros français, un vieux chroniqueur du temps, Français lui-même (1).

« *Chapitre* 18. — L'armée française, divisée en trois colonnes, traversait les Pyrénées. Charlemagne était au centre, Roland commandait l'arrière-garde. Les ennemis attendirent les Français au défilé de Roncevaux; ils laissèrent passer, sans les inquiéter, les deux premiers corps de l'armée; mais quand l'arrière-garde se présenta, ils barrèrent le chemin, et firent rouler de toutes parts, sur ceux qui passaient, des quartiers de rochers, qui, en tuant un grand nombre d'hommes et de chevaux, formèrent une barrière naturelle à la fuite de ceux qui suivaient. Roland resta presque seul au milieu des débris du corps qu'il commandait. Il eut la douleur de voir périr à ses yeux le bon duc Olivier, son ami et son frère d'armes, que la valeur et l'expérience n'empêchèrent pas de succomber sous le nombre des assaillants et sous les quartiers de rochers.

» *Chapitre* 19. — Après s'être fait un rem-

---

(1) Chronique de Turpin, en latin, insérée dans le recueil des historiens allemands de Schardius.

part de ceux qu'il avait tués, il se trouva au milieu d'un amas de cadavres qu'on ne pouvait traverser pour aller jusqu'à lui, et qui l'empêchaient d'aller plus loin. Il avait reçu des blessures dangereuses et même mortelles. Il n'avait plus de ressource que de sonner son cor, instrument formidable, dont le son animé par la voix de Roland, et répété par les échos des montagnes, pouvait pénétrer jusqu'au corps d'armée commandé par Charlemagne, qui, étant déjà dans la plaine, s'avançait du côté de *Saint-Jean-Pied-de-Port*. Il sonna donc si fort et si bien, que l'Empereur l'entendit, y fit attention, et comprit que son neveu était en quelque détresse. Il voulut retourner sur ses pas; mais le perfide Ganelon, qui était auprès de lui, l'en empêcha. Il lui remontra que si c'était véritablement le son du cor de Roland, c'était peut-être en signe de victoire qu'il sonnait : Charlemagne le crut, et continua sa route.

» *Chapitre* 20. — Roland ne craignant point d'être attaqué, mais voyant qu'il était blessé et sans espérance de secours, tomba dans cette sorte de désespoir, dont un preux chevalier même peut être susceptible. Il tenait à la main la terrible *Durandal*, et, se sentant

tout-à-coup saisi d'un enthousiasme héroïque, il lui adresse la parole : « Non, lui dit-il, ma » brave et bonne épée, quoique je sois obligé » de t'abandonner, je ne souffrirai pas que tu » tombes dans les mains des infidèles et des » mécréants, et que tu sois jamais teinte du » sang des chrétiens. J'aime mieux te briser, » que de te voir coupable d'avoir fait dommage » à ceux de ma religion et de mon pays : péris » plutôt.... » En disant ces mots, il prend Durandal à deux mains, et en frappe contre les rochers qui bordaient le chemin au milieu duquel il se trouvait. Mais, au lieu de se casser, l'épée les partage en deux; et chaque partie, tombant avec fracas, achève d'écraser les cadavres dont Roland était entouré. Le paladin ne se rebute pas ; il avance, frappant tantôt à droite, tantôt à gauche, toujours avec le même succès. Il coupe de gros arbres, sépare des pierres énormes, tranche des corps et des armures ; enfin, animé d'une fureur héroïque, il plonge la pointe de son glaive dans le plus dur des rochers ; et, quand elle y est bien enfoncée, il casse lui-même la lame, et en jette bien loin le tronçon qui lui restait dans les mains. Puis, voulant, en quelque façon, célébrer sa victoire, et, comme le phénix, chanter sa

mort, et l'annoncer à l'armée de l'Empereur, son oncle, il embouche encore une fois son cor d'ivoire, et en sonne avec une force étonnante.

L'Empereur, quoiqu'il eût continué de s'éloigner, l'entend encore, et quoi que lui dise Ganelon, il ne peut plus s'y tromper. « Ah! » s'écrie Charlemagne, mon neveu est en dan-» ger, je n'en suis que trop averti; s'il en est » temps encore, volons à son secours. » Aussitôt Baudoin, frère de Roland, et Théodoric, son ami et son compagnon d'armes, coururent en diligence du côté d'où ils avaient entendu partir ces sons effrayants; mais ils arrivèrent trop tard. Roland avait sonné avec tant de force, que sa gorge était enflée, et que les veines de son gosier s'étaient brisées. Il vomissait le sang par la bouche et par les narines; et ses plaies s'étant rouvertes en même temps, il était tombé baigné dans les flots de ce sang si précieux à la chrétienté: son frère et son ami le trouvèrent expirant. Il les reconnut cependant encore; et après leur avoir demandé un peu d'eau à boire, pour être en état de parler, il pria Théodoric d'entendre sa confession; puis il se recommanda à leurs prières, à celles de l'ar-

chevêque Turpin, et à celles de ses compagnons de religion et d'armes, et il expira (1).

On voit que si Roland mourut, comme le raconte le Chroniqueur français, ce ne fut pas sous les coups du héros espagnol. Mais il était permis aux poètes castillans de célébrer la victoire que leurs guerriers avaient remportée; et l'épisode de Roland vaincu par Bernard flattait la vanité de la nation en même temps qu'il exaltait son courage.

---

(1) Voici l'épitaphe de Roland composée par Charlemagne, qui, selon quelques-uns, fut placée dans la petite église de Notre-Dame de Roncevaux; selon quelques autres, dans l'église de Blaye, où Roland fut, dit-on, enterré.

Tu patriam repetis; nos triste sub orbe relinquis:
Te tenet aula nitens; nos lacrymosa dies.
Tu qui lustra gerens octo binos super annos,
Ereptus terris, justus ad astra redis.

« Tu retournes dans ta patrie, tu nous laisses ici sur la » terre dans la tristesse. L'éclatante cour des cieux te pos- » sède : nous ne possédons plus que des jours de larmes. » Chargé de huit lustres et de deux ans, te voilà enlevé » au monde, et tu retournes pur vers les astres. »

Note III.

Comédies sur Bernard de Carpio.

Les Espagnols n'ont pas besoin pour composer une tragédie sur un événement, que cet événement soit tragique; il leur suffit qu'il soit historique. Aussi possèdent-ils une foule d'ouvrages dramatiques sur tous les faits de leur histoire; quand le sujet est intéressant, la pièce est intéressante; autrement, il ne faut pas s'attendre à ce que l'auteur fasse quelque dépense d'imagination et de poésie, pour pallier la nullité de l'action. Le peuple espagnol, peuple éminemment national, trouve toujours intéressant un ouvrage qui l'entretient des héros de son pays. Il est satisfait à peu de frais. C'est ainsi que nous voyons toujours avec plaisir le portrait fidèle d'une personne qui nous est chère, alors même que la peinture en est médiocre ou mauvaise.

J'ai connaissance de trois pièces consacrées à Bernard de Carpio.

La première, *Bernardo del Carpio en Francia* (Bernard de Carpio en France), est au-dessous de toute critique. L'auteur, Lope de Lla-

no, a supposé que, dans un de ses exils, le héros Léonais portant ses pas en France, aide Clotaire, fils de Charlemagne, dans une guerre contre les Danois, à la suite de laquelle il épouse la fille du roi vaincu. Cette comédie est en trois actes ou journées.

Sous le titre de *El Conde del Saldaña* (le comte de Saldagna), Alvaro Cubillo d'Aragon a composé une comédie en deux parties, chacune de trois actes. Il y a renfermé toute l'histoire de Bernard, à-peu-près telle qu'elle est racontée dans les romances que j'ai traduites. Quelques tirades écrites avec vigueur, une ou deux situations dramatiques, un style assez poétique, placent cet ouvrage beaucoup au-dessus de la comédie de Llano.

Enfin, le fécond Lope de Vega a consacré une de ses trois cents pièces imprimées (1) à Bernard. Elle est en trois actes comme toutes les comédies espagnoles, et porte le titre de

---

(1) Les œuvres dramatiques de Lope de Vega remplissent vingt-cinq volumes in-4°., qui contiennent chacun douze pièces en trois actes. Cette collection est très rare. Le dernier exemplaire complet qui ait été vendu à Madrid, a été acheté par un grand seigneur anglais, et payé 24,000 réaux (6000 fr. environ.)

Las Mocedades de Bernardo del Carpio, qu'il faut traduire en français par *la Jeunesse de Bernard de Carpio*. Cette pièce est écrite avec cette supériorité de style qui distingue Lope de Vega ; mais elle ne contient rien d'assez saillant pour en être extrait. Je n'en fais mention ici que parce que Lope de Vega n'a point dédaigné d'emprunter aux romances historiques un discours qu'il met dans la bouche du vieux comte de Saldagna. Ce sont les plaintes du comte dans sa prison.

La pièce commence avant la naissance de Bernard, et finit par la délivrance de son père et par la prise du château de Carpio. Le premier acte est consacré aux amours du comte et de l'infante, sœur du Roi. Le second acte offre un tableau de l'éducation sévère du jeune Bernard, et de son esprit indocile. Sa fuite de la maison du comte Rubio qui l'a élevé, ses exploits contre les Maures et la délivrance du vieillard son père, terminent ce second acte et remplissent le troisième.

LE TRIBUT DE CENT VIERGES.

ROMANCE.

(9e. siècle.)

Le conseil des grands et des nobles était rassemblé, le noble roi don Ramire le présidait, et on y traitait divers objets peu importants,

Quand, sans en demander la permission, entre dans la salle une fière demoiselle, au port majestueux et plein de grâce;

Elle est toute vêtue de blanc; ses blonds cheveux tombent épars sur ses épaules et sur son sein.

Tous les regards se portent sur elle; elle promène les siens sur l'assemblée, puis elle commence à parler, et tout le monde fait silence.

« Pardonne, ô Roi! dit-elle, si j'entre dans cette salle sans permission; si l'on t'y donne de mauvais conseils, je viens t'en donner un bon.

» Je ne sais si je dois t'appeler roi chrétien, et s'il ne faut pas te regarder comme un mahométan ;

» Car il doit l'être, celui qui livre aux Maures les vierges par centaines. S'il n'est pas Maure, que pourrait-il être?

» Si, par cette conduite, tu veux dépeupler ton royaume, ne vaudrait-il pas mieux en finir d'une fois, et mettre tout à feu et à sang.

» Encore, si tu payais en tribut cent hommes au lieu de cent vierges, il n'y aurait qu'un moindre mal; ce serait cent ennemis de plus pour les Maures, et parmi eux.

» Mais cent vierges! Elles cessent de l'être; et de ces cent vierges chrétiennes il naît de chacune cinq ou six enfants Maures.

» Tes hommes restent tranquilles et paient le tribut. Ils sont hommes seulement pour avoir des filles, ils sont femmes pour le reste.

» Si c'est la guerre qui t'épouvante, les filles dont tu causes le malheur viendront elles-mêmes te la faire.

» Elles vaincront, sans doute, car, femmes, elles montreront le courage des hommes, alors qu'ici les hommes montrent la faiblesse des femmes. »

Elle dit : quelques-uns murmurèrent; mais le roi attentif et persuadé, se décida à mourir ou à sauver son royaume.

Il réunit des troupes ; le glorieux saint Jacques aida ses pieux efforts. Il livra bataille : il fut vainqueur.

Almanzor fut forcé de s'humilier ; et cette victoire rendit au roi chrétien sa renommée, et à la Castille sa liberté.

NOTE SUR LE TRIBUT DES CENT VIERGES.

La romance qu'on vient de lire n'est point relative à la bataille, c'est en quelque sorte le prologue d'un corps de romances sur ce sujet, romances que je crois perdues et dont il m'a été impossible d'avoir connaissance.

Après un règne de soixante-neuf ans, Alphonse-le-Chaste était mort, laissant la couronne à Ramire son neveu, fils de Bermude. Le règne de don Ramire fut court, mais glorieux; il délivra l'Espagne d'un infâme tribut que l'usurpateur Mauregat s'était engagé à payer au roi maure de Cordoue.

Voici comment les historiens racontent cet événement remarquable dans les fastes de l'histoire espagnole.

Abderame, IIe. du nom, roi de Cordoue, réclama les cent jeunes vierges, tribut ordinaire. Ramire refusa de se soumettre à cette humiliante condition des vainqueurs. Il prit les armes, et ordonna que tous les chrétiens se réuniraient sous ses drapeaux, laissant seulement dans le royaume ceux qui étaient nécessaires pour cultiver la terre. Les évêques,

même les prêtres et les moines suivirent l'armée, qui s'avança à la rencontre d'Abderame.

Les Chrétiens et les Maures se trouvèrent en présence dans les campagnes d'Alveda, auprès de la petite ville de ce nom, et à deux lieues de Logrogno.

Le combat s'engagea des deux parts avec une égale fureur ; l'armée chrétienne fut forcée de reculer ; et, sans la nuit, qui arrêta l'ennemi, elle aurait été taillée en pièces. Ramire passa la nuit avec ses troupes sur une petite hauteur, en arrière du champ de bataille. Le lendemain il harangua ses soldats ; il leur représenta que de la défaite ou de la victoire dépendait la ruine ou le salut, l'honneur ou le déshonneur de la patrie ; il finit en disant que pendant la nuit, l'apôtre saint Jacques lui était apparu, qu'il lui avait ordonné d'attaquer hardiment les Maures, et qu'il lui avait promis la victoire.

Son discours achevé, il range ses troupes en bataille et fait sonner la charge. L'armée s'ébranle, le courage succède au découragement, les soldats semblent des hommes nouveaux. Sans faire attention à leur petit nombre, ils se jettent sur l'ennemi, en répétant avec de grands

cris le nom du saint apôtre (c'est depuis ce temps que les soldats espagnols ont pris le nom de saint Jacques pour cri de guerre). Les Maures surpris et troublés de la témérité des Espagnols qu'ils croyaient vaincus, et saisis d'une terreur subite, ne purent soutenir le choc de l'armée chrétienne. On vit, dit-on, dans les airs, marcher, à la tête des chrétiens, l'apôtre saint Jacques, monté sur un cheval blanc, et portant une enseigne blanche avec une croix rouge au milieu. Ce prodige redoubla la confiance des chrétiens et l'épouvante des Maures, qui prirent la fuite, en laissant soixante mille hommes sur le champ de bataille.

Cette bataille mémorable fut livrée en l'an 844, le deuxième du règne du roi Ramire Ier., qui mourut le 1er. février 850.

La bataille d'*Alveda* a souvent été confondue avec la bataille de *Simancas*, livrée en 934, et gagnée par le roi Ramire II: le sujet de la guerre était le même. Saint Jacques y fut invoqué.

Gonçalo Berceo, moine et poète, composa, dans le treizième siècle, une espèce de poëme sur ce dernier événement. Son poëme, intitulé, *De como san Millan ganò los votos*, est in-

séré comme épisode dans un poëme très long sur la vie et les miracles de saint Milan; il fait partager à ce saint (fondateur du monastère où il avait pris l'habit) la gloire d'avoir contribué avec saint Jacques au gain de la bataille.

Lope de Vega a fait sur le même sujet une comédie, qui passe pour être une de ses meilleures; elle est intitulée, *Las Donzellas de Simancas* (les Vierges de Simancas). Je n'ai pu me la procurer.

Un auteur dramatique assez estimé, Zamora, a aussi composé une pièce, qui a pour titre : *Quitar de España con honra el feudo de cien Donzellas* (délivrer l'Espagne avec honneur du tribut de cent Vierges). C'est toujours sur la bataille d'Alveda.

DIXIÈME SIÈCLE.

Les romances commencent à devenir plus nombreuses. Toutes celles qui sont recueillies dans ce volume, ont trait à des événements attestés par les historiens.

L'histoire du roi don Sanche Abarca est rapportée par Mariana, qui n'y ajoute aucune croyance. Il dit que les historiens qui l'ont précédé ont, ainsi que l'avaient fait les chroniqueurs, admis le fait sans aucun examen. Ses raisonnements tendent à prouver que cette aventure extraordinaire n'est qu'un conte inventé à plaisir. Cependant il termine en disant qu'il ne peut rien décider sur l'authenticité de l'événement (1).

---

(1) *Mariana, lib. VIII, §. XXVII.*

La chose s'est passée en 923. Le roi don Garcie Inigo et sa femme dona Urraca furent tués par les Maures. Un chevalier, don Sanche de Guevarra, sauva le jeune prince, et après un interrègne de dix-neuf ans, le fit reconnaître pour souverain de la Navarre par les états du royaume. Le surnom *d'Abarca* donné à don Sanche, vient de ce qu'étant enfant il portait une sorte de chaussure que les paysans navarrais appellent *abarcas* (1).

Le comte de Castille, Fernand Gonçalès, est un des héros les plus fameux de l'ancienne Espagne. Ce furent ses victoires qui préparèrent l'affranchissement de la Castille, érigée en royaume indépendant, en 1028, par Ferdinand Ier., surnommé le Grand. La bataille

---

(1) Ce sont de petites bottines en cuir de bœuf non tanné, et dont le poil est tourné vers l'extérieur.

de l'Arlança fut livrée vers l'an 940. Le chevalier qui fut englouti par le gouffre se nommait *Pero Gonçales de la puente de Fitero*. Un ermite nommé Pélage avait prédit aux Espagnols qu'ils remporteraient la victoire sur les Maures, et qu'avant la bataille ils seraient témoins d'un grand prodige. Fernand Gonçalès leur persuada, pour les rassurer, que la mort du chevalier était le prodige prédit. La délivrance du comte de Castille par l'infante de Navarre dona Sancha est racontée par tous les historiens. Elle eut lieu vers 950. Le mariage se fit à Burgos, et avec une pompe digne d'un souverain.

Ramire II monta sur le trône de Léon en 931, non pas par la mort, mais par l'abdication de son frère, don Alphonse IV, qui se retira dans un monastère. Ce Ramire gagna la bataille de Simancas, conjointement avec Fernand Gonçalès, comte de Castille, dont on vient de

parler. Il mourut le 5 janvier 950, et fut inhumé dans le monastère de *St.-Sauveur*, qu'il avait fondé, et où sa fille Elvire avait pris le voile.

C'est en 986 qu'arriva la mort tragique des *sept Infants de Lara*. Les historiens la racontent, à quelques détails près, de la même manière que les romances. Mudarra Gonçalès, après avoir vengé la mort de ses frères, en poignardant le traître Ruy Velasquez, fit lapider dona Lambra, brûler son corps et jeter les cendres au vent. Cette vengeance éclatante lui attira l'affection de dona Sancha, sa belle-mère, qui l'adopta. Il hérita de tous les biens et de toutes les terres de Gonçalo Gustos son père, et c'est de lui que descend l'illustre famille des Manrique. L'adoption fut faite d'une manière singulière.

Le jour que Mudarra fut baptisé et reçut l'ordre de chevalerie des mains du comte de Castille, don Garcie Fernan-

dez, dona Sancha le fit passer par la manche d'une chemise très ample, et le fit sortir par le collet de cette même chemise; puis elle lui donna un baiser, et Mudarra passa dans la famille de don Gonçalo Gustos. De là est venu le proverbe espagnol, *il entre par la manche et sort par le collet*, qui ne se prend plus qu'en mauvaise part, et qui s'applique à l'homme qui abuse de la familiarité dont il jouit dans une maison pour en devenir le maître.

ONZIÈME SIÈCLE.

La romance de l'*Infante dona Thérèsa*, insérée dans ce volume après les romances des *Infants de Lara*, est du onzième siècle, et la seule que j'ai rencontrée de cette époque. Son mariage avec Abdala, roi de Tolède, se fit en 1010. L'histoire est parfaitement d'accord avec la roman-

ce sur tous les détails de cette aventure. L'infante dona Thérèsa est morte en odeur de sainteté dans le monastère de Saint-Pélage, à Léon, où elle s'était retirée.

C'est encore à cette époque qu'il aurait convenu de placer les romances sur le Cid, romances assez nombreuses pour faire un volume à part. L'historien Jean Muller les considère comme des documents authentiques qui peuvent suppléer au silence des historiens sur quelques parties de la vie du héros.

Rodrigue, ou Ruy Diaz de Bivar, surnommé le Cid, naquit en 1026 au château de Bivar, à deux lieues de Burgos, et mourut à Valence en 1098; il appartient donc au onzième siècle; cependant Voltaire, et La Harpe après lui, par une erreur difficile à concevoir, l'ont rangé parmi les héros du quinzième siècle.

Les personnes qui seraient curieuses de connaître les romances du Cid avant la

publication du volume qui les contiendra toutes, peuvent consulter les excellentes imitations que le marquis de Paulmy en a insérées dans la *Bibliothèque Universelle des Romans* (juillet 1783, tom. II.) et les imitations en vers de ces mêmes imitations, que M. Creuzé de Lessert vient de publier. M. Creuzé de Lessert est déjà connu dans le monde littéraire par ses jolis poëmes de *la Table Ronde*, d'*Amadis* et *de Roland*.

ROMANCES

DES Xe. ET XIe. SIÈCLES.

LE ROI DON SANCHE ABARCA.

ROMANCE.

« Seigneur don Sanche Abarca, maintenant que vous êtes en âge, écoutez ce qu'on m'a recommandé de vous dire, et faites-y attention.

» Ceux qui reçoivent du ciel la faveur de beaucoup de biens, comme il a fait beaucoup pour eux, ils lui en doivent d'autant plus de reconnaissance.

» Les Maures qui ont tué sans pitié votre père, le prirent dans une embuscade quand il passait à Valdeynar.

» Or, comme les siens s'enfuirent, pour

cela Dieu les jugera. En passant donc à Valdeynar, il fut tué à coups de lance.

» Votre mère dona Urraca, dont Dieu ait pitié, vous avait dans son sein quand elle mourut par un si grand malheur.

» Par les blessures, vous montriez que vous vouliez vivre, en passant à travers votre petit bras; je le vis, moi, qui passais par-là.

» Avec quelques-uns de mes vassaux, pour vous sauver de ce désastre, je descendis de cheval et je mis la main à mon poignard.

» Je me mis à genoux, et avec une pieuse cruauté, j'élargis la blessure pour vous tirer du cadavre.

» Je vous en sortis couvert de sang, mais vivant et sans aucun mal; et, recommandant le secret, je continuai à chevaucher.

» Aujourd'hui il y a justement deux ans que, dans le même lieu, les gentilshommes et les hommes honorés se réunirent pour élire un roi.

» Je vous plaçai au milieu des Cortès, et, leur faisant changer de sentiments, je leur découvris cette étonnante aventure : que ne peut la vérité!

» Dès qu'ils me crurent tous, ils vous donnèrent le sceptre royal, et pour consacrer votre enlèvement, me nommèrent Larron.

» Puis donc, mon fils, que vous n'avez pas eu d'autre père que nous, veillez à notre bonheur commun et maintenez-nous en paix.

» Secourez les veuves, assistez les orphelins, n'ayez pas un cœur dur pour le peuple, puisque vous lui devez tout.

» J'ai rempli mon devoir; que la paix de Dieu soit avec vous! »

LES ROMANCES DE FERNAND GONÇALÈS.

BATAILLE DE L'ARLANÇA.

Le comte Fernand Gonçalès, qui a son camp à Burgos, marche contre le roi Almanzor.

Les ennemis sont en vue sur les rives de l'Arlança, le Comte range en bataille ses troupes, les plus, comme les moins aguerries.

Mais souvent la victoire ne dépend ni de l'habileté du capitaine, ni du courage des soldats.

Avant que l'action fût engagée contre les Sarrasins, seul, un guerrier castillan, plein d'audace, pousse son cheval en avant.

Et à peine est-il entre les deux armées, que la terre s'ouvre jusque dans son centre;

Le malheureux est englouti, le gouffre se referme. Un nouveau sujet de paroles est laissé par-là aux discours des hommes.

Les chrétiens épouvantés autant qu'étonnés d'un événement aussi étrange, abandonnent le champ de bataille et la victoire aux païens.

Mais le Comte valeureux, d'un visage grave et terrible, élève au milieu des fuyards son bras, son épée et ses paroles :

« Mes gentilshommes de Burgos, honorés Castillans, si vous tournez les épaules, songez que vous n'êtes plus gentilshommes.

» Une terreur panique doit-elle en un seul jour vous faire perdre cette gloire que vous avez gagnée avec moi en tant d'années et par tant de combats.

» Arrêtez, donnez un démenti à mes paroles, à la renommée, cette parleuse

éternelle, qui veut vous livrer au mépris.

» Vous êtes en petit nombre, montrez que vous êtes braves et déterminés. Un de vous a été englouti par la terre, ce n'est qu'un seul de moins.

» Aviez-vous besoin de lui? n'êtes-vous plus en nombre suffisant ? attaquez de nouveau : si j'en juge par moi, un chrétien qui a du cœur suffit pour attaquer mille Maures courageux.

» Piquez, piquez vos coursiers : la fuite, gentilshommes, est une trahison indigne de bons vassaux. »

Il dit; et tous s'élancent sur l'ennemi avec une telle fureur, qu'ils remportent la victoire, et que le champ de bataille reste couvert de morts.

Prison et délivrance de Fernand Gonçalès.

Le grand Fernand Gonçalès, comte de Castille, était prisonnier du roi de Navarre, qui le maltraitait et le tenait étroitement renfermé.

Un comte normand qui allait en pélerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, vint à savoir que ce grand homme gémissait dans une prison.

Il s'en fut à Castro-Viejo, où était renfermé le Comte, et, par ses présents, obtint du geôlier la facilité de le voir.

Les deux comtes parlèrent long-temps ensemble; le Normand partit ensuite.

Il s'en fut où était le Roi, car il avait un dessein; il tâcha de voir l'Infante, qui était d'une beauté accomplie,

Et de plus pleine de courage et de prudence. Il fit tant, qu'il la vit et qu'il put lui adresser ces paroles :

« Dieu vous garde, Infante, Dieu et aussi Sainte-Marie; car, à cause de vous, se perd un homme, le meilleur qui soit connu.

» A cause de vous s'accomplit un grand malheur; à cause de vous se perd la Castille; les Maures s'en emparent, parce que celui qui la gouverne est absent.

» C'est à cause de vous. Il mourra dans une prison, il mourra parce qu'il vous aime. Infante, vous payez mal un tel amour, l'amour de celui qui eut en vous tant de confiance.

» Si vous ne délivrez le Comte, vous serez en horreur à l'Espagne; si par vous il peut sortir de prison, vous serez reine de Castille. »

Le Normand parlait si bien, que l'Infante, attendrie, se décide à délivrer Fernand Gonçales s'il veut l'épouser.

Le Comte le promet. L'Infante va le

voir. « Ne craignez rien, Seigneur, je vous donnerai la liberté. »

Elle trompa l'Alcade, et tous deux sortirent de la ville; ils marchèrent depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit.

Ils se cachèrent dans un bois; un Archiprêtre, qui chassait au faucon, les y vit.

Il les menaça de la mort ou de les livrer au Roi, si l'Infante ne se livrait de suite à ses desirs.

Le Comte eût mieux aimé la mort la plus cruelle qu'accéder à cette proposition; mais la prudente Infante, ranimant son courage, disait:

« C'est pour votre vie, Seigneur! Je ferais plus s'il le fallait. Personne ne connaîtra cet affront, personne de vivant n'en parlera. »

L'Archiprêtre était pressé et renouvelait ses menaces; le Comte était sur les épines, il se voyait sans armes.

Mais voyant qu'il y était forcé, il prend

son parti comme il peut; l'Archiprêtre saisit l'Infante par le bras et l'entraîne à l'écart.

Mais quand il veut l'embrasser, elle, qui se défend avec force, lui saisit les bras et demande du secours au Comte.

Il vient en toute hâte (quoiqu'il ne pût courir), il ôte à l'Archiprêtre le couteau qu'il portait à son côté,

Et avec ce couteau il lui donna le salaire de son infamie : l'Infante aida ses efforts : puis ils marchèrent encore tout le jour.

Au sortir d'un pont, ils voient venir de nombreux cavaliers, ils croyent que le Roi les envoye à leur poursuite, ils ont peur.

L'Infante tremble et court se cacher dans la montagne; mais le Comte les regarde avec attention, et pousse des cris de joie.

« Venez, venez, dona Sancha, voyez,

c'est la bannière de Castille, ce sont mes chevaliers qui viennent à mon secours. »

L'Infante, transportée de joie, vient à sa voix. Les Castillans le reconnaissent et s'empressent en disant :

« Castille! Castille! notre serment est accompli! » Ils leur baisent les mains à tous les deux, ils montent à cheval, et s'en vont sains et saufs vers le comté de Castille.

Serment des chevaliers castillans.

Ils ont fait serment tous, et tous le même serment, de ne pas rentrer en Castille sans le Comte, leur seigneur.

Ils ont sa statue de pierre dans un chariot, et sont résolus à ne retourner en arrière qu'en voyant la statue s'en retourner elle-même.

Et, en signe que celui qui ferait un pas en arrière serait regardé comme

traître, ils ont tous levé la main et prêté leur serment.

Le serment juré, ils ont placé la statue sur le chariot, y ont planté la bannière, et tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ont baisé la main de pierre;

Et, en fidèles vassaux, ils marchent vers Arlançon, aussi vite que peuvent aller les bœufs qui traînent le chariot; ils ne s'arrêtent pas plus que le soleil.

Burgos reste désert, seulement les femmes et les enfants y sont demeurés: il en est ainsi dans les environs.

Ils vont, causant ensemble du cheval et du faucon (1), et se demandent s'il faut affranchir la Castille du tribut qu'elle paye à Léon;

Et avant d'entrer dans la Navarre, ils rencontrent sur la frontière le comte Fernand Gonçalès, qu'ils allaient chercher.

---

(1) Tribut de la Castille au royaume de Léon.

Il est avec sa femme, dona Sancha, dont le courage et la ruse l'ont délivré de la prison de Castro-Viejo.

Tous les deux viennent montés sur la mule qu'ils ont prise au prêtre-chasseur.

Le Comte s'étonne à la vue des armes; mais reconnaissant ses chevaliers, il dit: « D'où venez-vous, mes chevaliers de Castille? dites-le moi, pour Dieu; vous laissez mes châteaux exposés aux attaques d'Almanzor. »

Nugno-Laynez (1) lui répond: Nous allions, Seigneur, en quête de vous, mourir ou vous délivrer. »

---

(1) Ce Laynez est un des ancêtres du Cid. Quand le comté de Castille devint un état libre, il fut chargé de l'administration de la guerre contre le roi de Léon.

LE ROI RAMIRE.

ROMANCE.

« Dieu soit loué, saints pères, rendez-nous le moine D. Ramire. Le roi Alphonse son frère vient de mourir sans enfants.

» Les notables de Navarre et d'Aragon sont rassemblés; ils ne veulent pour roi qu'un prince du sang royal.

» Chacun prétend au trône; les prétendants s'arment; que Ramire vienne, il servira mieux Dieu en pacifiant le royaume qu'en le priant dans un monastère (1). »

Ainsi, disent les envoyés, Ramire s'ex-

(1) Les vers suivants de François Ier., sur la

cuse en vain. La nécessité est une loi qui ne connaît pas de lois.

On le tire de son monastère, sans que personne tente de s'opposer à son départ: on le conduit à Guesca; il y est élu roi.

Le bon roi est desireux de commencer bientôt son office de général contre les Maures. Il rassemble de nombreux soldats, se met lui-même à leur tête, et veut montrer dans la bataille que nul ne peut lui être préféré.

Au moment de monter à cheval, son épée était ceinte autour de lui, il la tira du fourreau, et dit :

« Comme il ne faut d'autre fourreau à

---

belle Agnès Sorel, renferment une idée semblable à celle de la romance :

> Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérite,
> La cause étant de France recouvrer,
> Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
> Close nonain ou bien dévot hermite.

l'épée que le corps d'un ennemi, qu'elle soit nue pour être plus tôt prête.

» Une seule main ne peut tenir la bride et le bouclier; pour qu'il n'y ait point d'obstacle, séparons-les. »

Il prit la bride entre ses dents, passa l'écu dans son bras, et s'élança dans la mêlée, renversant et épouvantant les ennemis.

LES ROMANCES DES SEPT INFANTS DE LARA.

DISPUTE DE LAMBRA ET DE SANCHA.

Ah! Dieu! quel brave chevalier c'était que don Rodrigue de Lara, qui tailla en pièces cinq mille Maures, avec seulement trois cents Espagnols!

Que n'est-il mort alors! il eût laissé

une grande renommée, car il n'aurait pas fait tuer ses neveux les sept Infants de Lara, et vendu leurs têtes au Roi maure.

Déjà se célébraient ses noces avec la belle dona Lambra. Les noces se firent à Burgos, les lendemains de noces à Salas. Les fêtes durèrent sept semaines; les jours des noces furent gais, ceux des lendemains de noces tristes et misérables.

On appelle aux fêtes des gens de la Castille et d'autres de la Navarre. Déjà les auberges sont pleines de la foule qui est accourue, et les sept Infants de Lara ne sont pas arrivés encore.

Hélas! les voilà! ils viennent: leur mère dona Sancha sort dans la plaine pour les recevoir.

« Soyez les bien-venus, mes fils; heureuse soit votre arrivée! — Que le bonheur soit sur vous, notre révérée mère dona Sancha. »

Ainsi disent les Infants; ils lui baisent

les mains, elle les embrasse sur le visage, contente de les voir réunis, et Gonzalve, le plus jeune, fut embrassé le plus tendrement.

« Tournez vos chevaux, mes fils, reprenez vos armes, et allez vous reposer dans le faubourg de Cantarranas ;

» Mais au nom de la Vierge, je vous en prie, soyez prudents, restez dans votre auberge, parce que dans de pareilles fêtes il s'élève souvent de sanglantes disputes. »

Déjà chevauchent les Infants ; ils vont à leur logement, où ils trouvent la table mise et les viandes servies : ils dînent, ensuite ils se mettent à jouer aux cartes, hors le jeune Gonzalve, qui demande son cheval, monte en selle et va cavalcader sur la place.

Là, il trouve son oncle Rodrigue qui s'essaie à lancer des flèches pardessus une haute tour :

Gonzalve le voit, en lance aussi qui dépassent le but atteint par son oncle.

La nouvelle mariée doña Lambra qui voit cela, dit:

Il est plus efféminé; femmes, l'aime qui voudra! mon chevalier vaut mieux que quatre de ceux de Salas.

Doña Sancha irritée, répond: « Tais-toi, doña Lambra, que si mes fils entendent tes paroles, ils le tueront devant toi. — Tais-toi toi-même, doña Sancha, toi qui ne devrais pas parler, toi qui as enfanté sept fils comme une truie féconde. » Gonzalve l'entend et s'écrie: «Si tu parles, je vais te couper les jupons au-dessus du genou, et plus haut qu'il ne faut pour faire rougir la pudeur.

Doña Lambra pleure; don Rodrigue vient à ses larmes:

« Pourquoi pleures-tu? Lambra, qui t'a insulté? Dis son nom, que je te venge, car tout respect est dû à une femme comme toi. »

TRAHISON. — SINISTRES PRÉSAGES.

Ruy Velasquez de Lara vient de commettre un grand crime. Il a envoyé le bon Gonçalo Gustos à Cordoue, et c'est pour qu'Almanzor, qui y règne, le fasse mettre à mort à son arrivée.

Puis il commet encore une action horrible; il adresse de trompeuses paroles aux Infants de Lara, à ces fils de celui qui n'a jamais trompé personne, et leur dit :

« Chers neveux, j'ai dessein, en attendant que mon frère soit de retour, de faire une incursion sur les Maures d'Almenar, si vous l'avez pour agréable, venez avec moi.

» J'aurai un grand plaisir à être avec vous ; mais si ma proposition vous déplaît, restez ici, vous garderez le château à ma place. »

Les Infants répondent qu'ils iront avec lui; car il ne serait pas bien, lorsqu'il va

attaquer les Maures, de le laisser aller seul s'aventurer.

Ruy Velasquez leur mande qu'ils aient à se préparer à partir, et qu'il les attendra dans la plaine de Febros.

Lui, part de Barvadillo avec ses cavaliers, les Infants partent aussi, leur gouverneur les accompagne.

Arrivés à un bois de pins qui est sur la route, ils consultent les présages. Les présages sont sinistres.

Le bon Nugno-Salido, tout triste de cela, leur dit : « Chers Infants, retournons dans votre château de Salas.

» N'allons pas plus loin; nous avons de mauvais augures. Un aigle a emporté dans ses serres un hibou qui poussait de grands cris.

» Les corbeaux croassent d'une manière plaintive. N'allons pas plus loin. »

Le plus jeune des Infants, don Gonzalve, lui dit : « Nugno-Salido, vous ne parlez

pas bien, à mon gré; ces mauvais augures ne sont pas contre nous ;

» Mais contre celui qui commande l'armée que nous allons attaquer. Nous ne voulons pas retourner à Salas ; quant à vous, qui êtes vieux et cassé par l'âge, votre place n'est plus sur les champs de bataille ; retournez-y nous y attendre.

—» Mes fils, répond don Nugno, j'ai le cœur brisé de voir que vous vouliez poursuivre votre route sous de si tristes auspices.

» Avec de tels augures, je crains bien que vous ne retourniez plus en Castille ; mais puisque vous ne voulez pas me croire, je ne veux pas vous quitter ; » et il se remit à chevaucher avec eux.

COMBAT DES INFANTS.

Auprès de Canicosa, dans le val de Arravia, où Rodrigue attend les fils de

sa sœur, on voit, dans la plaine de Palomarès, venir une grande troupe d'hommes. Les armes reluisent, les boucliers et les lances réfléchissent les rayons du soleil; les chevaux hennissent, et les bannières flottent déployées dans les airs. Le croissant de la demi-lune les fait reconnaître, ils crient : *Allah!* Ils invoquent Mahomet son prophète, et remplissent les campagnes de leurs acclamations : grandes acclamations qui annonçaient un grand malheur!

Ils approchent en disant : « Mort aux Infants de Lara; vengeance à don Rodrigue qu'ils ont outragé. »

Nugno Salido, le gouverneur des Infants, était avec ses élèves; il voit l'armée des Maures, il leur dit :

« O mes nourrissons chéris, qui ne serait heureux à présent d'être mort pour ne pas voir le malheur épouvantable qui va arriver.

» Si je ne vous avais pas élevé; j'aurais

moins de désespoir ; mais je vous aime tant, mes fils, que votre mort m'arrachera l'âme.

» Cette mort est certaine, on ne peut l'éviter : tant de mécréants! vengeons du moins nos âmes, que nous allons perdre : combattons en braves, que nos vies soient achetées cher. La mort qu'on reçoit en se vengeant est belle ; mourons du moins tous ensemble comme de vrais chevaliers, et dans la bataille. »

Puis comme les Maures s'avancent, il les embrasse chacun à leur tour, et quand il arrive à Gonzalve, qu'il baise au visage :

« Jeune fils de Gonçalo Gustos, ce qui me déchire le cœur, c'est de penser à la douleur qu'aura votre mère dona Sancha. Vous êtes son vivant portrait ; elle vous aime plus que tous les autres. »

En ce moment arrivent les Maures, les infants les reçoivent avec la lance et le bouclier, en criant : Saint Jacques,

Saint Jacques. Ils en tuent un grand nombre ; mais enfin ils succombent.

GALVA ET VIARA.

Fatigués de cette longue et sanglante bataille soutenue contre les Maures dans les champs d'Arravia,

Les valeureux infants, les sept du nom de Lara, sont tombés victimes de l'embûche et de la trahison de leur oncle le traître.

Deux capitaines ennemis, Galva et Viara, les recueillent dans leur tente, quand la bataille est finie.

Emus de pitié, en voyant que les plus fameux guerriers qu'a eus l'Espagne, et qu'elle aura jamais, vont mourir sans cause,

Ils pansent leurs blessures, font réparer leurs armes brisées, et leur offrent des festins et des lits doux aux douleurs,

En leur disant : « Quoique vous soyez de nation et de religion ennemies, votre valeur nous oblige à ce que nous faisons, et même à plus. »

Le traître Ruy Velasquez va raconter au roi Almanzor ce qu'il appelle la trahison de Galva et de Viara.

Le roi les fait venir, et leur demande la cause de l'amitié qu'ils témoignent aux infants de Lara.

Tous deux répondent : « Sire, c'est une loi de la guerre de ne point mettre la lance en arrêt contre un ennemi vaincu.

» Et quand la trahison a causé sa défaite, le cœur dur comme l'acier, devient mou comme la cire blanche.

» O roi, si tu avais chargé d'autres guerriers du soin de finir ce combat, tu nous eusses fait une grande faveur ;

» Car la conscience, cette voix qui n'entend pas raison, nous répète sans cesse à grands cris :

» Quand la trahison s'en mêle, aucun succès n'est juste, et la gloire n'est pas pour le vainqueur, ni la honte pour le vaincu. »

GONÇALO GUSTOS APPREND LA MORT DE SES ENFANTS.

« Il ne peut s'appeler roi, celui qui use de tant de bassesse, dit un jour Gonçalo Gustos au roi Almanzor.

» Vous m'avez invité à un festin, vous m'avez fait toute la courtoisie qui est due à mon noble sang, et pour couronner ce brillant accueil, vous m'offrez sur la table les têtes des sept fils que j'avais, enfants les plus dévoués qu'on ait jamais vus à leur père, soutiens des chrétiens et terreur des Maures.

» Almanzor, la trahison t'a aidé pour mon malheur; car ni toi, ni les tiens n'auraient suffi, s'ils étaient venus sciemment à un

combat loyal, à vaincre mes fils, pour les offrir ainsi à mes yeux,

» Puisqu'un jour, roi Almanzor, je t'ai vu t'enfuir devant celui-ci, qui pourtant était le plus jeune; tu aurais voulu que ton cheval pût voler et non courir, que mille Maures de plus t'accompagnassent, et que ton armure fût deux fois plus forte; lui, n'avait pas vingt-un ans, il était seul, ses armes étaient brisées et faussées, son armet fracassé des coups qu'il avait reçus :

» Il était desireux de t'atteindre pour te montrer son courage; mais ton cheval était meilleur que le sien, et c'est pourquoi tu échappas à la mort qu'il t'aurait donnée alors.

» O mes fils, je ne pleure pas votre mort que vous avez vengée, et qui fut honorable;

» Mais ce qui me désespère, c'est que vous ayez succombé à une infâme trahison.

» Quel chevalier, s'il vous eût su en

danger, ne se fût précipité pour vous secourir dans la plus effroyable mêlée.

» Qui n'eût voulu mourir auprès de vous, ou s'il avait survécu, n'eût consacré sa vie à punir Almanzor. »

Et disant ces paroles, il s'élance sur un Maure, et saisissant son cimeterre, il lui en donne à lui et aux autres qui étaient là de si rudes coups, que ceux qui s'enfuirent furent seuls sauvés, et que parmi ceux qui l'attendirent, treize furent rejoindre ses fils. Almanzor lui dit en le suppliant :

« Appaise, Gonçalo Gustos, appaise cette formidable colère; que je me repens de t'avoir donné dans ce festin un aussi horrible dessert. Quoique tes fils fussent nés pour la ruine des Maures, s'il m'était possible de les rappeler à la vie, Gonçalo Gustos, je le ferais, quoique je sache que ma mort pourrait s'ensuivre.

» Ce que je peux faire, je le fais; la satisfaction que je puis te donner, je te la

donne; je romps tes fers aujourd'hui, et quand tu voudras tu peux retourner chez toi, et emporter les têtes de tes fils. »

PLAINTES DE GONÇALO GUSTOS.

En proie à la plus violente douleur, au plus vif désespoir que puisse causer un malheur humain, le vieux Gonçalo Gustos baise les sept têtes de ses sept fils, et baigne de ses larmes ces têtes qui le couvrent de sang.

Il ne dit aucune parole, il en aurait trop à dire; il demande à Dieu mille vengeances plutôt qu'une, et ses pensers renferment ceci :

« Oui, c'est un roi qui m'a appelé à sa table; les fruits sanglants qui ont orné son dessert, sont des fruits de valeur.

» C'est l'importance de la mort et non les moyens qui l'ont amenée qu'il faut considérer; sept infants morts, voilà le

grand résultat, une trahison fut le vil moyen.

» Ce roi a fait dépense pour me traiter ; j'en ai fait plus que lui ; il m'a invité, et c'est mon bien qu'on a servi.

» Je ne m'étonne pas, mes fils, d'un tel malheur ; un traître peut causer la perte de mille bons.

» Si la mort d'un seul fils peut abattre le courage d'un père ; sept fils morts, voilà plus qu'il ne faut pour faire perdre la raison et la vie.

» Sept ! traître ; ne pouvais-tu m'en laisser un pour me consoler de la perte des autres.

» Mais, lâche, car tous les traîtres sont lâches, tu as voulu assurer ta vengeance et couper d'un seul coup une tige féconde.

» Perfidie qui mérite tous les supplices ! infâme Velasquez, Velasquez vil et traître ! »

MUDARRA APPREND DE QUI IL EST FILS.

Assis devant un jeu d'échecs, Aliatar, roi de Segura, et le grand Bâtard Mudarra s'occupent en silence d'une partie.

C'est devant le roi Almanzor et la belle maure Axa, qui a charmé le cœur d'Aliatar.

Le jeu est animé, les enjeux sont considérables; celui qui perd, perd beaucoup; celui qui gagne, gagne beaucoup.

Le roi maure, qui a les yeux occupés de celle qu'il aime, prend une pièce pour une autre et joue un coup faux.

Mudarra qui ignore si la main du roi a été tremblante, et si pour faire attention à son amante, il a joué sans examiner ce qu'il faisait,

Renverse sa chaise d'un côté, brouille les pièces, et frappant du poing sur le damier, se lève en disant :

« Que celui qui joue avec moi joue avec

bonne foi; je ne suis pas roi, mais quand je reçois une insulte, ma colère m'y égale.»

Almanzor s'étonne de cela, il se courrouce contre Mudarra, et l'appelle vil bâtard, fils de personne, et rien lui-même.

A ces injures Mudarra ne répond point par des paroles, il lève ensemble l'échiquier et la table;

Et sans explication aucune, il en brise la tête du roi, et sort avec promptitude dans la salle voisine,

Où il rencontre sa mère, attirée par le tumulte; il met l'épée à la main, et lui parle de cette sorte :

« Il importe à ma colère, ma mère, que vous me disiez quel est mon père, parce qu'il m'importe d'avoir un père.

» Je sais bien que je dois en avoir un, et même un bon, car j'ai une bonne mère et de bonnes pensées.

» Je ne veux pas m'entendre dire en face

que je ne suis le fils de personne, puisque j'ai un père qui m'a engendré.

» Quand ma mauvaise fortune voudrait que je ne fusse le fils de personne, je serais encore le fils de mes œuvres. »

La dame maure est affligée de se voir tourmentée par ce fils qu'elle aime. Elle veut parler et n'ose.

Le souvenir de sa faute passée, qu'elle redoute de raconter à son fils, arrête sa langue.

Mais la haute renommée du père la rassure, et elle dit tout ; son amour pour Gustos, et les malheurs de ceux de Lara.

Elle dit encore d'autres choses qui viennent du fond du cœur, et par lesquelles son fils est excité à venger ses frères.

MORT DE DON RODRIGUE DE LARA.

Un don Rodrigue va à la chasse, c'est don Rodrigue de Lara ; au milieu du

tumulte qu'elle cause, il s'appuie contre un hêtre.

Il maudit le jeune Mudarra, fils de la renégate; il se dit à lui-même que s'il l'avait entre les mains, il lui arracherait l'âme.

En ce moment arrive un homme à cheval. « Dieu te garde, chevalier qui reposes sous ce hêtre.

— » Dieu te garde aussi, écuyer, heureuse soit ton arrivée! — Dis-moi, chevalier, qui es-tu?

—» On m'appelle don Rodrigue, je suis don Rodrigue de Lara, frère de dona Sancha, beau-frère de Gonçalo Gustos.

» Les Infants de Lara étaient mes neveux; j'attends ici le jeune Mudarra, le fils de la renégate.

» S'il était devant moi je lui arracherais la vie. — On t'appelle don Rodrigue, tu es don Rodrigue de Lara.

» Eh bien, moi, je suis Mudarra Gonça-

lès, fils de la renégate et de don Gonçalo Gustos, beau-fils de dona Sancha.

» Je suis le frère des Infants de Lara; tu es le traître qui les a vendus au Maure dans la vallée de Arravia.

» Mais si Dieu m'est en aide, tu vas laisser ici une vie infâme. — Donne-moi un instant, don Gonçalès, j'irai prendre mes armes.

— » Le délai que tu as donné aux Infants de Lara, c'est celui que tu auras, traître, ennemi de dona Sancha. Meurs !

MUDARRA RETROUVE SON PÈRE.

Après que Gonçalo Gustos eut quitté le royal palais de Cordoue, il rentra dans son château de Salas, où il éleva un tombeau à ses fils.

Il accusait son bras inutile, vaincu par le temps, et fatiguait sa triste mémoire du souvenir de son infortune.

« O tronc sans fruit, disait-il, isolé au milieu de la plaine, où le paysan avare a brisé tes rameaux.

» Tu en avais sept qui firent ta joie pendant un temps; qu'un seul aujourd'hui te contenterait, fût-il faible et débile.

» A chaque moment, ô mes fils, je ressens votre perte, et à chaque moment ma mémoire, avide de votre souvenir, vous offre à moi dégouttants de sang et couverts de la pâleur sinistre. Ce sang frais qui coule glace le peu qui reste dans mes veines.

» Le traître qui causa votre mort irrite ma douleur par sa présence; je vis sans combat avec lui, et j'attends qu'il lui plaise de me rejoindre à vous, puisque la vengeance ne m'est pas donnée sur la terre.

» Malheureux, je suis seul, quand le destin horrible ne me donne pas votre assassin pour compagnon.

» J'étais mieux avec les Maures, car du moins j'y ai trouvé un cœur qui a compati

à ma peine, et qui m'a soulagé de sa pitié. »

Ainsi, sur le balcon de son château, le vieillard se plaignait en baignant de pleurs sa longue barbe blanchie par l'âge et les chagrins.

Quand jetant les yeux sur la vaste plaine, il voit sur un coursier andalous s'approcher un cavalier maure, jeune, beau, dispos, d'une figure agréable, les regards doux, l'air grave, mais serein et ouvert.

Sur son bouclier, au milieu d'un ciel d'azur brille une demi-lune, une devise en lettres d'or se lit à l'entour, elle dit : *Je vais à ta recherche, heureux si je te rencontre*. Sa lance est ornée d'un petit drapeau blanc coupé par une croix verte, une tête coupée est pendue au poitrail de son cheval, et des cheveux hérissés s'écoule un sang noir et épais.

Il arrive, incline sa tête jusqu'à l'arçon

de sa selle, baisse le fer de sa lance contre terre, et dit :

« Tu dois être, d'après les signes que l'on m'a indiqués, le seigneur de Salas, qui m'a donné l'être.

» Reçois cette dépouille de Ruy Velasquez, l'assassin de mes frères. Le traître ne trouve jamais un repos assuré.

» Je suis Mudarra, seigneur, et depuis long-temps je me suis fatigué à trouver l'occasion de venger ta race illustre. »

Le vieillard jetait de grands cris de joie : « Monte, mon fils, mes bras t'attendent ; ce que je desire depuis si long-temps est arrivé, mes chagrins se dissipent aujourd'hui. »

L'INFANTE DONA THERESA, SOEUR D'ALPHONSE V.

ROMANCE.

Alphonse, le cinquième du nom, régnait dans le royaume de Léon; il avait une sœur, elle s'appelait dona Thérèsa.

Audalla, roi de Tolède, la demande pour être sa femme; le roi, mal conseillé, lui accorde celle qu'il demande.

Ce qui le décide, c'est que le roi maure doit l'aider contre les autres rois maures qui lui portent ombrage.

L'infante est très affligée de se voir si malheureuse qu'il lui faille, elle, infante chrétienne, se marier avec un roi maure.

Les larmes qui coulent de ses yeux sont sans pouvoir sur son frère; ses prières et ses lamentations ne lui font pas révoquer ce qu'il a décidé.

Le roi l'envoie à Tolède où règne Audalla ; le maure l'accueille bien, il est tout réjoui de la voir.

Poussé par son amour, il veut user de ses droits ; l'infante en courroux lui parle ainsi :

« Je te dis de ne pas m'approcher ; je suis chrétienne, tu es mahométan, ta religion et la mienne sont ennemies.

» Je ne veux pas être ton épouse, ta vue m'est insupportable ; si tu portes les mains sur moi, je serai déshonorée,

» Et l'ange auquel Jésus-Christ a confié la garde de mon âme te frappera de sa tranchante épée. »

Le Maure n'eut aucun souci de ce que disait l'infante, il accomplit sa volonté et la fit son épouse.

De là à peu de temps l'ange de Dieu le blessa ; il tomba malade d'une terrible maladie, son corps fut couvert d'une vaste plaie.

Il craignit d'en mourir, et pour échap-

per à la mort, il appela ses chevaliers (*Ricombres*) et les envoya avec l'infante

A Léon, où se trouvait Alphonse : ils portaient de riches présents, de l'or et des pierres précieuses d'un prix inestimable.

Ils arrivèrent à Léon : l'infante se fit religieuse, et servant Dieu et menant une sainte vie, passa le reste de ses jours dans le monastère de Huelgas.

NOTES SUR LES ROMANCES

DES Xe. ET XIe. SIÈCLES.

NOTE PREMIÈRE.

Dona Sancha, comtesse de Castille.

La délivrance du comte de Castille, par dona Sancha, est attestée par tous les historiens. *Mariana* parle encore d'une autre circonstance dans laquelle dona Sancha, alors épouse du comte, renouvela, avec plus de dangers pour elle, ce qu'elle avait fait pour le sortir de prison, en Navarre.

La ruse qu'elle employa réussit. C'est la même dont Madame de Lavalette s'est servie pour faire évader son mari. J'ai pensé que ce rapprochement donnerait quelque prix à la romance qui raconte les détails de cette délivrance du comte par son épouse; c'est pourquoi je l'ai placée dans mes notes.

DÉLIVRANCE DE FERNAND GONZALÈS PAR SA FEMME.

Romance (1).

Le roi D. Sancho Ordogno, qui règne à Léon, a fait prisonnier Fernand Gonzalès, le brave comte de Castille.

Il le garde dans une tour bien fermée; toutes les prières qu'on lui a faites de lui rendre la liberté ont été inutiles.

La comtesse, qui connaît l'emprisonnement de son mari, pleure; mais bientôt ses larmes cessent. Que fait-elle? elle part; elle arrive dans Léon, se présente au roi, lui baise les mains, et dit :

« Je vous supplie, mon oncle, puisque vous n'avez pas rendu la liberté à mon mari, de me laisser lui faire une visite.

» Je vais en pélerinage à la chapelle de Saint-Jacques; je voudrais lui parler, afin que cette

---

(1) Cette romance est extraite du recueil des *anciennes romances de Lorenzo de Sepulveda*. Anvers, in-12, 1566.

entrevue nous donnât quelque consolation à tous deux. »

Le roi lui accorde gracieusement ce qu'elle demande. La comtesse entre dans la prison du comte.

Elle entre seule ; personne ne peut l'accompagner ; les portes se referment sur elle : ainsi est l'ordre du roi.

Le comte, quand il la voit, en reçoit une grande consolation ; tous deux se parlent et concertent en secret ce qu'ils vont faire.

Le comte approuve le dessein de sa femme ; quand il est prêt, ils appellent le geôlier.

Le geôlier vient précipitamment, sans lumière, et sans soupçonner rien ; la comtesse lui parle, le comte se tait.

Trompé par les paroles qu'il entend, il ouvre la porte : le comte est dehors ; il la referme ainsi qu'il lui est ordonné ; la comtesse est restée dedans la prison.

Le comte va où il doit rencontrer ses valets et ses chevaux. Tous, joyeux de sa délivrance, reprennent avec lui la route du comté de Castille.

Le roi, quand il sait ce qui vient d'être raconté, est transporté de colère d'avoir été ainsi trompé.

Voyant qu'aucune prière n'avait de pouvoir sur l'entêtement du roi, la comtesse, animée d'un courage viril, avait dit à son mari :

« Comte, quittez vos habits et prenez les miens, et vers minuit, quand le geôlier qui vous garde sera moins surveillant, nous lui ferons entendre qu'il faut qu'il ouvre les portes, que vous avez commencé un voyage, qu'il faut le finir et se rendre à Saint-Jacques.

» Et Dieu aidant, mon aimé comte, vous serez libre, vous trouverez votre suite qui vous attend, vous retournerez dans votre comté de Castille; je resterai dans la prison; mais peu importe, pourvu que vous soyez en liberté. »

Le roi va à la prison où est la comtesse, il lui parle ainsi : « Dona Sancha, vous m'avez trompé, j'ai été votre dupe;

» Mais vous avez bien fait, vous avez agi comme une noble dame en délivrant votre mari.

» Tant que durera le monde, les femmes de tous les rangs feront bien de vous prendre pour modèle. »

La comtesse répondit : « Seigneur, ne soyez pas courroucé; vous refusiez de mettre mon

mari en liberté; pour le délivrer, j'étais obligée à cela, et à plus encore. »

Le roi l'écoute avec bonté; il la fait sortir aussitôt de la prison, et il la renvoie honorablement en Castille, avec une suite digne de son rang et de sa vertu.

Elle y trouva son mari fort impatient de la revoir. Leur entrevue leur fit un grand plaisir à tous les deux, car ils s'aimaient beaucoup.

NOTE II.

Le roi Ramire et la bataille de Simancas.

Comme ce fut pendant le règne de ce Ramire, deuxième du nom, que se livra la bataille de Simancas, nous allons insérer ici la traduction du fragment le plus remarquable de l'ouvrage de Gonçalo Berceo, sur cet événement mémorable.

Berceo vivait au commencement du treizième siècle : son poëme est écrit en langue espagnole du temps, et en vers alexandrins; il est

régulièrement divisé par strophes de quatre vers sur une rime unique.

(Le conseil des chrétiens est rassemblé, avant la bataille, dans la tente du roi de Léon.)

« Le roi don Ramire, homme de prudence, ouvre un avis sage et profitable ; c'est de payer à Saint-Jacques sa part de ce qui sera pris dans cette sanglante bataille.

Il en parle à ses barons, à ses grands vassaux, aux évêques et aux abbés qui sont là rassemblés. « Ecoutez-moi, dit-il, clercs et laïcs :
» nos péchés nous ont amené de grands pé-
» rils.

» Je serais d'avis d'une chose ; voyez ce qui
» vous en semble, ce serait de faire un vœu au
» saint apôtre qui le premier convertit l'Es-
» pagne.

» Si cela vous convenait à tous, nous nous
» obligerions à payer pour chaque famille trois
» deniers à son église, et cela d'année en
» année.

» Nous pourrions alors l'invoquer dans toutes
» les occasions ; il serait toujours en notre aide
» dans nos inquiétudes. Dieu nous favoriserait
» à cause de ses prières. Ces trois deniers nous
» garderaient de tout mal. »

Les Léonais disent que c'est bien dit, ils disent que le conseil est bon à mettre à profit. Les clercs et les laïcs confirment cette donation.

Cependant arrive aussi pour la bataille le comte Fernand Gonzalès avec ses vassaux; ils entendent ce qui est arrêté, et trouvent que c'est bien fait.

Les Castillans se réunissent en conseil auprès du comte leur seigneur, homme généreux. « Ecoutez, dit-il, amis et frères, les Léonais » ont agi en bons chrétiens.

» Je veux vous ouvrir mon cœur; je voudrais » que nous fissions aussi un vœu; invoquons » saint Millan, comme le roi de Léon invoque » l'apôtre Jacques.

» C'est un confesseur aimé de Dieu, et vi- » vant comme mort, toujours fidèle à sa pro- » messe. Qui l'invoque n'en est jamais repous- » sé; dans cette affaire nous serons bien aidés, » si nous sommes aidés par lui.

— » Volontiers, répondent les barons; » et l'on convient de l'offrande, qu'après la bataille on s'engage à confirmer par un écrit.

Les armées s'ébranlent, le choc est terrible,

les combattants sont terribles, la mêlée est terrible, les blessures sont terribles.

La mêlée est si grande que des deux côtés les camps sont franchis, les rois couverts de blessures.

Les escadrons s'attaquent de nouveau, un nouveau combat recommence; les lances sont encore baissées, mais les chrétiens craignent; ils sont en si petit nombre, les autres sont si nombreux.

Pendant que l'issue est encore indécidée, voici qui vient pour en finir. Les chrétiens lèvent les yeux vers le ciel; ils voient deux personnes belles et brillantes, plus blanches que la neige fraîchement tombée.

Elles viennent sur deux chevaux plus blancs que le cristal; leurs armes sont telles que jamais mortel n'en a vues de pareilles; l'un a la crosse et la mitre pontificale, l'autre une simple croix.

Elles ont des visages angéliques, des figures célestes; elles fendent l'air avec vitesse, menaçant les Maures avec des épées qui répandent la terreur.

Les chrétiens reprennent courage; ils mettent pied à terre et ploient les genoux, puis

se frappent la poitrine de leurs poings fermés et demandent à Dieu pardon de leurs fautes.

Les deux cavaliers, en approchant de terre, frappent les Maures de si terribles coups, que les derniers rangs, épouvantés du carnage qu'ils font des premiers, prennent la fuite.

Les chrétiens les poursuivent; les Maures fuient en jurant par Mahomet, que jamais ils n'ont éprouvé une telle défaite.

Les flèches qu'ils tirent sur ceux qui les poursuivent, par un miracle nouveau, retournent vers ceux qui les ont lancées.

Ils abandonnent les vierges qu'ils voulaient emmener, et rendraient volontiers celles qui le sont déjà, si les chrétiens voulaient les laisser fuir en paix.

Le peuple et les princes surent tous que ces chevaliers, descendus du ciel, étaient les saints invoqués par un vœu plutôt accompli que rempli.

Celui qui portait la crosse et la mitre, c'était l'apôtre, frère de Jean; celui à la croix blanche et au blanc capuchon, c'était Millan, le saint abbé de Congolla.

NOTE III.

Les Infants de Lara.

La mémoire de ce tragique événement est populaire en Espagne ; il a fourni le sujet d'un grand nombre de pièces où les détails les plus horribles sont retracés avec une effrayante vérité.

J'ai vu à Madrid, au théâtre de *la Cruz*, une comédie en trois journées, de Matos (*le Traître contre son sang, et les sept Infants de Lara*) (Traydor contra su sangre, y siete Infantes de Lara), dans laquelle, sur la scène même, est exposée aux regards des spectateurs, la table offerte au vieux Gonçalo Gustos. Un voile couvre cette table ; Almanzor introduit son convive : le vieillard s'assied, le voile est levé, et sept têtes sanglantes paraissent dans autant de vases. De nombreux applaudissements accueillirent cet horrible spectacle, et quelques spectateurs, dont le goût était blasé pour les combats de taureaux, témoignèrent leur satisfaction par de bruyantes acclamations. Pour rendre l'illusion plus complète, les sept acteurs,

qui, pendant la première *journée*, avaient rempli les rôles des sept frères, étaient cachés sous la table et passaient leurs têtes fardées par des ouvertures pratiquées à dessein ; cette pièce obtint un succès prodigieux.

Le style de Matos est tragique, son ouvrage renferme des situations vraiment dramatiques, le commencement de la troisième journée est plein d'intérêt. Quinze ans se sont écoulés depuis la mort des Infants ; Gonçalo Gustos, dévoré par le chagrin, *les yeux presque aveugles à cause des pleurs qu'il a versés*, est assis dans un fauteuil sur la terrasse de son château ; il cherche à ranimer ses membres glacés par l'âge, et se repose au soleil, pleurant et parlant sans cesse de ses enfants avec un de ses vieux serviteurs. Soudain des cris se font entendre, les paysans viennent de toutes parts se réfugier dans le château, car une troupe de Maures s'avance par la plaine. Le vieillard pense avec amertume aux sept fils qu'il avait, et dont le courage fatal à l'ennemi préservait son château de toute insulte ; maintenant il pleure, il est seul, vieux et sans force pour se défendre. La porte du château est fermée, tous ses vieux serviteurs viennent se ranger autour de lui pour

mourir à ses côtés ; le chevalier maure arrive avec sa suite, c'est Mudarra qui vient de venger ses frères : en un instant la situation est changée, et le bon vieillard passe de l'extrême douleur au comble de la joie.

Il n'y a pas, dans tous nos mélodrames, une scène aussi dégoûtante que celle du festin ; mais dans tous il n'y a pas un acte aussi intéressant que ce troisième acte.

Que les Espagnols aient trouvé dans la mort de sept frères égorgés par la trahison le sujet d'une horrible tragédie, cela se conçoit ; mais ce qui n'est pas facile à concevoir, c'est que deux auteurs distingués y aient trouvé matière à une farce burlesque. D. Geromino Cancer, et D. Juan Velez de Guevara, rivaux de Calderon, ont, en 1650, fait représenter, devant Philippe IV, une parodie intitulée *les sept Infants de Lara*. Leur ouvrage est calqué sur celui de Matos ; la disposition des scènes et la marche de l'action sont les mêmes ; les sept têtes sont aussi offertes aux yeux des spectateurs. Almanzor demande à Gustos s'il n'eût pas mieux aimé qu'on lui servît des olives. « J'aimerais mieux des aubergines, répond Gustos. » La cour du petit-fils de Charles-Quint a applaudi cette réponse !

NOTE IV.

Sur le Cid.

Le nombre des romances sur le Cid empêche de les insérer dans ce volume : en attendant la publication de la traduction que j'en ai faite, je vais placer ici un chapitre d'une chronique fort rare sur ce héros. Ce chapitre est remarquable en ce qu'on y trouve des idées d'une haute élévation sur une des choses qui excitent le plus l'ambition des hommes.

CHAP. XXXII. *Ce que don Éleuthère dit au Cid sur la gloire* (1).

Avant de partir pour l'exil, où le condamnait le roi D. Alphonse, le Cid conduisit sa femme au monastère de Saint-Pedro de Car-

---

(1) Extrait de *la Coronica e Historia del valeroso y bien afortunado cavallero Cid Ruy Diaz de Bivar.* Alcala-Real, petit in-4°. sans date, caract. goth., à deux colonnes.

C'est à M. de Palomarès, jeune Espagnol, qui vient de

dena, et la confia à la protection de l'abbé. Celui-ci promit de défendre Chimène, et dona Sol et dona Elvire, les deux filles de Rodrigue; après quoi, le guerrier partit pour combattre les Maures.

Pendant son séjour dans le monastère, il arriva qu'un jour, à l'heure de midi, le Cid sortant de table descendit au jardin pour y dormir à l'ombre et au grand air; il s'assit sous une treille qui soutenait une vigne chargée de raisins mûrs; c'était au bord d'un bassin en briques, plein d'une eau limpide, dans laquelle se jouaient des petits poissons argentés. Il essaya de dormir; mais le chant d'une fauvette, cachée dans un buisson voisin, et qu'il prit plaisir à écouter, chassa loin de lui le sommeil: alors il prit machinalement quelques grains d'une grappe de raisin qui était suspendue près de sa tête; il les mâcha, en exprima le suc, et puis il en rejeta les peaux dans le bassin où nageaient les petits poissons. Ses yeux prirent plaisir à regarder les larges cercles causés par

---

retourner dans sa patrie, que je dois la connaissance de cette chronique curieuse, qui ne se trouve pas à la Bibliothèque Royale.

la chute de ces raisins sur la surface tranquille de l'eau; il examinait comment ces cercles, partant tous du même point, et ayant tous le même centre, se déroulaient successivement, se poussaient mutuellement pour venir se briser contre les bords où l'eau était renfermée.

Bientôt il s'aperçut que les poissons, qui, effrayés par le bruit qu'avaient fait les grains de raisin en tombant, s'étaient réfugiés au fond du bassin, revenaient insensiblement à la surface, et recommençaient leurs jeux; mais alors les peaux de raisins furent la cause d'une guerre; ces petits poissons se précipitèrent sur les peaux flottantes, et à peine l'un d'eux s'était-il emparé d'une proie, qu'un autre accourait du fond de l'eau pour la lui enlever. Ce spectacle fit naître dans l'esprit du Cid des idées singulières, et dont il avait peine lui-même à se rendre compte; il tomba dans une profonde rêverie, en continuant à examiner ce qui se passait dans le bassin. Un poisson se retirait rapidement au fond de l'eau en emportant un grain qu'il venait d'enlever à un poisson plus petit; un autre poisson s'approcha soudain et lui ravit sa proie; tandis qu'il fuyait à son tour, un quatrième se jeta sur lui pour le forcer de partager; ils ti-

raient chacun de leur côté, et en tirant ils lâchèrent en même temps le grain de raisin, qui, à cause de sa légèreté naturelle, remonta à la surface, où il fut avalé par un cinquième poisson étranger à la bataille.

Un léger bruit qui se fit sous le berceau tira Rodrigue de sa rêverie; il leva la tête et reconnut son digne ami, l'abbé don Eleuthère, qui était entré un instant auparavant pendant qu'il examinait les poissons. Don Eleuthère avait tout vu : il s'assit auprès du guerrier.

« Seigneur de Bivar, dit-il, qu'avez-vous ?
» vous paraissez préoccupé. »

Le Cid lui fit part des idées qui s'étaient glissées dans son esprit en regardant le bassin et les poissons.

« Mon fils, dit alors l'abbé d'un ton de voix
» grave et doux tout-à-la-fois, cette inquié-
» tude qui vous étonne n'est qu'un effet natu-
» rel du rapport qui existe entre ce que vous
» venez de voir et ce qui se passe dans le
» monde; ce rapport caché a frappé votre
» esprit sans que vous ayez pu vous en rendre
» compte, et la mélancolie qu'il y a causée
» provient du retour involontaire que vous
» avez dû faire en vous-même sur les choses

» humaines. Vous avez pensé aux hommes,
» partant tous du même point pour arriver
» successivement au même but, et ne laissant
» d'autre trace de leur passage qu'un souvenir
» qui s'évanouit comme les sillons rapides de ces
» cercles sur la surface unie du bassin. Ces biens
» du monde, que nous desirons tant, que
» sont-ils? Et ce qui vient d'arriver pour ce grain
» de raisin, n'est-ce pas une image fidèle de ce
» qui arrive tous les jours? Les biens acquis
» par l'un lui sont enlevés par un autre qui
» n'en jouit pas, et qui voit un troisième en
» profiter. Tout est périssable; tout est in-
» certain, hors ce Dieu, assez grand pour
» suffire aux vœux de tous. »

— » Aussi, répondit le guerrier, ne fais-je
» pas plus de cas des biens que j'acquiers que
» de ceux que je perds. Il n'y a ici-bas, avec
» Dieu, qu'une chose digne de l'envie d'un
» noble Castillan, n'est-ce pas mon père? c'est
» la gloire.

— » La gloire, mon fils, est-elle bien desi-
» rable? Quelle est la certitude d'une chose
» qui dépend de l'incertitude du jugement des
» hommes; et obtenue qu'elle est, combien
» dure-t-elle? Les poètes et les guerriers la

» recherchent ; les uns donnent leur sang, les
» autres leur repos pour l'obtenir. Quand ils
» descendent au tombeau, on dit que la gloire
» vient s'asseoir sur leurs cendres. Quel plaisir
» peut-elle alors causer à leur cadavre rongé
» par les vers ? car l'âme immortelle a quitté
» l'enveloppe de terre où elle était empri-
» sonnée ; elle est montée vers le trône où siége
» la céleste justice, et où la gloire donnée par
» les hommes n'arrive pas. Là, Dieu juge.
» Que fait à une âme qui attend le jugement
» de Dieu, et qui est dépouillée de toutes les
» illusions dont nous aimons à entourer nos
» actions, que lui fait la gloire décernée par
» les hommes ? Cette même gloire toute idéale,
» toute immatérielle, que peut-elle faire pour
» les restes matériels de l'homme qui se cor-
» rompent au sein de la terre ; et en supposant
» que la gloire réjouisse à-la-fois et l'âme qui ne
» périt point, et le cadavre qui se dissout,
» combien de temps dure ce plaisir ? Quand il
» serait certain que cette gloire dût briller au-
» tant que le monde créé, et quand le monde
» devrait durer des millions d'années, qu'est
» cette durée, qui a un terme, auprès de l'é-
» ternité qui échappe aux mesures du temps.

» Et dans quel lieu vit cette gloire, qui flatte
» et l'âme et le cadavre de l'homme ? Sur la
» terre. Or, qu'est-ce que la terre, fût-elle
» grande dix millions de fois comme l'Espagne
» et la France réunies, dans l'immensité in-
» commensurable de l'infini et de l'espace ?
» Dites-moi ce qu'est un point qui peut être
» mesuré ?

» En vérité on dit que l'orgueil de l'homme
» est grand ; je m'étonne qu'il soit aussi petit et
» qu'il soit content avec si peu. Une gloire,
» dont la durée n'égale pas, quelque grande
» qu'elle soit, une des plus minimes parties de
» l'éternité, et dont le théâtre ne fait pas om-
» bre dans l'espace, voilà ce qui le satisfait ;
» voilà ce qui contente l'orgueil de l'homme
» mondain.

» Blâmons cet orgueil de sa petitesse et non
» de son excès ; voyez combien celui d'un vrai
» chrétien doit être plus vaste et plus noble. Il
» ne tient aucun compte du jugement erroné
» des hommes ; ce qu'il cherche à acquérir,
» c'est l'approbation d'un juge tacite et sévère
» que Dieu a mis en lui pour le guider au milieu
» des écueils de la vie. Il veut satisfaire sa con-
» science, et ses desirs sont immenses, car ce

» qu'il desire, c'est qu'au moment où son âme,
» dégagée des chaînes terrestres, montera vers
» Dieu, dont elle est émanée, la justice de
» Dieu reconnaissant son innocence et sa pu-
» reté, lui permette l'habitation céleste et
» éternelle du lieu où resplendit sa face, récom-
» pense supérieure à tous les sacrifices, plaisir
» éternel auprès duquel les plaisirs passagers
» du monde ne sont que des tourments.

— » Ce bonheur, mon père, demanda le
» Cid avec impatience, peut-on l'obtenir ?

— » Oui, mon fils. — Comment ! — Par
» la vertu. C'est la vertu et non la gloire qu'il
» faut chercher. »

Alors le guerrier, entraîné par un mouvement intérieur auquel il ne put résister, se jeta aux pieds du saint abbé, et le pria de recevoir sa confession. La confession du Cid devait être un récit de vastes et de grandes actions. Don Eleuthère la reçut, et lui donna l'absolution.

Alors le guerrier se releva, et tirant du fourreau sa redoutable épée *tizonade*, il la prit par la lame, et éleva vers le ciel la poignée qui figurait une croix :

« Je jure par ce signe divin de la mort de
» notre sauveur Jésus-Christ, que la vertu

» aura toujours mes premiers hommages. J'em-
» portais dans mon cœur le desir de me venger
» de mon roi Alphonse qui m'exile ; je lui par-
» donne, et je jure de lui rendre le bien pour
» le mal. »

Il tint parole, il partit; depuis ce jour, jamais aucun mot d'impatience ou d'inimitié ne sortit de la bouche du Cid, et quand il eut conquis Valence sur les Maures, son premier soin fut d'envoyer Alvar Fanez son cousin, pour en faire hommage au roi.

DOUZIÈME SIÈCLE.

En 1146, Alphonse VII voulant profiter des divisions qui régnaient parmi les Maures d'Espagne partagés alors en trois dynasties, celles de Grenade, de Valence et de Cordoue, forma une ligue avec Raymond Bérenger, comte de Barcelone et roi d'Aragon, avec le roi de Navarre et avec les républiques de Gènes et de Pise. La Catalogne, Gènes et Pise devaient fournir des vaisseaux pour attaquer les villes maritimes. Cette ligue dura dix ans ; chaque campagne fut signalée par de grands combats et par des conquêtes importantes. Après la prise d'Almeria, ville située sur les côtes du royaume de Grenade, et qui servait de retraite aux corsaires mahométans, les vainqueurs partagèrent le butin. Les Génois eurent un vase d'émeraude d'une

grandeur extraordinaire et qu'ils conservaient encore au commencement de la révolution. Le siége d'Almeria et la captivité de l'amiral des galères catalanes, font les sujets de deux romances insérées dans ce volume.

Alphonse VII était roi de Léon et de Castille, il sut rendre tous les rois voisins tributaires de sa couronne, et en 1135 il se fit couronner à Tolède et proclamer *Empereur des Espagnes*. Trois de ses prédécesseurs avaient déjà pris ce titre, qui ne fut porté par aucun de ses successeurs. Les victoires et la politique d'Alphonse portèrent la nation espagnole à un haut point de prospérité; si son règne eût duré davantage, il eût consommé la délivrance de l'Espagne et l'expulsion des Maures, qui furent retardées de quatre siècles par sa mort et par la division de ses états entre ses deux fils Sanche et Ferdinand.

Alphonse VII porta sur le trône de

Castille le sang de la maison de France ; il était fils de Raymond de Bourgogne, dont le bisaïeul Otte Guillaume avait été la tige des comtes de Bourgogne dans la Franche-Comté.

Le IVe. concile de Palerme (en 1129) eut lieu pendant son règne, ainsi que l'établissement de l'ordre militaire d'Alcantara (en 1156).

En 1176, Alphonse VIII, roi de Castille, et Alphonse II, roi d'Aragon, formèrent le projet de chasser les Maures d'Espagne, et commencèrent leur expédition par le siége de Cuenca, qui était le rempart des infidèles. Les deux rois ne tardèrent pas à manquer d'argent; celui de Castille se rend à Burgos, y assemble les Cortès, et contre l'avis de D. Diego de Haro, seigneur qui lui était dévoué, propose de nouveaux impôts,

non pas sur le peuple, qui est épuisé, mais sur la noblesse. Chaque *hidalgo* devait payer cinq maradevis d'or; le comte de Lara s'oppose à cette demande, toute la noblesse se joint à lui : le roi est forcé de céder; on veut qu'il punisse le conseiller imprudent qui lui a proposé cette mesure attentatoire aux priviléges des nobles (qui ne payaient point d'impôt de guerre parce qu'ils étaient obligés de se rendre de leurs personnes, et avec leurs vassaux, à l'armée). Comme c'est le roi lui-même qui a conçu l'idée de cet impôt, il ne sait que dire; alors le même Diego de Haro qui avait défendu les droits de la noblesse devant le roi, défend le roi contre la noblesse; il se déclare l'auteur de la proposition et part en exil. Cette action a été célébrée dans une romance.

ROMANCES

DU XIIe. SIÈCLE.

ROMANCES DE L'AMIRAL CATALAN.

IL EST FAIT PRISONNIER.

L'amiral catalan, à la grande frayeur du Maure, paraît avec ses vaisseaux sans carène (1) en vue des côtes d'Almeria.

C'est ce vaillant Galceran, dont la renommée répand déjà sur la terre et sur la mer de si glorieuses nouvelles, le neveu d'un de ces sept valeureux allemands qui descendirent dans la Catalogne pour s'y immortaliser par leurs exploits.

(1) Bateaux plats destinés au transport des troupes.

Il imprime déjà ses pas sur le sable, et déjà fait déployer aux vents les étendards du prince Bérenger son seigneur.

Les vaisseaux vomissent de leurs flancs des cavaliers et des fantassins, troupe martiale qui s'empresse à descendre.

Il forme ses escadrons, en tête desquels il va droit sur sa selle et ferme sur ses étriers, comme un chêne robuste fixe au milieu des campagnes.

Il s'élance, attaque, blesse, foule, disperse, renverse et épouvante, faisant partout des lacs de sang;

Faisant de tous côtés des montagnes de morts de ceux qu'il abat de sa main sur l'arène inculte et enflammée;

Tel qu'un tigre au milieu des levriers agiles qui le harcèlent et le combattent.

Aucun n'essaie de lui faire face, aucun ne se hasarde à l'attendre; le guerrier va avec impétuosité comme l'eau qui a rompu ses digues.

Les vaillants Catalans suivent leur gé-

néral, donnant de nouvelles et louables preuves de leur courage.

Le camp du Maure est pris; le Maure fuit, se couvrant les épaules infâmes avec son bouclier; le guerrier poursuit leur fuite.

Il est au milieu d'eux, terrible et sanglant, faisant un long carnage, comme l'épervier irlandais au milieu d'une troupe de moineaux.

Mais cette inconstante déesse, qui ne sait pas rester immobile, laissa achever le tour de sa roue, et descendre ce qui était élevé.

Du milieu des dunes et des rochers, sortirent quatorze bataillons, qui firent prisonniers Cerni, vaillant capitaine, et le noble amiral.

On les conduisit au roi maure; ce ne fut pas sans un sourire moqueur et sans un cœur plein de joie, qu'il ordonna de les charger de fers pesants.

SA DÉLIVRANCE.

Le Maure demande cent vierges, cent vaches pleines, cent pièces de drap d'or fin et cent chevaux blancs

Pour l'amiral prisonnier, dont le père don Galceran traite de la rançon d'une main généreuse et franche;

Et quoiqu'il paraisse impossible que le Maure ait envie de rendre un tel homme à cause du mal qu'il peut en redouter,

Le noble vieillard, excité en voyant la grande perte que la patrie a faite par celle d'un homme de si haute importance,

Après avoir consulté ses vassaux et terminé avec les Maures de Grenade, rassemble la rançon promise.

Cependant le guerrier courageux, renfermé dans une étroite prison, et quoiqu'environné de tristes souvenirs, conservait sa douceur et sa force accoutumées.

Poursuivi mille fois dans mille occa-

sions, et sous toutes les formes, par le démon, cet antique ennemi des Chrétiens ; tantôt par de folles espérances, tantôt par un aveugle désespoir,

A chaque attaque, par de continuelles prières, il avait recours à celui duquel les plus affligés reçoivent les consolations.

Suivant son antique habitude, il se levait et faisait deux fois une fervente prière avant le lever du soleil.

Une nuit, qu'à genoux, le cœur brûlant d'un amour divin, les mains et les pieds chargés et meurtris par les chaînes,

Au martyr Etienne, défenseur de ses fautes et celui en qui il a dévotion, il demande avec instance :

Qu'il traite de sa liberté avec celui qui la donne aux âmes, empêchant cette rançon qui offense Dieu ;

Qu'il aime mieux souffrir l'esclavage que de voir livrer, à cause de lui, au Maure, cent belles vierges ; que quand il n'y en au-

rait qu'une seule à livrer, il refuserait la liberté.

Et le pieux guerrier est dans une profonde affliction, priant et baignant son cœur contrit de larmes abondantes;

Soudain, au milieu de l'obscurité de la nuit, la noire prison se remplit d'un éclat céleste et d'un divin parfum;

Le saint martyr descend, détache les chaînes du guerrier, dissipe sa tristesse par sa présence et par ses paroles.

Le compagnon Cerni, voyant le mystérieux événement, implore le saint de Pinos, et le prie de le reconduire avec eux dans la douce patrie.

« Cela n'est pas en mon pouvoir, répond-il; mais supplie quelque saint d'implorer Dieu, et tu auras ta liberté. »

Il implore saint Ginès; le saint le délivre, et les deux saints emmènent les deux guerriers, passent sur la mer à pied sec,

Et au grand et respectueux étonnement du peuple catalan, les font arriver

au port de Solon, au moment où l'on embarquait la rançon.

DIEGO DE HARO.

Dans la ville de Burgos les Cortès se sont rassemblées; là est le roi, depuis vainqueur à Las Navas, et avec lui tous ses gentilshommes.

Le roi parle à don Diego, et il lui demande conseil; c'était le seigneur de Biscaye et le plus familier de ses courtisans.

« Donnez-moi conseil, don Diego, car je suis bien empêché; les guerres que j'ai faites m'ont coûté beaucoup d'argent.

» Je voudrais aller à Cuenca, mais je n'ai pas le nécessaire; si cela vous paraissait convenable, don Diego, j'ordonnerais

que chaque gentilhomme me payât cinq maravedis.

—» Cela me semble une chose bien grave, répond le seigneur de Haro, que vous veuillez, vous, seigneur, rendre tributaires des hommes libres.

» Cependant, pour la grande affection que je vous porte, vous serez aidé de moi, et comme je suis un des principaux, il ne tiendra pas à moi que vous ne soyez payé.»

Les Cortès étant donc rassemblées, et le roi ayant parlé, don Diego se lève comme on en était convenu.

» Ce que le roi demande est juste, personne ne doit le lui refuser; voici mes cinq maravedis que je donne ici de bon gré.»

Don Nugno, comte de Lara, a été violemment irrité de la demande; méprisant toute crainte, il se lève et dit :

« Ceux-là dont nous descendons n'ont jamais payé un tel impôt; nous ne le paierons pas davantage, et il ne sera pas accordé au roi.»

» Que celui qui consent à le payer reste ici comme un vilain, et que quiconque est fils de quelque chose (1) s'en vienne avec moi et me suive. »

Tous sortent derrière lui ; de trois mille qu'ils étaient il n'en reste que trois, tous les autres se rassemblent dans le champ de la Glera.

Les cinq maravedis que le roi demande ils les attachent au bout de leurs lances, et ils lui envoient dire que le tribut est arrivé.

Qu'il ne vienne pas lui, mais qu'il envoie pour percepteurs ceux qui l'ont conseillé, et que le tribut leur sera payé à l'instant.

Quand le roi entendit cela, et qu'il vit qu'il était resté seul, il s'en retourna à don Diego, et il lui demanda une seconde fois conseil.

---

(1) Le texte porte *hijo de algo*, dont, par contraction, on a fait *hidalgo* (gentilhomme).

Voici le conseil que lui donna don Diego comme un homme sage : « Il faut que vous m'exiliez, Sire, comme celui qui a causé tout cela.

» Et ainsi vous recouvrerez l'affection de vos gentilshommes. » Le roi y consent, et voici ce qu'il leur envoie dire :

« Que celui qui a donné un tel conseil sera sévèrement châtié, et que les gentilshommes de la Castille ne sont pas faits pour payer impôt. »

Ils s'en furent tous pleins de joie, tout rentra dans la paix ; on exila don Diego pour la faute qu'il n'avait pas commise.

Mais quelques jours après il s'en revint dans la Castille, mais il revint libre ; et le bien de la liberté est au-dessus de tous les maux.

Les hommes nobles de l'Espagne ne payèrent aucun tribut, et quiconque eût voulu les y forcer, il aurait fallu qu'il le payât bien cher.

TREIZIÈME SIÈCLE.

Ce fut aussi pendant le règne d'Alphonse VIII, en 1212, que dans les plaines de Tolosa, sur les frontières du royaume de Tolède et de l'Andalousie, se rencontrèrent les armées chrétiennes et mahométanes. La bataille fut longue et sanglante pour les Maures ; la victoire resta aux chrétiens. Il périt dans cette journée cent mille mahométans et seulement trente Espagnols. « Chose tout-à-fait hors de vraisemblance (dit le roi de Castille dans la lettre qu'il écrivit au pape pour lui annoncer la victoire), si on ne la regarde comme un miracle. »

Une romance que j'ai traduite parle des amours d'Alphonse avec une juive.

Il s'était marié en 1200 avec Léonore, princesse d'Angleterre, dont il eut un fils et deux filles, Bérengère et Blanche ;

cette dernière épousa l'héritier présomptif de la couronne de France, Louis VIII, qui régna en 1123. Bérengère avait épousé le fils du roi de Léon; une chose remarquable, c'est que les deux fils de ces deux sœurs, Louis IX, roi de France, et Ferdinand III, roi de Castille et de Léon, furent tous deux mis par l'église au nombre des saints.

Don Garcie Perez de Vargas fut un des guerriers les plus célèbres du treizième siècle. Tous les historiens s'accordent à le représenter comme aussi généreux que brave. Le fait raconté dans la romance se passa en 1247; sa bravoure fût applaudie de tous, et ce qui le fut encore davantage, c'est qu'il ne voulut jamais faire connaître le nom du guerrier qui l'avait lâchement abandonné dans le péril.

Voici une action qui prouve encore la grandeur de son caractère. Un Espagnol,

jaloux de sa renommée, lui reprocha de porter sur son écu les armoiries d'une famille autre et plus illustre que la sienne; c'était quelques jours avant un combat dans lequel cet ennemi de Vargas se comporta plus prudemment qu'il ne convenait à un gentilhomme. D. Garcie se battit si long-temps et si bien, que son bouclier, criblé de coups, n'était plus reconnaissable. Après la bataille il va le trouver. « Vous avez raison, dit-il, de » vouloir m'enlever les armes de ma mai» son; je les expose à de trop grands « dangers; elles seraient mieux dans vos » mains; vous êtes sage et vous avez plus » de précaution à conserver les vôtres. »

Ce fut la seule vengeance qu'il tira de l'injure que l'autre avait voulu lui faire.

Saint Ferdinand prit sur les Maures de Grenade la ville d'*Alcala des Ganzuls*, nom qu'elle portait à cause de l'illustre tribu qui la possédait. La ville fut détruite, et plus tard sur ses ruines fut bâtie la ville d'*Alcala-Real*. La romance a rapport à la prise de la ville.

Alphonse X régna trente-deux ans (1252 à 1284); il reçut de ses sujets et des étrangers le surnom de *Sage*. Ce mot renfermait l'idée de sagesse et de science. La vie d'Alphonse est trop connue et son nom est trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de rappeler ici les événements d'un règne rempli par de glorieuses victoires et par de grands désastres; les événements, racontés par les romances, sont également rapportés par les historiens; et quoique *sa réponse à son sénéchal* ne soit pas mentionnée dans l'histoire, elle porte tous les caractères de la vérité;

elle est d'ailleurs trop honorable pour la mémoire, pour que j'aie cru devoir la rejeter de ce recueil. On conçoit facilement combien de pareils souvenirs, répandus parmi le peuple, devaient faire respecter la royauté.

ROMANCES

DU XIIIe. SIÈCLE.

BATAILLE DE TOLOSA.

I.

C'est un lundi, le quatorzième jour de juillet; les chrétiens ont entendu la messe, et agenouillés devant l'autel de bois qui s'élève au milieu de la plaine, ils ont demandé la victoire au Dieu des armées.

Alphonse et ses capitaines animent les troupes par leurs discours; deux cent mille chrétiens sont rangés en bataille, une croix vermeille brille au haut des cieux: heureux présage!

Le Miramolin a disposé ses troupes; il a des rois pour capitaines, cent cinquante mille cavaliers dans la plaine, et tant de fantassins qu'il n'en sait pas le nombre.

Autour de sa tente une chaîne de fer est tendue et sert de rempart à des guerriers pesamment armés, qui, attachés les uns aux autres, ne peuvent reculer.

Des nègres d'Afrique, armés de flèches et de piques, sont disposés sur les ailes ; il est, lui, au milieu; l'alcoran, loi de Mahomet, est sur un autel de pierre, et son épée nue est suspendue à son cou.

Qui va attaquer le premier cette muraille de fer ? Alphonse parle, et don Diego Lope de Haro s'élance ; il attaque les Maures, les chrétiens le suivent.

Il se fait un bruit comme celui du tonnerre, tant le choc est terrible; les Maures commencent à fuir, on en tue un grand nombre.

Mais le Miramolin monte à cheval, fait battre les tambours et sonner les clairons.

« Au combat ! au combat ! crie-t-il aux siens, retournez au combat ! qui me quitte

veut ma mort, il faut ici que je sois mort ou vainqueur. »

A leur tour les chrétiens plient et reculent devant les Maures, les bons combattent et meurent, les lâches fuient, traînant leurs drapeaux dans la poussière.

Alors Alphonse parle au pieux Rodrigue, archevêque de Tolède : « Il faut mourir ici avec courage ; une vie honorable ne peut être achetée par une lâcheté. »

Ils prennent de fortes lances, et se précipitent sur les Maures; tous les chrétiens imitent le roi, qui dit avec de grands cris :

« Amis et vassaux, faites comme moi, et aucun infidèle ne sortira vivant du champ de bataille. »

Le mur de fer l'arrête, il élève la bride de son cheval, le touche de l'éperon, et le noble coursier, franchissant la chaîne tendue, s'élance au milieu des ennemis.

Le roi de Navarre et le roi d'Aragon suivent le roi de Castille; la chaîne est

forcée, et deux cent mille Maures gissent étendus sur la poudre.

Le butin est immense ; le Miramolin a fui jusqu'à Jaen, laissant tous ses trésors, et heureux d'acheter la vie à un tel prix.

Les Espagnols n'enterrèrent que cent quinze (1) morts des leurs ; telle fut cette journée fameuse, à la suite de laquelle, pendant huit jours, les chrétiens ne brûlèrent d'autre bois que celui des flèches et des lances laissées par les Maures sur le champ de bataille (2).

---

(1) Suivant la Romance et suivant Rodrigue de Tolède ; mais seulement trente, comme on l'a vu plus haut, selon la lettre du roi au pape.

(2) Ocho dias no quemaron
Leña, sino el hasteria
De las lanças, y saetas
Que dexò la moreria.

BATAILLE DE TOLOSA.

II.

Le roi Alphonse VIII, à la tête de ses braves et nombreux chevaliers, se prépare à livrer bataille.

C'est avec le Miramolin, roi des Maures, qui a rassemblé une armée innombrable. L'action commence dans les plaines de Tolosa (1).

Les chrétiens se lèvent un lundi avant le jour; tous entendent la messe et communient.

Quand chacun, armé de toutes ses armes, est à son rang et dans la plaine, une croix rouge paraît dans le ciel.

Belle et resplendissante, elle donne une grande assurance à tous; ils la regar-

---

(1) *Navas de Tolosa*, en Espagnol. C'est aussi le nom que porte cette bataille fameuse de la guerre de la Délivrance.

dent comme un sigle de victoire, et l'adorent.

Don Diego Lope de Haro dit à son père : « Dieu vous a placé à la tête de la première ligne ; je vous demande une grâce,

» Comme à mon père et seigneur, c'est que vous combattiez avec bravoure, que l'on ne me dise plus que je suis le fils d'un traître.

» Rappelez-vous que notre famille a laissé son honneur et sa gloire dans les champs d'Alarcos ; recouvrez-les, je vous en prie, par Dieu et par sa mère Marie.

» Vous donnerez satisfaction à Dieu, et il vous pardonnera la grande faute que vous avez commise, lorsqu'on vainquit dans ce combat. »

Don Diego, furieux du discours de son fils, se retourne : « On t'appellera fils de mère impudique, plutôt que de père traître.

» Avec l'aide de Dieu je combattrai de

manière qu'il n'y aura aucune cause de répéter ce que tu viens de dire.

» Mais je verrai si ta conduite me plaît aujourd'hui, et comment tu m'attendras à cette place où nous sommes, puisque je suis ton père. »

Don Diego lui baise les mains et lui demande pardon ; il dit : « Mon père et seigneur, dans le combat qui va se livrer,

» Vous serez aidé de moi comme aucun père ne l'a jamais été de son fils, et vous l'allez voir.

» Entrons dans la mêlée ; je voudrais déjà m'y voir ; que Dieu et saint Jacques nous soient favorables. Suivez-moi et partons.

ALPHONSE VIII ET LA JUIVE.

Le bon roi don Sanche le Desiré est mort : grande est la douleur de la Castille, où tous l'aiment et le révèrent.

Son fils Alphonse est encore bien jeune; néanmoins les grands du royaume le marient avec la fille de Henri, qui est roi en Angleterre.

Les noces se font à Burgos; un grand nombre de personnes nobles, riches et renommées viennent s'y réunir, car le marié est un roi.

Le roi et sa femme arrivent à Tolède pour y demeurer. L'amour, qui est aveugle, l'aveugle à son tour.

Il s'enflamme pour une juive, il en devient amoureux; elle a nom Fermosa (1), nom qu'elle est digne de porter.

Le roi oublie la reine; il s'enferme avec sa maîtresse, ils demeurent sept ans ensemble et sans se séparer.

Le roi l'aime tant qu'il oublie son royaume, qu'il s'oublie lui-même; mais les siens n'oublient point celui qui s'oublie.

---

(1) *Fermosa* signifie *belle*.

Ils conviennent de mettre fin à cette folle passion; ils conviennent de tuer celle qui la cause.

Ils vont au palais où le roi est avec sa juive; les uns parlent avec lui, les autres pénètrent dans l'appartement

Où Fermosa est assise sur un lit richement orné; ils la tuent sur la place, et toutes les femmes qui la servent, et tous ceux qui se rencontrent là.

Le roi, quand il sait cette mort, devient triste et soucieux; il ne sait plus que faire, l'amour excessif qu'il a pour elle le rend fou.

Ses vassaux tâchent de le consoler, et l'emmènent à Illescas.

Une nuit que le roi était couché dans son lit, pensant à sa juive, un ange lui parle :

« Alphonse, dit-il, tu conserves donc encore le souvenir du péché que tu as commis? Dieu, qui voit avec colère ton crime, n'aidera pas ton fils, et ta couronne

tombera dans la main d'une femme (1) ; pense à Dieu, et tâche de l'appaiser par ton repentir.

— » Saint Ange, répond le roi, sois mon défenseur auprès de Dieu; j'ai péché, je me repens, qu'il me pardonne. »

GARCIA PEREZ DE VARGAS.

Le roi Ferdinand III attaquait Séville, Garcia Perez de Vargas cheminait avec un chevalier.

Seuls ils allaient par un chemin, seuls ils allaient par un sentier ; sept cavaliers maures viennent droit à eux.

L'autre dit à Perez de Vargas : « Nous

---

(1) Le fils d'Alphonse n'hérita pas effectivement de la couronne; elle fut portée par Henri Ier., roi de Léon, qui avait épousé Bérengère, fille aînée du roi de Castille.

ferons bien de ne pas les attendre : nous sommes deux, ils sont sept. »

Et sans attendre de réponse, il tourne bride et se sauve. Garcia demande ses armes que porte son écuyer.

En mettant son casque il laisse tomber une rosette de ruban; il voit près de lui la troupe des Maures qui vient en le menaçant.

Don Lorenzo de Figueroa et le roi étaient sur une colline, regardant Séville, et par où ils l'attaqueraient.

Don Lorenzo dit au roi : « Regardez, Sire, voici un chevalier qui, si les Maures l'attendent, va faire quelque brave action; s'ils ne le reconnaissent pas, vous allez voir un brave et adroit chevalier. »

En ce moment les Maures, qui s'avançaient, le reconnaissent à son armure; tous se rangent hors de la route,

Faisant de grands cris, poussant des hurlements en signe de bravades, Garcia

Perez continue à chevaucher sans sortir du sentier.

Les Maures s'en écartent, ne voulant aucun engagement avec lui ; quand il les a dépassés, il rend son casque à l'écuyer.

Il s'aperçoit qu'il a perdu la rosette de ruban, vite il redemande son casque à l'écuyer.

Il voit les Maures qui s'approchent de l'endroit où elle est tombée ; il met son casque en reconnaissant les Maures.

« Ne le faites pas, Seigneur, ce n'est point d'un homme sage ; vous pouvez vous perdre pour une chose de peu de prix.

—» Ne t'inquiète pas de cela, répond-il, elle en a pour moi ; c'est ma maîtresse qui l'a faite, je veux la ravoir si je puis. »

Et la lance au poing, il va suivant les Maures ; les Maures, qui étaient braves, l'attendent tous.

Garcia s'élance au milieu d'eux mena-

çant et frappant ; mais les Maures se retirent sans vouloir le combattre.

Don Lorenzo dit au roi : « Regardez, Sire, ce guerrier qui fait plus trembler les Maures que notre camp tout entier. »

ALCALA DES GANZULES.

La ville d'Alcala, l'Alcala des Ganzules (1) a été jetée par terre par le saint roi Ferdinand, un lundi, jour de Saint-Pierre.

Les hauts chapitaux d'argent qui soutenaient ses portiques élevés sont couchés dans la poussière, cachés par la flamme et

---

(1) Aujourd'hui Alcala-Real. Cette ville, prise et détruite par Saint Ferdinand, appartenait aux Ganzules, une des fameuses tribus arabes. Son nom a changé lorsqu'elle a été rebâtie.

la fumée qui s'élèvent dans les airs et rougissent le ciel.

Le château, la mosquée, les bains, en proie à l'incendie, vomissent des tourbillons de flammes ; les armes des chrétiens en réfléchissent l'éclat.

Ils ont quitté la ville et montent sur une colline, d'où leurs armures brillantes étincellent comme un long cordon de feu.

Quand, du haut d'une tour à demi-ruinée, et dont les ruines sont prêtes à s'écrouler, l'alcayde (1) Muley découvre le roi chrétien,

Il dit : « Arrive, chrétien ; tue, détruis, ravage, puisque tu as vaincu ceux qui avaient vaincu et ravagé le monde.

» Tu emmènes prisonniers les Ganzules, honneur et rempart de ce pays ; mainte-

---

(1) *Alcayde*, titre que les Arabes donnent aux gouverneurs des villes. Sans doute ce mot est l'origine de celui d'Alcalde qu'emploient les Espagnols.

nant Grenade, assiégée un an, ne pourra résister.

» Quand tu es venu devant Alcala, je le sus étant dans mes bains; je laissai le turban de soie qui couvre et ceint mon front,

» Je montai dans ma salle d'armes, et avec mes Maures je sortis dans la plaine pour que personne ne m'accusât d'être un lâche.

» Mais tu m'as enlevé mon âme prisonnière avec une Maure de Tunis, qui était le feu de ce pays et la lumière de mes yeux.

» Son père, le roi d'Afrique, me l'avait donnée; je l'amenai en Espagne dans une galère turque, ornée de soie et d'or.

» Sur la poupe dorée était sa litière et la mienne, et cent esclaves chrétiens, vêtus de toiles blanches et bleues, étaient sur les bancs des rameurs.

» Les noces se célébrèrent; il y aura demain un an. C'était un mardi: jour de

malheur, puisque tout est fini aujourd'hui lundi! »

UNE RÉPONSE D'ALPHONSE-LE-SAGE.

Au sage roi Alphonse, le voyant si simple et si affable avec tout le monde, son sénéchal parla ainsi :

« Pourquoi, vous qui êtes notre seigneur et un roi si puissant, vous abandonnez-vous ainsi comme un homme ordinaire, à tous ceux qui vous entourent? »

Le roi, qui vit son dessein, lui répondit:

« Ecoutez, mon sénéchal, afin de ne plus parler ainsi :

» Je me rends accessible à tous pour que tous me soient dévoués; la dureté d'un roi fait naître les haines et les dissensions.

» Dieu qui est notre maître à tous, n'a pas voulu que celui qui, seul, commande à beaucoup d'hommes, se communiquât

à peu, laissant un grand nombre mécontent.

» Dieu a dit : laissez les petits s'approcher jusqu'à moi ; Dieu, qui est le roi des rois !

» Le peuple joyeux n'en est pas moins soumis à son roi : le roi doux et affable peut être justicier.

» Où avez-vous vu que l'obéissance fût refusée à un roi qui a l'amour de ses sujets. La fidélité et le dévouement du sujet naissent de l'affabilité et de la bonté du Roi. »

ALPHONSE-LE-SAGE RENONCE AU TRIBUT QUE LUI PAYAIT LE PORTUGAL.

Dans Séville était Alphonse, appelé sage par tous ; ce roi qui, avant d'être roi, avait déjà conquis un royaume sur les Maures de Murcie.

L'infant D. Dionis, fils du roi de Por-

tugal, arrive à Séville; il était petit-fils d'Alphonse-le-Sage.

Son aïeul eut une grande joie quand il le vit auprès de lui; c'était un bien jeune homme, il n'avait pas quinze ans.

Il demande en grâce au roi de l'armer chevalier, lui et tous ceux qui sont venus avec lui.

Le roi lui accorde sa demande; l'infant devient chevalier; il s'incline devant son aïeul, et lui dit :

« Roi, mon seigneur, puisque vous êtes si distingué par votre générosité et par votre libéralité entre tous les rois du monde, accordez-moi ce que je vous demande.

» Je vous en aurai une grande gratitude, c'est d'affranchir du tribut mon royaume de Portugal.

» Que ses rois ne soient point forcés de venir aux Cortès d'Espagne quand ils y sont appelés; qu'on ne puisse leur de-

mander des hommes d'armes, comme cela s'est fait jusqu'à présent. »

Le roi répond à l'infant que « de son chef il ne peut répondre; qu'il doit prendre l'avis des infants de Castille, de son conseil et des grands réunis en Cortès; que s'ils veulent y consentir, il ne s'y refusera pas. »

Un autre jour le roi Alphonse rassemble ses grands, et déclare devant tous la demande que lui fait son neveu.

Il demande leur avis, s'il faut accorder ou refuser; tous baissent les yeux, aucun ne parle.

Le roi se fâche du silence qu'ils gardent tous; il se fâche très fort contre don Nugno, que ses regards ont particulièrement interrogé.

Don Nugno se tient debout, il découvre sa tête, et dit au roi : « Seigneur, mes paroles étaient inutiles,

» Puisqu'ici sont présents les infants vos frères, et que don Estevan est avec

eux, ainsi que don Lope Diaz de Haro, qui sont de meilleur conseil que moi.

» Mais puisque c'est mon avis que vous desirez, je vous le donne volontiers. Vous avez bien agi avec l'infant D. Dionis.

» L'honneur, l'accueil, les faveurs que vous lui avez faits, tout est bien; tout cela lui était dû,

» Comme à votre neveu, comme à un chevalier armé de votre main. S'il a besoin de protection, vous lui devez la vôtre, tout comme au plus chéri de vos enfants.

» Mais affranchir le Portugal d'un tribut qu'il a toujours payé à la Castille, dépouiller votre couronne d'un droit qu'avait votre père, et qui manquera à vos enfants, c'est ce que je ne vous conseillerai jamais. »

Et disant ces paroles, il sort du palais. Ce qu'a dit D. Nugno ne plaît point au roi Alphonse.

L'infant don Manuel et les autres dé-

cident qu'il peut faire ce que don Dionis lui a demandé par ses supplications.

Parce que le tribut est peu de chose, et qu'il ne vaut pas un refus; le roi, qui y inclinait déjà, lui accorde volontiers sa demande.

Il signe l'acte qui l'affranchit, et l'infant retourne en Portugal plein de reconnaissance pour son aïeul.

MORT D'ALPHONSE-LE-SAGE.

Pauvre roi D. Alphonse, tu es accablé par la douleur, par l'inquiétude et par les années; ton âme est encore forte, mais ton corps est trop faible pour la soutenir!

Pauvre père! don Sanche, ton fils, celui qu'on nomme le brave, s'est révolté contre toi et t'a enlevé tes royaumes.

Des nouvelles t'arrivent; ton cœur est brisé, don Sanche est mourant! Alphonse

dissimule sa peine sous un air indifférent, il se retire dans un cabinet solitaire où personne ne peut le suivre:

Il se meurtrit le visage, arrache ses cheveux et sa longue barbe blanche, pleure à chaudes larmes, et roi malheureux, père infortuné, voici ce qu'il dit à travers ses sanglots :

« Ton fils est mort..... ce fils qui t'avait dépouillé de la couronne.... ce fils, plaisir de tes yeux..... ce fils, ton image vivante.

» Ah! s'il s'est armé contre son père, ce fut à cause de mauvais conseils et non par un sentiment dénaturé.

» Des ambitieux étaient autour de lui, ils l'entraînèrent; et comme un jeune homme ignorant du mal, il commit le mal.

» Espagne, qui as-tu perdu? Pleure; il te manque un infant, qui eût été le meilleur roi de sa race; un roi craint des grands, adoré des petits. Pleure!

» O mort ! tu as frappé le fils avant le père ; le père attend : pourquoi tardes-tu ? »

Mais les amis du roi entendent ses plaintes, et l'un d'eux, qui est familier avec lui, ose lui parler ainsi :

« Roi, on vous saura mauvais gré de montrer un tel chagrin de la mort de votre fils don Sanche.

» Croyez-moi, si ceux de votre parti le savent, tous vous quitteront, aucun ne voudra aider celui qui pleure la mort d'un ennemi. »

Le roi est vieux ; il dépend de ceux qui l'entourent, il dissimule encore sa douleur, et feint un air satisfait :

« Je ne pleure pas mon Sanche, ce cher fils, mais je pleure sa mort.

» Maintenant qu'il est gissant, pourrais-je jamais recouvrer les royaumes qu'il m'avait enlevés.

» Ceux qui l'ont aidé, redoutant ma colère, ne se fieront pas au pardon que je

leur offrirai, et garderont mes châteaux que j'aurais facilement recouvrés de mon fils, et non de tant de rebelles. »

C'est par ces paroles qu'il cache sa douleur. Mais D. Sanche revint en santé. La joie remplaça la tristesse ; bientôt à son tour Alphonse tom be malade à Séville, et le mal empire rapidement.

Alors il pardonne à son fils et à tous ceux qui l'ont entraîné dans la révolte ; il le reçoit dans son sein, et meurt honoré et pleuré de tous.

C'est à Séville qu'est placé son tombeau ; il est auprès de celui de son père, Saint Ferdinand, qui a repris la ville sur les Maures.

NOTES SUR LES ROMANCES

DES XIIe. ET XIIIe. SIÈCLES.

NOTE PREMIÈRE.

Le Vase sacré.

En parlant de la prise d'Almeria, j'ai fait mention d'un très grand vase d'émeraude qui échut en partage aux Génois, et qui se conserva dans le trésor de la ville de Gènes, jusqu'au moment de l'occupation de cette république par les troupes françaises, en mai 1797. Alors il fut transporté à Paris, et déposé dans la bibliothèque nationale, aujourd'hui bibliothèque du Roi.

Ce vase, sur lequel, dans ses moments de détresse, la république génoise trouva de fortes sommes à emprunter, était gardé précieusement dans le trésor de la ville; on ne le montrait à la curiosité publique que dans certaines occasions. La glorieuse tradition de la prise

d'Almeria était oubliée et remplacée par une croyance plus conforme au caractère des Italiens. Ils prétendaient que ce vase, après avoir servi à N. S. Jésus-Christ aux noces de Cana, avait été apporté d'Orient en Europe pendant les croisades; c'est pourquoi ils l'appelaient le vase sacré. Lorsque les Français furent maîtres de Gènes, les bijoutiers et les marchands de pierres précieuses s'empressèrent de venir examiner le fameux vase d'émeraude; il était de forme ovale, et avait environ dix pouces de longueur, cinq de largeur et cinq de profondeur. Après un examen attentif, les bijoutiers déclarèrent que ce vase d'émeraude, que depuis huit siècles on admirait en Europe, et qui avait servi plusieurs fois de gage aux emprunts de la très noble république de Gènes, n'était qu'un vase en *verre de bouteille*. L'étonnement général est facile à concevoir; mais ce qui ne l'est pas, c'est que pendant un si long temps on ait été dans l'ignorance sur la matière qui composait le vase sacré.

On peut consulter sur ce vase sacré (*sacro Cattino*) les notices savantes de feu Millin et de M. le chevalier Bozzi.

NOTE II.

Rachel, tragédie, par Vincent de la Huerta.

La mort de la belle juive, maîtresse d'Alphonse VIII, est un de ces événements que les auteurs espagnols se sont plu à transporter sur le théâtre : la liste des ouvrages dramatiques sur ce sujet serait trop longue à rapporter ici, et d'ailleurs ils sont tous oubliés depuis la *Rachel* de Vincent de la Huerta, de l'académie espagnole.

Cette tragédie, composée, disait-on, d'après les anciennes règles du théâtre espagnol, et jouée dans un temps où les préceptes d'Aristote, consacrés par les beaux génies de la Grèce et de la France, commençaient à acquérir à Madrid une autorité effrayante pour les auteurs médiocres, réveilla l'esprit national et la fierté des Castillans. Son succès fut une affaire de parti; la Huerta s'était déclaré le champion de l'ancien genre, et l'ennemi du nouveau; sa pièce, portée aux nues par un public enthousiaste, fut représentée sur tous les théâtres en Espagne, et dans l'Amérique espagnole. Dans la péninsule, un mois après la représentation,

deux millecopies manuscrites étaient en circulation; et s'il faut en croire la préface de l'auteur, lorsqu'il fit imprimer sa pièce, vingt ans après, il en existait alors plus de deux cent mille depuis Madrid jusqu'aux îles Philippines.

Ce succès extraordinaire était mérité sous quelques rapports; le sujet de la tragédie était tiré de l'histoire nationale, et depuis un demi-siècle les théâtres espagnols n'avaient offert aux spectateurs que des traductions de tragédies grecques ou des imitations de tragédies françaises. La Huerta lui-même venait de traduire la *Zaïre* de Voltaire et l'*Agamemnon vengé* de Sophocle. Aussi instruit, malgré lui, par les ouvrages de ces mêmes écrivains français et grecs, qu'il avait pris à tâche de dénigrer, en adoptant l'ancienne division espagnole en *trois journées*, il conserva avec une attention scrupuleuse, et l'unité d'action, et l'unité de lieu, et l'unité de temps.

Les personnages accessoires qui, dans les anciennes comédies espagnoles, apparaissent et disparaissent si fréquemment sans tenir à l'action, furent supprimés. *Alphonse VIII* et *Alvar Fanez*, son confident, *Rachel* et *Ruben*, son conseil, *Garcia Hernand de Castro* et *Manri-*

que de Lara, seigneurs espagnols, suffisent au développement d'une action qui, dans les anciennes pièces, compte plus de quarante acteurs. Le style est plein d'élégance et de vigueur, le dialogue toujours noble et convenable. On ne peut reprocher à l'auteur qu'un emploi trop fréquent des maximes et sentences détachées, défaut qu'il avait encore pris à son insu dans l'école de Voltaire. Le caractère d'Alphonse est nul; celui de Ruben est odieux; mais aussi celui de Garcia est plein de dignité et de noblesse ; il montre le véritable Castillan toujours fidèle à son roi malgré ses faiblesses, et sujet dévoué en même temps que conseiller sévère.

Je vais donner ici une analyse détaillée de la tragédie de la Huerta, qui, à ce que je crois, pourrait facilement et avec de légers changements, être transportée sur la scène française.

PREMIÈRE JOURNÉE.

La scène est à Tolède, dans le palais des rois de Castille ; le théâtre représente la grande salle d'audience, au fond de laquelle est le trône royal surmonté d'un dais.

SCENE PREMIERE. — *Alphonse VIII* est à l'église où l'on célèbre le dixième anniversaire de son retour de Palestine. *Garceran Manrique* et *Hernand Garcia* sont restés dans le château. *Hernand* témoigne à *Manrique* combien il est indigné et affligé de l'amour du roi, pour Rachel, de la tyrannie de cette juive, et des malheurs de la patrie. *Manrique* répond qu'il faut se garder de blâmer son roi, si l'on veut rester sujet fidèle. *Hernand* réplique qu'un sujet fidèle doit à son roi et le respect et la vérité ; qu'il est obligé à le secourir quand, par un funeste aveuglement du monarque, la patrie est en danger, et qu'alors il doit le sauver malgré lui.

SCENE II. — Arrivée de *Rachel* et de *Ruben*. Basse flatterie de *Manrique*. Fierté de *Hernand*

Garcia, qui sort en laissant *Rachel* furieuse de son audace.

SCENE III. — *Rachel* prie *Manrique* d'avertir Alphonse de l'affront qu'elle vient de recevoir.

SCENE IV. — *Ruben* excite *Rachel* à se venger de Garcia et de tous ceux qui ne la respectent pas assez.

SCENE V. — *Alphonse* arrive hors de lui ; il ne veut pas écouter *Rachel*, et entre dans son appartement après avoir donné des ordres pour étouffer une sédition qui vient d'éclater parmi le peuple à l'occasion de Rachel.

SCENE VI.—*Alvar Fanez* apprend à *Rachel* ce qui s'est passé, que le peuple demande sa tête et celle de Ruben. Terreur de *Rachel* et de *Ruben*. Les cris du peuple révolté qui pénètre dans le palais, se font entendre ; *Ruben* s'enfuit.

SCENE VII.—*Manrique* arrive et engage *Rachel* à se retirer dans la tour du château pour y attendre la fin du danger.

SCENE VIII.—*Alphonse* entre avec ses gardes ; *Manrique* lui apprend que la sédition a été excitée

par Garcia. Doutes d'*Alvar Fanez ;* fureur d'*Alphonse*, qui jure de faire mourir Hernand Garcia.

SCENE IX. — Arrivée de *Garcia*, qui se jette aux pieds du roi, et lui annonce que la sédition est appaisée. Il a engagé le peuple au nom du roi à rentrer dans l'ordre, et le peuple a obéi ; mais avec une respectueuse fermeté, il fait connaître à Alphonse la cause du mécontentement général ; il le supplie de se rendre aux vœux de son peuple, et d'éloigner Rachel et Ruben. *Alphonse* relève Garcia, et transporté par son discours, il se décide à sacrifier sa maîtresse et son favori à la tranquillité de ses états.

SCENE X. — *Alphonse* seul. Douleur, incertitude et combats intérieurs. L'amour de son peuple l'emporte sur sa tendresse pour son amante.

SCENE XI. — *Rachel* arrive ; *Alphonse* lui annonce qu'il faut qu'elle s'éloigne au moins pour quelque temps, qu'il y va de sa vie, de la sienne, de la sûreté de la Castille.

SCÈNE XII. — Désespoir de *Rachel*.

DEUXIÈME JOURNÉE.

SCENE PREMIERE. — Conseils astucieux de *Ruben* à *Rachel*, pour qu'elle reprenne son empire sur l'esprit d'Alphonse.

SCENE II. — *Manrique* vient pour annoncer au roi l'entière soumission du peuple après la promesse qu'a faite Garcia de l'exil de Rachel et du supplice de Ruben. *Ruben* emmène *Rachel*, et renouvelle ses instances de tout tenter sur le cœur d'Alphonse.

SCENE III. — *Alphonse* témoigne à *Manrique* combien le départ de Rachel l'afflige, et quel effort il a fait pour y consentir. On annonce l'arrivée de Rachel.

SCENE IV. — *Rachel* vient faire ses adieux à *Alphonse*. Le roi, au désespoir, exige qu'elle ne parte pas. *Rachel* consent à rester ; mais elle témoigne ses craintes, elle se plaint du mépris et de l'inimitié des grands ; elle souffrira tout pour ne pas s'éloigner d'Alphonse. *Alphonse*, hors de lui, la prend par la main, appelle ses vassaux et s'assied sur son trône.

SCENE V. — *Manrique* et d'autres seigneurs

arrivent ; *Alphonse* leur fait connaître ses volontés, cède le trône à Rachel, et annonce qu'il partage le pouvoir avec elle. *Manrique* et tous les Castillans rendent hommage à *Rachel*, qui reste sur le trône après le départ d'*Alphonse*.

SCÈNE VI. — *Hernand Garcia* et *Alvar Fanez* viennent au pied du trône réclamer l'accomplissement de la promesse d'Alphonse ; leur étonnement en apercevant Rachel ; elle se retire en les menaçant de sa vengeance.

SCÈNE VII. *Alvar Fanez* et *Hernand Garcia*, restés seuls, se jurent mutuellement de tout faire pour délivrer leur roi et leur patrie de la tyrannie de la juive. Dans cette scène Garcia dit :

Mas se debe escusar todo alboroto;
No paresca motin, el que es oficio.

« Dans une telle circonstance on doit excuser toute sédition ; ce qui est un devoir ne peut être regardé comme révolte. »

J'ignore la date précise de la première représentation de cette pièce ; mais je suis certain qu'elle a été représentée avant 1785 : l'orateur, qui a dit depuis que l'*insurrection est un devoir*, ne faisait que répéter ce qui avait été dit avant lui. *Nil sub sole novum.*

TROISIÈME JOURNÉE.

SCÈNE PREMIERE.— Les *conjurés* sont rentrés dans le palais pendant qu'Alphonse est à la chasse ; la nouvelle faiblesse du roi les irrite davantage. *Alvar Fanez* tire son épée et jure la mort de Rachel. *Hernand Garcia* combat vainement cette atroce résolution ; on paraît même soupçonner la droiture de ses intentions. Enfin il obtient que les conjurés attendront qu'Alphonse lui ait accordé une nouvelle entrevue. Les *conjurés* se retirent dans l'intérieur du palais.

SCÈNE II. — *Garcia* seul se propose d'avertir Alphonse des dangers qui menacent sa couronne et la vie de sa maîtresse, si Rachel ne part pour son exil.

SCENE III. — *Manrique* entre ; *Garcia* lui reproche ses basses flatteries, qui ont mis la patrie et le roi en péril ; ils sortent tous les deux d'un côté.

SCÈNE IV.— *Alphonse*, *Rachel* et *Ruben* entrent par l'autre. *Rachel* fait voir de nouvelles craintes, et Alphonse lui donne encore un nouveau pouvoir.

SCÈNE V. — *Rachel* s'assied sur le trône, et *Ruben* à ses pieds. *Ruben* lui rend compte de l'exécution des ordres qu'elle lui a donnés. Les Juifs sont déchargés de tout impôt; les impôts des chrétiens sont doublés : des troupes qui marchaient vers Cuenca, rentrent dans la ville pour châtier les séditieux; on recherche les chefs de la révolte pour les punir; *Hernand Garcia* est exilé....

SCÈNE VI. — *Manrique* annonce qu'il a notifié à Hernand Garcia le décret d'exil; Garcia le méprise, et refuse d'obéir. *Rachel* ordonne qu'on le fasse arrêter, et qu'on élève un échafaud pour le punir de son insolence. On entend des voix dans l'intérieur; ce sont les conjurés qui ont tout écouté, et dont l'indignation est à son comble. Hernand Garcia tâche de les arrêter. *Manrique* et *Ruben* sortent, et laissent Rachel seule.

SCENE VII. — Le bruit augmente; terreurs de *Rachel*.

SCÈNE VIII. — *Garcia* engage *Rachel* à fuir pour sauver sa vie. *Rachel* craint de se confier à lui et refuse, elle rentre dans son appartement.

SCÈNE IX. — *Alvar Fanez* entre avec les *conjurés ;* nouveaux et inutiles efforts de *Garcia* pour les retenir.

SCÈNE X. — Irrésolutions de *Garcia*, qui craint, en allant avertir le roi, qu'on ne tue Rachel pendant son absence.

SCÈNE XI. — *Ruben* se jette aux pieds de *Garcia*, et lui demande la vie ; *Garcia* lui ordonne de veiller sur Rachel tandis qu'il va avertir le roi.

SCÈNE XII. *Ruben* se cache derrière le trône.

SCENE XIII. — *Rachel* voyant qu'il faut mourir, veut mourir assise sur le trône, qui cause ses malheurs.

SCENE XIV. — *Alvar Fanez* et les *conjurés* trouvent *Rachel* assise sur le trône ; elle reproche aux Castillans leur lâcheté d'attaquer une femme seule et sans défense. On découvre *Ruben*, et les *conjurés* lui accordent la vie à condition qu'il tuera Rachel ; il tire son poignard et la frappe.

SCENE XV. — *Alphonse*, averti par Manrique, entre ; sa douleur en voyant *Rachel* mourante ;

elle fait connaître la loyauté de Garcia, et nomme *Ruben* comme son assassin. *Alphonse* tue *Ruben*.

SCENE XVI. — *Garcia* revient, il partage la douleur du roi.

SCENE XVII. — *Alvar Fanez* et les *conjurés* se jettent aux pieds du roi, et offrent leurs têtes à sa vengeance; *Garcia* intercède pour eux : il dit que le zèle seul les a rendus coupables. *Alphonse* pardonne, et la pièce finit par ces paroles de *Garcia* :

« Que cet exemple épouvante l'orgueil su-
» perbe, et qu'il y apprenne que quand le ciel
» voudra le punir, il n'y aura ni priviléges ni
» pouvoir qui puissent le défendre. »

On trouve dans le recueil des œuvres de Cazotte une petite nouvelle, intitulée : *Rachel ou la belle Juive*, dont le sujet est le même que celui de la tragédie de la Huerta. L'auteur français a fait de fréquents emprunts au poète espagnol ; mais il a donné à l'amour d'Alphonse pour Rachel une cause surnaturelle qui détruit en partie l'intérêt. Un portrait magique, suspendu au

cou du Roi, le tient asservi aux charmes de la juive. Cette idée est empruntée à Pétrarque, qui, dans ses lettres, raconte, d'après Egi-nard, que Charlemagne fut épris d'une femme laide et vieille, par la vertu d'un anneau magique qu'elle avait au doigt ; qu'après la mort de cette femme, l'archevêque Turpin, témoin de la vive douleur de l'empereur, en découvrit la cause par hasard; qu'il saisit l'an-neau, et le jeta dans un des étangs qui sont aux environs d'Aix-la-Chapelle, et de là est venu, dit l'amant de Laure, l'attachement que Charlemagne a toujours eu pour cette ville, où il établit le siége de son empire, et où il est mort.

Il y a encore deux tragédies espagnoles sur le roi Alphonse, qui ne sont pas sans mérite. L'une est intitulée : *Alfonso VIII°. en Alarcos*; elle est de Villaverde. L'autre, de Lanire, a pour titre : *La Batalla de las Navas, y el rey don Alfonso el Bueno.*

Note III.

La Chronique du roi Alphonse X.

Alphonse-le-Sage cultiva avec succès et avec éclat les sciences et les beaux-arts. C'est à lui que l'Europe savante est redevable des fameuses *Tables Alphonsines.* L'astronomie fit de grands progrès pendant son règne, à cause de la protection qu'il accorda aux savants, tant Espagnols qu'Arabes, Français et Italiens ; il fonda et entretint de magnifiques écoles, où vint s'instruire la jeunesse de toute l'Europe.

Ses vers sont plus harmonieux qu'aucun de ceux des poètes de son temps ; et placé par son talent au premier rang parmi les poètes, il occupe encore la première place parmi les prosateurs contemporains ; il avait conçu le projet de composer une *Histoire générale de l'Espagne*, depuis le déluge jusqu'à la fin du règne de son père, et il l'a exécuté.

La narration en est rapide, les événements intéressants y sont rapportés d'une manière convenable et n'occupent que l'étendue qu'ils doivent occuper; mais le style, d'ailleurs cor-

rect et clair, manque de la noblesse et de la variété nécessaires à l'histoire; les périodes sont courtes, et commencent presque toutes par la conjonction *et*. Malgré ces défauts, le tableau qu'il fait de la désolation et de la ruine de l'Espagne, après l'invasion des Maures, a de la vérité et de l'éloquence. Un pareil sujet devait élever le talent. *Sunt lacrymæ rerum....*

« L'Espagne vit sa perte approcher et pleura. Ce fut un tumulte confus de sanglots, de cris et de prières. Mais Dieu, qu'avaient irrité les crimes des Goths, se boucha les oreilles et ferma les yeux. Les villes, les villages et les châteaux dépeuplés se couvrirent de l'herbe des champs. Les maîtres et les valets expirèrent sous l'épée; les nobles gentilshommes devinrent esclaves; les bons combattirent et moururent; ceux qui cherchèrent leur salut dans la fuite, furent atteints par les flèches rapides.

» Celui qui avait porté les armes fut réduit à guider la charrue et à remuer la terre ; celui qui s'habillait de riches vêtements de soie et d'or, n'eut pas même de haillons pour couvrir sa nudité, et ceux qui possédaient tant de terres cultivées et fertiles, ne trouvèrent pas sur la

terre ce qu'il fallait d'espace pour ensevelir le corps de leurs pères.

» Jamais ouragan terrible, tempête affreuse, horrible tourmente, ne causèrent un tel désastre ; ici, les enfants écrasés contre les murs en ruines ; là, décapités par le glaive ; plus loin, les vieillards, qu'avait épargnés le sort des armes, indignement massacrés après la bataille. Les femmes livrées à la brutalité des soldats ; les jeunes filles réservées pour la honte du sérail, et la beauté servant de gage au déshonneur.

» O qui donnera assez de larmes à mes yeux pour pleurer une telle ruine ! On vit les prêtres égorgés, les vases sacrés profanés, les temples souillés, les livres saints brûlés, et le croissant de Mahomet remplacer la croix du divin Jésus. Le mal fut si grand que la terreur fut sans voix et la douleur sans larmes. »

On conçoit facilement l'effet que devait produire sur les Espagnols cette terrible peinture des malheurs de la conquête, surtout quand les Maures étaient encore en possession d'une partie des royaumes conquis. Alphonse X leur livra de fréquentes batailles où il fut souvent vainqueur, et peut-être aurait-il

consommé l'expulsion des Maures, qui n'eut lieu que deux siècles après, si les guerres civiles et la révolte de son fils n'eussent paralysé ses victoires.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

Ferdinand IV prit (en 1309) la ville de Gibraltar, qui n'était pas située alors où elle est aujourd'hui ; toutes les chroniques rapportent le discours de l'officier maure au roi de Castille. Ce discours flattait trop l'orgueil des Espagnols pour que leurs poètes négligeassent d'en perpétuer le souvenir dans une de ces romances qui devenaient populaires aussitôt qu'elles étaient publiées.

Pierre-le-Cruel commença à régner à quinze ans, et depuis son avènement au trône (1350) jusqu'à sa mort (1369), sa vie fut un perpétuel combat; il avait sept frères naturels, qui tous lui firent la guerre. D. Juan d'Albuquerque son favori, après avoir contribué à corrompre

son caractère, finit par le trahir et par se réunir à ses ennemis; sa propre mère lui fit la guerre, et protégea les rebelles; enfin ce fut la main de son frère qui trancha des jours remplis par tant d'infortunes et souillés par tant de crimes.

L'histoire de ce malheureux monarque est trop connue parmi nous pour qu'il soit nécessaire de la rapporter ici. Les Français y paraîtraient souvent; une de ses victimes, et de celles qui furent innocentes, sa femme, Blanche de Bourbon, était du sang royal de France, et c'est un Français, l'illustre connétable Duguesclin, qui le renversa du trône. Blanche s'était mariée en 1353, elle mourut en 1361. Jean de Prado, grand-maître de l'ordre de Calatrava, eut la tête tranchée l'année même du mariage de Blanche (1353). Jean d'Albuquerque mourut en 1354 empoisonné, dit-on, par un médecin gagné par le roi. En 1362, le roi de Grenade, qui s'était fié à la loyauté du

roi de Castille, fut cruellement victime de sa confiance; il périt assassiné par Pierre-le-Cruel, qui le frappa lui-même de son poignard. Henri de Transtamare, vainqueur de son frère, fut proclamé roi à Calahorra, en 1366; mais il ne régna paisiblement qu'après la mort de Pierre, en 1369. Triste sort de la Castille, qui, après avoir obéi à un roi *cruel*, fut gouvernée par un roi *fratricide!*

Durant la vie de Pierre, l'Espagne chrétienne, partagée en quatre royaumes, fut gouvernée quelque temps par les quatre plus méchants hommes de l'Europe. Pierre Ier., le Cruel, était le fléau de la Castille, comme Pierre IV, le Cérémonieux, l'était de l'Aragon, quoiqu'avec moins de violence. Pierre Ier., le Justicier, ne se rendait pas coupable de tant d'horreurs en Portugal; mais sa mollesse, son luxe, son avarice et son excessive sévérité lui attirèrent la haine de ses sujets. Charles II, le Mauvais, ne

semblait né que pour le malheur de la France, sa patrie, et de la Navarre, son royaume.

Jean Ier. régna depuis 1379 jusqu'en 1390. Le noble dévouement du seigneur de Hita, dont les romances espagnoles ont conservé le souvenir, n'est pas rapporté par les historiens; il eut lieu dans une de ces fréquentes batailles que Jean Ier. livra aux Portugais, peut-être même (en 1385) à la fameuse journée d'Aljubarotta, où quarante mille Castillans furent battus par dix mille Portugais. « On ne reconnut point alors (dit un his- » torien) le phlegme, la sagesse et la » patience des Castillans; ils se compor- » tèrent comme firent les Français aux » batailles de Poitiers et d'Azincourt. » Cependant ils avaient reçu les plus sages conseils du vieux Jean de Rie, seigneur français, ambassadeur de France en Cas-

tille, qui périt dans la bataille, en combattant comme un jeune guerrier, après s'être opposé au combat en général prudent et expérimenté.

ROMANCES

DU XIVe. SIÈCLE.

PRISE DE GIBRALTAR.

Quand le roi Ferdinand le IVe. mit le siége autour de Gibraltar, et qu'il jura sur un missel de mourir ou de la prendre ;

Après qu'il lui eut donné assaut par terre et par mer, et que la ville et le château se furent rendus à discrétion ;

Un vieux Maure sortit de la ville, il avait bien cent années d'âge, et il demandait à voir le roi pour lui parler ouvertement.

Il mit les deux genoux en terre, le roi lui ordonna de se lever ; le Maure parla de cette façon ; écoutez bien ce qu'il va dire :

« Je vivais joyeusement, et depuis longues années, en paix dans Séville, quand l'illustre Ferdinand vint la conquérir sur nous.

» De là je m'en vins à Xérès, où nous pûmes mal résister à la royale colère de ton sage aïeul don Alphonse.

» Alors je choisis Gibraltar pour demeure, comme le lieu le plus fort que les Maures eussent jusqu'à la mer.

» Mais comme nous n'avons pu tenir contre ta valeur, je viens t'annoncer que si tu continues, ton empire n'aura de bornes que les limites de l'univers.

» Fixe bien ta pensée sur ce que je dis, parce que cela doit arriver ainsi, car je l'ai entendu prédire à un Maure très savant. »

ROMANCES DE DON PÈDRE.

MORT DU GRAND-MAÎTRE.

Je vivais là-bas dans Coimbre, ville que j'avais conquise, quand me vinrent des lettres du roi don Pèdre mon frère,

Pour que j'allasse voir les tournois qu'il avait fait préparer dans Séville, moi, malheureux grand-maître ; moi, grand-maître infortuné.

J'avais pris treize de mes mules, et vingt-cinq de mes chevaux, tous avec des chaînettes d'or, tous avec des housses de brocart.

J'avais fait en huit jours un chemin de quinze journées, quand au passage d'un ruisseau, alors que je passais à gué,

Ma mule tomba avec moi; je perdis mon poignard doré, et un de mes pages se noya, le plus chéri de tous mes pages.

A la porte Macarena je rencontrai un prêtre ordonné, un prêtre ordonné de l'Evangile, qui n'avait pas encore chanté la messe.

Que Dieu te maintienne en paix, grand-maître ! Grand-maître, que ta bonne arrivée soit heureuse ! aujourd'hui il t'est né un fils ; aujourd'hui tu as accompli vingt et un ans.

Si tu pouvais le vouloir, grand-maître ! nous nous en retournerions pour le baptiser ; tu serais celui qui a un fils, et moi je serais le parrain.

Ici parla le grand-maître ; écoutez bien ce qu'il répondit : Ne me l'ordonnez pas, Seigneur ! Mon père, ne veuillez pas me l'ordonner,

Parce que je m'en vais voir ce que me veut le roi don Pèdre mon frère ; et je donnai de l'éperon à ma mule, et je me trouvai entré dans Séville.

Et comme je ne vis pas de tentes dressées, et comme je ne vis pas de chevaliers

armés, je pris le chemin des palais du roi don Pèdre mon frère.

En entrant par les portes, on les avait fermées derrière moi, on me demanda mon épée, l'épée que je portais à mon côté.

On m'ôta mes gardes, mes gardes qui m'avaient accompagné; ce que voyant les miens, ils me dirent qu'il y avait trahison.

Mais que je sortisse seulement, et qu'ils me mettraient en lieu de sûreté; moi, comme j'étais sans reproche, je ne pris inquiétude de rien.

Je me rendis à l'appartement du roi don Pèdre mon frère : « Que Dieu vous maintienne en paix, le bon roi! vous et tous ceux qui vous touchent!

— » Soyez venu dans une mauvaise heure, grand-maître! Venez-vous par ordre ou par force, votre tête, grand-maître! voilà le présent d'arrivée que je veux de vous.

— » Pourquoi donc cela, bon roi? je n'ai

jamais rien fait pour vous déplaire, je ne vous ai jamais abandonné dans la guerre, ni lorsque vous combattiez avec les Maures.

—» Venez ici, mes gardes de la porte, et que ce que j'ai ordonné se fasse. » Il ne l'avait pas encore bien dit qu'ils lui avaient déjà coupé la tête.

Il l'a envoyée dans un plat à dona Maria de Padilla; mais la tête se met à lui parler, à elle, comme si le grand-maître était encore vivant.

Les paroles qu'elle lui dit, les voilà comme elle les a prononcées : « Vous le paierez bien, traîtresse; vous le paierez bien, et le passé et le présent.

» C'est un mauvais conseil que celui que vous avez donné au roi. » Elle prend la tête par les cheveux et elle la jette à un chien.

Le chien est celui du maître; il met la tête sur une estrade, et aux gémissements qu'il pousse, il fait trembler tout le palais.

Alors le roi demande. « Qui est-ce qui

fait mal à ce chien ? » Alors ils répondent tous, tous ceux qu'irrite sa cruauté :

« Il est après la tête, Sire, il est après la tête de votre frère. » Alors parla au roi sa tante, qui était la tante de tous les deux.

« Vous y avez bien peu regardé, Sire ; Sire, vous y avez bien peu regardé ! à cause d'une méchante femme, vous avez fait donner la mort à un tel frère. »

Elle avait à peine parlé, et déjà elle en était punie ; il s'en va auprès de dona Padilla, mais auparavant il a parlé ainsi :

« Saisissez-la, mes chevaliers, et mettez-la en lieu sûr ; je lui ferai éprouver un tel châtiment qu'il en sera parlé dans toute l'Espagne. »

Ils l'ont enfermée dans une prison obscure, et lui-même lui donne à manger, lui-même de sa propre main, car il ne se fie à personne, sinon à un page qu'il a élevé auprès de lui.

MORT DE DONA BLANCHE.

Le roi don Pèdre n'étant pas content de tenir dona Blanche renfermée dans Sidonia sans raison et sans juste motif,

A la demande de Padilla, cette belle tigresse d'Hircanie, il consentit à ce que l'on mît fin à la triste vie de la reine;

Car cette femme lui avait dit: « Seigneur, si l'on doit ajouter foi à votre parole, n'est-il pas temps que vous remplissiez la promesse que vous m'avez faite depuis si long-temps,

» Et moyennant laquelle je me suis abandonnée à vous, quoique je vécusse dans une maison honorée, et que je fusse recherchée par un grand nombre de seigneurs de vos états.

» Vous m'avez donné le nom de votre maîtresse, et il sert à me diffamer dans le vulgaire, parce que l'on dit à ma honte que je ne mérite pas d'autre qualité.

» Et ne devrait-il pas vous suffire que je fusse comme je le suis, chargée d'enfants qui sont à vous, et que ce soit parce qu'ils sont à vous que j'aie vécu jusqu'ici dans un pareil déshonneur. »

Ces paroles mielleuses émurent cet aveugle roi, prononcées qu'elles étaient par une femme artificieuse et habile à pleurer.

Il s'en fut pour retourner à sa maison, et en y arrivant il s'abandonna à un dessein diabolique également fatal à sa vie et à son âme.

Il ordonne à un seigneur de ses familiers de partir à l'instant, de se rendre en toute hâte à Sidonia, et de donner la mort à dona Blanche.

Le noble cavalier lui répond : « Il n'est pas juste que je fasse une telle chose, parce que celui qui s'attaque à la reine, s'attaque également au roi et à sa gloire. »

Le roi, irrité de cette réponse, se tourne vers un homme du nombre de ses mas-

siers, et lui commande d'aller tuer la reine s'il ne veut perdre ses bonnes grâces.

Cet homme vil y consentit sans hésiter, parce que l'on trouve toujours dans un être pareil une âme et un bras prêts à toute œuvre basse et infâme.

Etant donc arrivé à Sidonia, il déclara à la reine l'ordre dont il était porteur, et celle-ci troublée y répondit :

Chant funèbre.

« O roi injuste et cruel ! roi sévère et tyran; comment, inhumain, peux-tu permettre une telle barbarie ?

» Que le ciel te châtie, et que ce Dieu que j'invoque humblement prenne mon âme en pitié,

» Ou plutôt qu'il te pardonne un aveuglement si étrange, et que le siècle te pardonne les torts que tu as envers moi !

» Et toi qui apportes les ordres du roi,

remplis ton office, et perce le chaste sein d'une jeune fille;

» Car je suis encore telle maintenant que lorsque ma mère me mit au monde, que lorsque mon père m'envoya ici; et plût à Dieu qu'il ne m'y eût jamais envoyée,

» Pour être non pas la femme, mais l'esclave de ce roi cruel, et vivre dans une condition telle que j'ai vu réunis sur ma tête tous les malheurs.

» O France! ô ma douce patrie, pourquoi ne m'as-tu pas retenue quand tu m'as vu partir pour venir souffrir dans cette Espagne;

» De laquelle je ne me plains pas pourtant, parce que ses habitants ont compati à mes peines, contenus, comme ils devaient l'être, par le respect dû à leur roi.

» Et maintenant ce roi permet, au désespoir de la Castille, et pour plaire à sa Padilla, que l'on donne la mort à sa femme légitime.

» Et puisque je vois que mes plaintes et

mes lamentations sont vaines, je supplie Dieu qu'il me reçoive entre ses mains. »

A ces mots la reine acheva une vie triste et sans bonheur, mourant vierge et pauvre jeune fille si mal récompensée de sa vertu.

Et sa mort prématurée fut bien pleurée parmi les peuples, parce qu'elle avait été aimée de tous ceux qui l'avaient connue.

MORT DE DON PÈDRE.

Le cruel roi don Pèdre et don Henri sont là, se tenant mutuellement entrelacés entre leurs bras robustes.

Ce ne sont pas des embrassements d'amour, ceux que se donnent les deux frères; l'un tient une dague, et l'autre un poignard acéré.

Le roi serre étroitement Henri, Henri

serre étroitement le roi; l'un est perdu de rage, l'autre est enflammé de colère.

Et de ce combat terrible il ne s'est trouvé qu'un témoin, c'est un page d'épée de don Henri, qui regarde de loin quelle en sera l'issue.

Après avoir long-temps lutté, ô déplorable événement! vaincus de fatigue, ils s'en viennent tous deux à terre, et c'est don Henri qui se trouve sous son ennemi.

Ce que voyant le page, ému du péril de son seigneur, il s'approche du roi par derrière, et le tire par son manteau,

Disant: « Je ne touche point au roi, je ne mets point la main sur sa personne, je fais seulement ce que doit faire un serviteur fidèle. »

Mais le roi s'étant brusquement retourné, don Henri vint à se relever, et perça d'un coup de poignard le sein de ce roi perfide.

Et le fil de la vie y ayant été coupé, il en sortit avec des flots de sang, l'âme la

plus cruelle qui jamais ait vécu dans le cœur d'un chrétien.

DOULEUR DE DONA PADILLA.

Aux pieds de don Henri est étendu le roi don Pèdre, plutôt vaincu par la volonté du ciel que par la vaillance de son ennemi.

Celui-ci, en remettant son poignard dans son fourreau, lui tient le pied appuyé sur la gorge, et encore n'est-il pas certain de n'avoir plus rien à craindre de cet invincible cadavre.

Les deux frères ont combattu l'un contre l'autre ; et tel a été le succès du combat que le vainqueur n'y aurait gagné que le surnom de Caïn, si le vaincu ne l'avait pas mérité encore plus que lui.

Emportées par l'allégresse et par la douleur, les deux armées rompent leurs rangs

et accourent les uns mêlés avec les autres sur le théâtre de la bataille.

Et ceux de Henri crient, chantent et répètent : Vive Henri !

Et ceux de don Pèdre pleurent, se lamentent et s'écrient : Notre roi est mort !

Les uns disent qu'il a mérité son sort ; les autres répondent que cela est une action déplorable, donnant pour raison qu'un roi n'est pas cruel, lorsqu'il naît dans un temps où il est nécessaire de l'être.

D'ailleurs il n'y a aucun motif pour que le vulgaire s'immisce ainsi dans les couseils des rois, et juge du droit et de l'injuste dans de si grands événements.

Et puis les fautes de l'amour sont si belles et si excusables, surtout quand une beauté comme Padilla en est la cause.

Car, disent-ils, il n'est personne qui ayant vu une fois Padilla, ne regarde don Pèdre comme un homme sage, puisqu'il

n'a pas, à l'exemple de Rodrigue, livré pour elle son royaume à feu et à sang.

Et ceux du parti de Henri crient, chantent et répètent : Vive Henri !

Et ceux du parti de don Pèdre pleurent, se lamentent et s'écrient : Notre roi est mort !

Ceux qui ont une âme vile, par crainte ou par flatterie, et quoique rangés sous la bannière du vaincu, suivent de suite la bannière du vainqueur.

Ils donnent à Henri le nom de vaillant, et à don Pèdre celui de prince aveugle et de tyran ; car avec les morts meurent la justice et la reconnaissance.

La fin tragique du grand-maître, la mort de son jeune fils et l'emprisonnement de dona Blanche, servent de texte à l'infâme changement de leurs discours.

Cependant, quelques-uns plus fidèles, appellent encore leur roi, et poussent des cris vers le ciel en lui demandant justice.

Et ceux de don Henri crient, chantent et répètent : Vive Henri !

Et ceux de don Pèdre pleurent, se lamentent et s'écrient : Notre roi est mort !

La belle Padilla pleure cet épouvantable événement, comme il convient à la veuve du roi mort, qui devient l'esclave du roi vivant.

« Ah ! don Pèdre à quelle mort cruelle t'ont entraîné des conseils pervers, une confiance imprudente et tes audacieuses pensées ! »

Et elle sortit en courant de sa tente, et elle vit au milieu des rangs silencieux passer le corps sanglant de son époux que l'on emportait couvert d'un voile noir.

Et plus loin sur un trône, Henri recevait le sceptre ; elle entendit les applaudissements, elle vit, et les uns sonnant les cloches, et les autres faisant retentir les trompettes.

Et ceux de Henri crient, chantent et répètent : Vive Henri !

Et ceux de don Pèdre pleurent, se lamentent et s'écrient : Notre roi est mort !

Comme la douleur s'accroît à la vue d'un bonheur étranger; que devient-elle quand ce bonheur est celui d'un ennemi triomphant ?

Aussi elle pleure et déchire ses vêtements, la triste dame, en voyant don Pèdre baigné dans son sang, et Henri couvert de la pourpre royale.

Elle veut dire : « Arrêtez, vilains ! » et « Don Pèdre, tu vivras dans mon cœur; » mais la puissance de la douleur arrête la parole sur ses lèvres, et la mort et l'amour lui ferment les yeux.

Cependant courent çà et là dans la plaine, vainqueurs et vaincus, fantassins et cavaliers.

Et ceux de don Henri crient, chantent et répètent : Vive Henri !

Et ceux de don Pèdre pleurent, se lamentent et s'écrient : Notre roi est mort.

UN FAIT DE HITA.

« Puisque votre cheval est mort, Sire, montez sur le mien ; si vous ne pouvez y monter seul, approchez, mes mains vous y placeront.

» Un pied dans l'étrier, l'autre dans ma main ! Dépêchez, la mêlée devient plus épaisse ; peu importe que je meure si je vous sauve.

» Il a la bouche tant soit peu sensible, le frein le fatigue ; mais qu'aucune crainte ne vous arrête, lâchez la bride, pressez l'éperon et partez au large.

» Ce que je fais ne vous oblige point envers moi ; ce n'est pas une dette que vous contractez, le vassal doit aide à son seigneur et roi.

» Et comme c'est vérité que je vous le

dois, je ne veux pas que les Castillans, outrageant mes cheveux blanchis, disent que je vous ai abandonné et que je n'ai pas fait ce que je devais.

» Je ne veux pas que les dames de la Castille me reprochent d'avoir paru sur le champ de bataille où leurs maris sont couchés, morts en gentilshommes, et d'en être sorti, moi, vivant.

» Cet Enée que l'on vante, sauva son père; je vous sauve, vous, le père de tous.

» Je vous recommande mon fils Diego, servez-lui de père et de soutien; que Dieu soit le vôtre! »

Ainsi dit le brave montagnard seigneur de Hita et de Buitrago au roi don Juan Ier., après quoi il se précipita dans la mêlée pour y mourir en combattant.

QUINZIÈME SIÈCLE.

La mort du comte de Niebla est un des événements qui, pendant le long règne de Jean II (1406 à 1454), attirèrent l'attention générale. Cette mort, objet des plus vifs regrets, arriva en 14.., alors que faisant le siége de Gibraltar, et conduisant ses troupes à l'assaut, il fut surpris par le flux de l'Océan. Plein d'une noble générosité, il préféra périr avec ses soldats, plutôt que de sauver sa vie en les abandonnant.

Comme tous les favoris portés par la fortune, de la plus basse condition aux plus éminentes dignités, Alvar de Luna expia, par une disgrâce éclatante, la faveur dont il avait joui pendant trente-quatre ans auprès du roi de Castille; sa tête tomba sur un échafaud (1453). Un

orgueil sans mesure, de grands talents comme guerrier et comme politique, des richesses immenses, causèrent son infortune. Son orgueil révolta la fierté des grands, ses talents portèrent ombrage aux ambitieux, et ses richesses excitèrent l'envie de tous. La reine elle-même se mit à la tête de la conjuration, il succomba ; le roi, qui ne connut, qu'après la mort d'Alvar de Luna, la perte immense qu'il avait faite, eut à se reprocher d'avoir sacrifié un serviteur fidèle et habile à la haine de courtisans qui lui étaient peu dévoués ; il mourut un an après son favori.

Les romances d'Alvar de Luna paraissent avoir été composées quelques années après sa mort, sous le règne de Henri le Quatrième, esclave, comme son père, d'un favori ; mais ce favori, Bertrand de la Cueva, avec plus d'orgueil qu'Alvar de Luna, n'avait aucun de ses talents.

ROMANCES

DU XVe. SIÈCLE.

MORT DE HENRI DE GUSMAN.

Le Roi.

« Donnez-moi des nouvelles, Chevaliers; dites-moi ce qu'il y a de nouveau à l'armée de don Henri de Gusman, le comte de Niebla,

» Celui qui fait la guerre aux Maures, et qui a bloqué Gibraltar. Hier j'ai vu des fêtes se préparer dans ma cour, aujourd'hui tout est interrompu.

« Quelque grand de Castille serait-il mort? serait-ce un de mes parents, ou don Alvar le connétable ? »

Les Chevaliers.

« Aucun grand de Castille n'est mort ;

il n'est mort aucun de vos parents, ni le connétable don Alvar de Luna.

» Mais il est mort un chevalier de si grande valeur, qu'avant peu, par l'audace des Maures, vous connaîtrez toute votre perte.

» C'est parce qu'il voulut aider les siens, car il pouvait se sauver; mais il entendit son nom, mais il s'entendit appeler.

» Il monta sur un frêle esquif que renversa la fureur de la mer. Don Henri! Sire, c'est don Henri de Gusman! Laissez les riches habits, seigneur; laissez la joie et les plaisirs. »

Le roi, à cette nouvelle, fut pénétré de douleur; il regrettait beaucoup un si brave chevalier.

Il ordonna qu'on lui amenât le fils qu'il avait laissé, et l'institua de suite duc de Medina-Sidonia.

ROMANCES D'ALVAR DE LUNA.

ALVAR DE LUNA ET SON SECRÉTAIRE.

Le roi Jean second fait mauvais accueil à don Alvar de Luna, connétable de Castille.

La roue perfide de la fortune a fait un tour; les caresses se sont changées en haine, la faveur en menaces, la familiarité en froideur.

Exemple commun sur la terre; il n'y a de certitude en haut, que dans ce lieu élevé où Dieu fait son séjour.

Un jour que le connétable ne pouvait dormir, à l'heure de la méridienne, il parlait ainsi avec son secrétaire :

« Le roi ne m'a pas parlé, il m'a regardé d'un œil sévère; mes courtisans accoutumés m'ont laissé revenir seul.

» Quelques traîtres me veulent du mal,

ils auront prévenu le roi contre moi ; il est facile, ils sont faux ; s'ils persistent, ils le persuaderont.

—» Connétable, monseigneur, une mer irritée, un vent ennemi poussent le vaisseau de ta fortune vers des écueils perfides ; louvoye, de crainte de naufrager.

» L'envie s'attache à la faveur comme l'ombre suit le corps ; tu es monté bien vite auprès du trône, prends garde d'en descendre aussi promptement.

» Tu le sais, l'humaine fortune est poursuivie par le regard mortel de l'ambition ; l'ennui dévore l'homme élevé en dignités ; une épée est suspendue à un cheveu au-dessus de sa tête.

» Jette-toi aux pieds du roi, dis-lui : seigneur, rends-moi tes bonnes grâces, si tu ne veux m'ôter la vie.

» Un grand attachement ne finit point sans laisser de grands restes qui parlent en faveur de l'objet aimé.

» Tes amis auront le bonheur en par-

tage, tes ennemis le malheur ; tes vérités obtiendront une victoire éclatante, leurs mensonges un juste châtiment.

» L'humilité vient à bout de tout; l'arrogance avec les rois est un moyen périlleux qui peut exciter leur colère. »

C'est ainsi que parle le secrétaire fidèle; don Alvar soupire en disant tristement que Dieu rend insensé l'homme qu'il laisse se fier aux autres hommes.

ARRESTATION D'ALVAR DE LUNA.

Le roi sort de la messe de *Sainte-Marie la Blanche*; le connétable don Alvar et d'autres l'accompagnent.

En arrivant au palais, il dit d'un air irrité : « Partez d'ici, connétable, mon peuple me hait à cause de vous ;

» Vos conseils, que j'ai suivis, m'ont rendu odieux à l'Espagne ; ainsi je n'en

veux plus ; partez, ou craignez ma colère. »

Le connétable part et retourne à son hôtel en menaçant les grands qui ont mal informé le roi.

Le soir, pendant qu'il soupait, entra Diego Goter, le fort, qui lui dit : « Gardez-vous, Seigneur ; il court dans tout Burgos le bruit qu'on doit vous arrêter demain mercredi ; montez sur ma mule, vous irez en croupe derrière moi caché sous mon manteau, et nous sortirons ainsi par la porte de *Saint-Jean*. »

Le grand-maître réfléchit un instant, et lui dit qu'il parlait avec raison.

Puis il demanda une coupe de vin et des poires cuites qu'il mangea, après quoi il se prépara à dormir.

Diego Goter lui dit qu'il fallait partir sans tarder davantage ; il répondit : « Va, sois tranquille, je parie que tout cela n'est rien. »

Le lendemain matin, Carthagène se leva

et vit venir don Alonso de Zuniga avec deux cents hommes d'armes.

Il fut réveiller le grand-maître, qui s'arma, et dit : « Puisqu'on cerne la maison, avertis ton père. »

Ils venaient en disant : « Vive la Castille, liberté à son roi. » Au grand bruit, le grand-maître se mit à la fenêtre.

Il dit : « Cette troupe est belle. » Mais bientôt il fut forcé de se retirer ; car un archer l'avait ajusté et avait manqué de le blesser.

Le combat fut aussi opiniâtre qu'il est possible ; don Alvar consentit à se rendre en prison comme le roi l'ordonnait.

Pendant ce temps, comme le roi se rendait dans la salle à manger, l'évêque d'Avila, qui l'accompagnait, se mit à la croisée.

Le grand-maître le vit, et lui dit à haute voix, en portant son doigt à son front : « Par ma tête, seigneur Évêque, vous me le paierez au double. »

L'Évêque, épouvanté de sa furie, répondit : « Par les ordres sacrés que j'ai reçus, je vous jure, seigneur, que je ne vous ai accusé en rien.

—» Bon, je crois à votre serment comme y croirait le roi de Grenade (1). » Puis il envoya prier le roi de l'entendre un instant.

Le roi lui fit répondre qu'il eût à se souvenir qu'il lui avait conseillé lui-même de ne jamais montrer son visage à un homme accusé et conduit en prison.

ON LE CONDUIT A VALLADOLID.

On fait sortir de la prison don Alvar de Luna, connétable de Castille, de nombreux cavaliers l'entourent.

---

(1) Le roi de Grenade, musulman de religion, n'aurait pas ajouté foi au serment de *par les ordres sacrés* d'un évêque.

Diego de Zuniga est celui qui le fait sortir, et qui, chargé de sa garde, commande les hommes d'armes et l'escorte armée.

Selon les ordres du roi, on se dirige vers Valladolid. A Tudèle, se joignent à eux quelques moines du monastère d'Albrey et le frère Alonso de Espina, révérend maître en théologie.

Leur vue fit concevoir au grand-maître de sinistres soupçons. Les moines se rangèrent autour de lui, et le frère Alonso lui dit :

« Considérez, Seigneur, comment tout passe dans ce monde, et quelle triste récompense attend les meilleurs services.

» En expiation des crimes que vous avez commis jusqu'à ce jour, recevez avec patience la mort qui vous menace.

» Songez seulement à vous réconcilier avec le Dieu tout-puissant. »

Ce fut avec de tels discours et de pa-

reilles exhortations que le pieux frère l'entretint jusqu'à leur arrivée à Valladolid.

Il était trois heures, on conduisit le grand-maître dans la maison d'Alonso Perez de Bivero, qui avait été tué par son ordre, et là, la femme et les enfants, enflammés par une juste rage, lui disaient :

« Enfin, grand-maître, tu vas expier ici la mort du juste Bivero, ta perfidie et ta cruauté. »

Et lui, écoutant ces discours, ressentait une grande peine, une douleur profonde; tous se vengeaient du mal qu'il leur avait fait.

Il resta exposé à toutes ces insultes de la vengeance jusqu'à l'heure du coucher du soleil. A la nuit on le conduisit à la maison d'Alonso de Zuniga.

Restèrent deux moines pour lui tenir compagnie, et tant d'hommes d'armes pour le garder que la maison ne pouvait les contenir tous.

DISCOURS DU MOINE AU GRAND-MAÎTRE.

« Ce qui était hier est passé; ce qui est aujourd'hui passe comme le vent; ce qui sera demain n'est point encore arrivé; ainsi tout va dans le monde.

» Dans le monde, ce qui est stable est renversé par ce qui manque de fixité, ce qui est sain devient vite malade; le desir vient, l'accomplissement du desir fuit.

» A qui a cent ans de vie, il lui manque une heure de bonheur, et celui qui compte un jour à peine, compte déjà un grand jour de larmes.

» Dans le monde tout afflige, rien ne console; tout passe, rien ne revient; tout irrite, rien n'appaise. Le monde caresse, mais c'est pour blesser;

» Il condamne sans écouter; ce qui est vivant il le tue; ce qu'il promet il ne le tient pas; qui le sert bien est mal payé;

» S'il sourit c'est pour tromper; s'il élève

c'est pour abattre; il sait punir, il ne sait pas pardonner; il accorde la célébrité pour donner plus tard l'infamie.

» Celui qui y compte le plus, se trompe davantage; celui qui pense gagner le plus, perd davantage. Malheur à qui s'y fie! le bonheur ne s'y endort qu'auprès de l'inquiétude.

» Nous y entrons en pleurant, nous en sortons avec des pleurs : vivre, c'est supporter chagrin, confusion, tourment et angoisses, et à la mort viennent la crainte et les regrets.

» Que de promesses fallacieuses, que de présomptions et de vaines gloires, de folies méprisables, d'honneurs et de richesses éphémères!

» L'humilité reste dans son coin, l'ignorance triomphe et se fait valoir; tel est le monde, et dans un tel monde qui peut regretter la vie? »

Voici ce qu'entre autres choses, dit à

don Alvar de Luna le moine qui le console pendant qu'il attend la mort.

MONOLOGUE D'ALVAR DE LUNA.

« Eh ! bien donc, qu'elle arrive cette mort tardive, que tant de signes sinistres me présagent depuis tant de jours !

» Voyons ce secret inconnu que nous desirons tant connaître, et que nous redoutons tant.

» Ce passage fait-il autant de mal à sentir qu'à se l'imaginer ?

» Tout le monde me poursuit : avec tant de bourreaux qui m'environnent, la mort tarde bien !

» Quelle sera la cause de ma mort ? des biens qui ont excité l'envie, des biens que j'ai eus, non pour en jouir, mais pour les amasser.

» Ces biens terrestres perdent mon

corps; fais, ô Dieu, qu'ils ne perdent pas mon âme.

» O mon esprit malade, que tu es difficile à guérir de tes vains souvenirs; te faut-il autant de temps pour les perdre qu'il en a fallu pour les rassembler.

» Mais le temps est puissant, lá mort est là. Patience, courage et repentir ! »

CONDAMNATION D'ALVAR DE LUNA.

L'an mil cinq cent cinquante-deux de la naissance du sacré fils de Dieu,

Les président, auditeurs et tout le royal sénat se rassemblent pour examiner le procès de don Alvar de Luna, favori du roi don Juan.

Vu et revu par tous, bien et dûment examiné, ils rendent à l'unanimité une sentence cruelle qui le prive de ses biens, lui enlève son état, lui ôte les dignités

de connétable de Castille, de grand-maître de Saint-Jacques, de comte de Saint-Etienne, de duc de Truxillo;

Ordonne que ces biens qu'il a usurpés soient rendus à la couronne; et attentifs aux crimes qu'il a commis, aux malheurs qu'il a causés,

Ordonne que, précédé du hérault qui publiera ses délits, il soit conduit par les rues de la ville jusque sur la place du marché, et là, comme gentilhomme, qu'il ait seulement la tête tranchée;

Que sa tête coupée reste pendant neuf jours exposée sur un poteau pour servir d'exemple, et qu'enfin la sentence soit exécutée de suite sans appel.

On va la signifier au malheureux grand-maître dans la maison d'Alonso de Zuniga où il est enfermé.

Lequel dit, en l'écoutant d'un air serein et sans paraître troublé, que puisque le roi n'était pas satisfait, il était payé, lui, comme il le méritait.

Ensuite il se confessa et communia, assisté de l'un des moines; puis, comme la force lui manquait, il demanda quelque chose à manger.

On lui apporta du pain, du vin et des cerises; il en mangea trois ou quatre avec seulement une bouchée de pain, mais il but une fois du vin.

Et il s'assit sur une chaise, attendant la mort, pensif avec tristesse et sans consolation.

ALVAR DE LUNA MARCHANT A LA MORT.

« Adieu, faveur des rois, adieu, vaine espérance qui m'accompagnais hier, et m'abandonnes aujourd'hui;

» Je comptais sur tes promesses, je suis détrompé; le monde ne donne qu'à celui qui a.

» J'avais fondé sur le monde des espé-

rances qui finissent avec moi; qui monte le plus haut, tombe le plus bas.

» Je voulus monter jusqu'au ciel, comme l'aile du moulin poussée par le vent rapide ; mais le vent souffle et l'aile retombe.

» Qui ne prendrait confiance aux paroles flatteuses des rois ? O roi don Juan, ô mon maître, pourquoi tes faveurs se sont-elles évanouïes comme un brouillard touché d'un rayon du soleil ?

» J'étais ta créature ; il te plut de me former, et tu m'as brisé comme un vase de verre.

» Tu avais fait de moi une statue élevée ; mais comme celle de Nabuchodonosor, elle avait des pieds d'argile : à la première secousse elle a été renversée.

» Que de fois ma main n'a-t-elle pas signé pour toi pour agrandir ta puissance et étendre ta renommée ; la première fois que tu as signé, ça été mon arrêt de mort.

» Tu me condamnes, je vais à la mort

avec plaisir ; contente ton envie, coupe l'épi que tu as fait croître. »

Voilà ce que dit don Alvar en sortant de sa prison pour aller mourir.

SUPPLICE D'ALVAR DE LUNA.

Un mercredi matin, on fait sortir à neuf heures le grand connétable par les rues de Valladolid.

Il s'avance précédé d'un hérault qui crie à haute voix : « C'est pour qu'il soit notoire à tous, que le roi a ordonné de faire justice de cet homme qui me suit, comme d'un usurpateur, d'un tyran et d'un traître envers la royale couronne de Castille. Il est condamné à avoir la tête coupée en expiation de ses crimes. »

Ils suivent la rue des Francs, traversent le marché aux Pignons, et par la rue de Cantarranas arrivent à celle de Cortanilla.

Ils entrent par-là sur la Grande-Place, si remplie de foule qu'elle avait peine à la contenir : au milieu, il y avait un échafaud de bois fort élevé.

Le grand-maître descendit de sa mule et monta aussitôt sur cet échafaud ; une croix y était dressée sur un tapis étendu.

Des cierges de cire jaune brûlaient à l'entour ; il s'inclina devant la croix et la baisa avec respect.

Puis il se mit à marcher d'un côté à l'autre : il prit son chaperon et un anneau qu'il avait conservé à son doigt ;

Il les donna au jeune Moralès son page : « Prends-les, dit-il, c'est le dernier présent que je pourrai te faire. »

Le jeune page les reçut, et pleura à chaudes larmes ; et la foule qui regardait se prit aussi à pleurer et à pousser des cris.

Le grand-maître conservait un air serein, il regardait et voyait tout cela ; apercevant Varrasa, qui était attaché au

prince des Asturies, comme écuyer, et qui, ce jour-là, était venu voir l'exécution du grand-maître :

« Approche, bon Varrasa, dis de ma part à ton prince qu'il donne à ceux qui le servent une autre récompense

» Que celle que le roi, mon seigneur, me fait donner aujourd'hui. » Bientôt le bourreau s'approcha une corde à la main.

Le grand-maître lui demanda ce qu'il en voulait faire ; il lui dit : « C'est pour attacher les mains à votre seigneurie. »

Celui-ci détacha un ruban qu'il avait sur la poitrine, et dit : « Attache-moi avec ce ruban à ta volonté, et frappe-moi du couteau comme il convient. »

Puis, voyant un crochet de fer fixé à un pieu élevé près de l'échafaud, il demanda à quel usage il était destiné ?

« Pour y exposer ta tête jusqu'au neuvième jour. — Quand j'aurai la tête tranchée, et que mon âme l'aura quittée,

qu'on en fasse ce qu'on voudra, ainsi que de mon corps.»

Puis il abaissa le collet d'un juste de soie fine qu'il portait pardessus un habit de camelot bleu.

Puis, quand il l'eut abaissé, il se mit à genoux; le bourreau lui demanda pardon et lui souhaita une paix éternelle;

Et lui passant rapidement le couteau sur le cou, il lui coupa la tête avec une adresse rare.

Ainsi mourut ce grand-maître, de si haute renommée et de si haute valeur, que jamais on n'avait fait faire une chute si terrible et de si haut.

Il fallut pour l'enterrer tendre un bassin aux aumônes publiques. Que ceux qui sont élevés dans de grandes dignités profitent de cet exemple, de peur qu'il ne leur advienne de finir comme a fini le connétable Alvar de Luna.

MORT DE DON ALVAR DE LUNA.

Avec un visage grave et triste, écoutant cette sentence, le connétable de Luna ne laisse voir aucune apparence de faiblesse.

La crainte de la mort ne l'a pas troublé, non plus que la honte de l'accusation ; il dit seulement avec patience :

« Le ciel a donné un juste châtiment à l'orgueil d'un homme privé, qu'avaient enflé de faibles services et la faveur de son roi.

» Il s'est élevé autour de lui comme une branche de lierre, et, comme le lierre, dès que son appui lui manque, il n'y a plus rien qui le soutienne.

» Que personne ne se hasarde dans la familiarité des rois, car en s'approchant de leur personne, on s'approche de la foudre.

» La fortune m'avait élevé jusqu'au plus

haut point de sa roue; mais comme la roue doit tourner, elle m'a fait redescendre jusqu'à terre.

» Ah ! roi Jean second, que je serais mort content, si c'était pour ton service que tu eusses fait rouler ma tête aujourd'hui !

» J'éprouve plus de douleur en perdant ma renommée que renverse ta colère, qu'en marchant au supplice, eussé-je mérité la mort.

» Si jamais j'ai rien dit ou fait qui puisse offenser ta grandeur, que Dieu, devant qui je vais rendre compte, ne me pardonne pas mes fautes.

» Qu'ils se réjouissent maintenant ceux qui veulent s'accroître par ma ruine; mais qu'ils songent, ces hommes superbes, qu'en montant ils m'ont vu descendre. »

Il voulut en dire davantage, mais il ne le put, parce qu'entrèrent alors Alonzo de Zuniga et six religieux qui l'attendaient depuis un moment.

Une grande foule de gens, toujours avides de spectacles, l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il parvînt à l'échafaud où était debout le bourreau.

Il pressa un crucifix sur son cœur, en versant de tendres larmes; car un cœur sans reproche trouve facilement des pleurs.

Les yeux tournés au ciel et les genoux en terre, il dit : « Mon doux Seigneur ! je vous recommande mon âme. »

Le bourreau enleva avec adresse la tête de dessus ses épaules, et volant dans l'air elle murmura : « Jésus et courage. »

Nota : Cette Romance est sur le même sujet que la précédente; mais j'ai pensé que le lecteur les verrait toutes les deux avec plaisir.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Sébastien Ier., roi de Portugal, perdit, à l'âge de trois ans, son père Jean III (1557). Il fut élevé par sa mère Catherine d'Autriche, régente du royaume, à laquelle sa bonne administration fit décerner le glorieux titre de mère de la patrie. En montant sur le trône, Sébastien, jusqu'alors cher à ses sujets, à cause de ses qualités brillantes et généreuses, fit paraître cette belliqueuse manie qui entraîna le Portugal dans un abîme de malheurs. Une expédition, qu'il tenta en 1574 contre les Maures d'Afrique, ayant eu du succès, son ardeur s'en accrut, et, en 1578, il retourna de nouveau sur les côtes de l'empire de Maroc. Les représentations de ses amis et de ses parents avaient été inutiles; il était résolu à combattre: vingt mille hommes l'accom-

pagnaient. Le 4 août, près d'Alcazar-Quivir, il attaqua l'armée ennemie : d'abord il eut l'avantage; mais les Maures, beaucoup plus nombreux que les Portugais, ayant étendu leurs ailes, enveloppèrent les chrétiens et en firent un affreux carnage. Après avoir eu trois chevaux tués sous lui dans la mêlée, Sébastien, couvert de blessures, allait tomber au pouvoir de l'ennemi. Quelques soldats se disputaient l'honneur de le faire prisonnier, lorsqu'un officier survint :

« Quoi, dit-il, quand Dieu vous donne » une telle victoire, vous vous égorgez » pour un prisonnier. » En même temps il déchargea un coup de cimeterre sur le roi qu'il ne connaissait pas, et l'étendit mort à ses pieds; deux jours après son corps fut reconnu par les principaux seigneurs portugais qui étaient prisonniers, ce qui n'empêcha point que, dans la suite, quelques aventuriers ne se présentassent sous son nom en Portugal.

Le sujet des romances que j'ai traduites, fait qu'elles sont plutôt portugaises qu'espagnoles; on les attribua dans le temps à l'illustre Lope de Vega, contemporain du roi Sébastien.

ROMANCES

DU XVIe. SIÈCLE.

ROMANCES

DE SÉBASTIEN DE PORTUGAL.

DÉPART DU ROI SÉBASTIEN.

Une belle Portugaise, dame illustre et de haute naissance, les yeux pleins de larmes, le cœur plein de sanglots, tourne sa vue vers la flotte nombreuse qui, commandée par le roi Sébastien, sort de Lisbonne et tourne ses voiles vers l'Afrique;

Et comme le vent du nord souffle avec fureur, elle dit, en poussant un soupir, triste, troublée et affligée:

Rien ne peut donc résister à un roi jeune et plein d'audace!

Elle regarde à terre les troupes belles et nombreuses qui vont s'embarquer; tant de chevaliers d'armures variées et de devises différentes; car, quoique tous portent la croix sacrée, l'amour et la galanterie ont joint leurs devises aux légendes religieuses.

Mais la dame affligée voit un rouge étendard flotter à la poupe du galion royal qui lève l'ancre, et dit :

« Rien ne peut donc résister à un roi jeune et plein d'audace! »

Elle regarde les armes brillantes que porte le corps des nobles, leurs écharpes d'or et d'argent, leurs habillements somptueux, leurs riches manteaux, leurs médailles d'or entourées de pierreries, leurs chaînes d'or si artistement travaillées que la vue en est étonnée.

Considérant ce départ de tant d'hom-

mes, et que parmi eux va celui qui est son âme et sa vie, elle dit :

« Rien ne peut donc résister à un roi jeune et plein d'audace ! »

Les trompettes sonnent le départ, les tambours retentissent, et les sifflets aigus rappellent tout le monde à bord ; les matelots poussent de longs cris, l'ancre se lève, et les mousses légers étendent les voiles au vent.

La belle dame, qui cherche une consolation dans ses desirs, dit : « Plaise à Dieu que tu reviennes victorieux et glorieux !

» Quelque chose pourra-t-elle résister à un roi jeune et plein d'audace ! »

SÉBASTIEN DANS LA BATAILLE.

Courant çà et là pendant la bataille, le brave roi Sébastien, les bras et l'épée baignés dans le sang des ennemis,

Blessé de sa royale personne, mais non fatigué de blesser, car il porte un cœur si valeureux qu'il ne connaît pas la lassitude,

Se montre partout où le péril est le plus imminent, ranime le courage de ses troupes et jette la terreur parmi les ennemis.

Mais bientôt, au milieu des Arabes, dont il fait un horrible carnage, son cheval succombe accablé par la mêlée et par le poids des armes.

Alors le roi voit, dans son péril, venir vers lui un vaillant gentilhomme dont les armes sanglantes montrent qu'il a reçu de nombreuses blessures.

Il monte un cheval frais et léger; les Maures arrivent en combattant. Lui, d'une voix faible et fréquemment interrompue :

« Sers-toi de ce cheval, bon roi Sébastien; en sauvant ta personne, tu sauveras tous ces braves qui restent encore sur le champ de bataille.

» Vois l'affreux carnage de ton peuple portugais et son sang qui forme des lacs, tant il y en a de répandu.

» Ton infanterie est en désordre, ta cavalerie est rompue; ceci est un triste signe pour toi, un favorable présage pour l'ennemi.

» Tes vassaux te supplient de t'éloigner de ce champ de fureur; leur sang coulera s'il le faut, leurs vies seront perdues pour protéger ta retraite.

» Rends-toi à ma prière, prends mon cheval; le bien commun doit l'emporter dans ton âme sur la vie d'un simple chevalier. »

Le roi, ému de ces prières, répondit, en acceptant :

« A quelle extrémité la fortune m'a-t-elle réduit, que je sois forcé de recevoir par ta mort une vie qui m'est en horreur à présent.

» Mais tu auras peu d'avantage sur moi, brave chevalier, dans une bataille comme

celle-ci; ce n'en est pas un grand de mourir le premier. Descends. »

Le roi dit ainsi, mais le vassal ne le peut; mille honorables blessures l'en empêchent.

Le roi le descend dans ses bras, l'embrasse, et montant sur le cheval :

« Adieu, dit-il, chevalier; je pars, non pour sauver ma vie, mais pour chercher vengeance parmi les ennemis, et mourir avec mes vassaux. »

MORT DE SÉBASTIEN.

De la sanglante bataille que le roi Sébastien a livrée aux Maures d'Afrique, après la déroute,

S'est échappé un Espagnol de ceux que Philippe a envoyés au secours et sous les ordres du roi portugais.

Ses armes sont brisées, il n'a plus de

cheval, il est baigné dans son sang et couvert de blessures.

Il s'appuie contre un arbre bas et touffu, et d'où il voit la défaite meurtrière de l'armée;

Et quoique faible et sans haleine, il dit à un soldat :

« Ce n'est pas la mort que je redoute, puisqu'avec la vie le catholique chrétien paie ce qu'il doit à Dieu.

» Ce qui me fait de la peine, c'est de voir qu'un jeune roi va mourir par son imprudence, et faire mourir tous ses soldats, parce qu'il est mal conseillé. »

Comme il disait ces paroles, arrive le roi tout animé; il dit : « Comment, Espagnol, dans une pareille mêlée, tant de tranquillité !

— « Illustre roi, répond-il, entends bien ce que j'ai voulu dire ; c'est qu'il faut sauver ta personne, et lever ton camp et te retirer.

» Ne donne pas à l'ennemi un tel avan-

tage, que tous les tiens se fassent tuer et qu'aucun chrétien n'échappe.

» Une retraite faite avec prudence et sans perte de soldats, vaut mieux souvent qu'une victoire achetée par la mort d'un grand nombre de braves. »

Le roi attentif l'écoute, et dit : « Castillan, garde pour toi ce conseil d'un fou qui porte un cœur lâche, plutôt que d'un soldat expérimenté. »

Le capitaine, qui se voit méprisé du roi, rappelle ses forces épuisées, fait un effort, monte à cheval, et l'épée nue à la main se jette au milieu des Sarrasins.

En disant : « Grand roi, pour te convaincre que mon bras n'est point celui d'un lâche, sois attentif à ce que je vais faire. »

Et en moins d'une heure trois alcaydes et plus de dix archers meurent sous ses coups.

Le roi, qui ne restait pas oisif, le suivit pourtant des yeux; il dit aux siens :

« C'est vérité, cet Espagnol est homme d'honneur.

» Vous qui avez à cœur de vous montrer en gentils-hommes, faites comme lui, et qu'aucun ne retourne en arrière s'il ne me voit retourner moi-même. »

Mais la mort cruelle tenait la faux levée, elle donna à Sébastien une fin glorieuse, et au Portugal une éternelle douleur.

NOTES SUR LES ROMANCES

DU XVIe. SIÈCLE.

NOTE PREMIÈRE.

Le Labyrinthe de Juan de Mena.

Un poète contemporain du Dante, et qui dans ses ouvrages s'est quelquefois montré un digne rival du proscrit Gibelin, a raconté d'une manière remarquable la mort héroïque du comte de Niebla.

Avant de citer ce passage intéressant, il est peut-être convenable de faire connaître l'auteur du poëme.

Juan de Mena, surnommé l'Ennius espagnol, était né à Cordoue au commencement du quinzième siècle ; son génie poétique se fit remarquer de bonne heure. Jean II, qui aimait et cultivait la litterature, l'attira à sa cour, et l'y fixa par ses bienfaits ; ce fut là qu'il composa *le Labyrinthe*. Ce poëme, fameux en Espagne, se compose de trois cents strophes de six vers ; c'est pourquoi il porte encore le nom des *Trois cents Couplets* (las tres-cientas

coplas). Le Dante est le modèle que le poète espagnol s'est proposé d'imiter; il suppose, que conduit par la Providence, il parcourt les sept cercles célestes qui portent tous le nom d'une des planètes; elle lui en fait connaître les habitants. Dans le cercle de la Lune sont les chastes, dans le cercle de Mercure les sages, dans celui de Mars les guerriers, dans celui de Vénus les amants, et ainsi du reste. Le poëme, naturellement divisé en sept chants, est dédié au roi Jean II. L'épisode de la mort du comte de Niebla est extrait du quatrième chant.

La Providence parle à Juan de Mena et lui montre le héros.

. . . « Celui que tu vois assis dans une barque, entouré d'hommes engloutis par les eaux et prêt à être englouti lui-même, c'est le vertueux, mais infortuné brave comte de Niebla.

» Tous ces chevaliers qui l'entourent, étaient aussi sans doute de braves et de nobles hommes; mais son nom a couvert tous les autres. Dans toutes les entreprises des hommes, la gloire comme la honte est toujours pour le chef. Ainsi l'Arlanza, la Pisuerga, le Carrion,

sont des rivières ; mais quand elles se réunissent au Douero, il n'y a plus que le Douero qui ait un nom.

» C'était devant Gibraltar ; la bannière du comte flottait déployée aux vents ; son fils, à la tête d'une nombreuse troupe de chevaliers et de fantassins, devait attaquer la ville par terre. Le comte et ceux qui étaient avec lui abordèrent sur une rive laissée à sec par la basse mer, et que les vagues couvraient au temps du flux.

» Les Maures se voyant attaqués de tous côtés, combattaient avec désespoir : les échelles étaient posées, et les soldats prêts à s'élancer sur les remparts ; mais, ainsi qu'un habile médecin, ayant à soigner un homme couvert de blessures, s'occupe d'abord à panser la plus dangereuse, les Maures portent tous leurs efforts vers le côté attaqué par le comte de Niebla.

. . . . » L'artillerie retentissait avec un bruit épouvantable, toute la muraille n'était que feu et que fumée : les traits, les flèches, les pierres tombaient sur les assiégeants.

» Cependant la mer s'enfle, les flots courroucés couvrent la plage, déjà le retour aux vaisseaux est impossible. L'eau croît, et bientôt le

pied des murailles sera baigné par la mer. Le comte s'était emparé avec de grands périls d'une barque dans laquelle il aurait pu sauver ses jours, si la pitié n'eût parlé dans son cœur plus haut que la crainte.

» Il ne put voir ses chevaliers accablés par le poids des armes, expirer sous la masse pesante des flots, sans desirer de les sauver tous. La barque se remplit, et ceux qui restent dans l'eau s'accrochent aux bords, et en si grand nombre, qu'elle s'enfonce dans les flots. Le fils vit périr son père, et il ne put le sauver; et le brave comte, victime de sa pitié, n'eut pas la consolation de serrer en mourant les mains de son fils chéri.

» Quand la mer, assujettie aux ordres du Tout-Puissant, quitta la plage qu'elle avait envahie, elle entraîna les corps de ces vaillants chevaliers; la terre chrétienne ne reçut même pas leurs cadavres glacés par les eaux. O malheureux comte, toi qui préféras mourir avec tes compagnons d'armes au lieu du danger plutôt que de les abandonner, si jamais la renommée répète mes vers, je veux que ton nom passe avec le mien à la postérité, et que l'on te plaigne éternellement! »

Ce fragment, dont j'ai supprimé quelques strophes qui ne sont pas nécessaires au récit, me semble assez remarquable pour qu'on puisse desirer qu'un traducteur habile veuille bien se charger de traduire en français le poëme entier de Juan de Mena. Quand *le Labyrinthe* fut publié en Espagne, vers le milieu du quinzième siècle, il excita un enthousiasme général. Le roi Jean II en fut si satisfait, qu'il pria le poète d'ajouter soixante-cinq stances aux trois cents stances primitives, afin, disait il, d'augmenter la beauté de l'ouvrage en rendant le nombre des couplets égal à celui des jours de l'année. Juan de Mena se prêta à cette idée bizarre et conforme au goût du temps; mais la mort l'arrêta à la vingt-quatrième stance, et lui fit laisser imparfaite la seconde partie de l'ouvrage.

Juan de Mena a rendu à la poésie espagnole le service que Malherbe a rendu plus tard à la poésie française; il a fixé le caractère poétique de la langue.

NOTE II.

Sur don Sébastien, roi de Portugal.

Ce jeune monarque, qui expia par une mort héroïque dans les champs de Maroc, la témérité

qu'il avait eue d'attaquer avec un petit nombre de chrétiens les troupes innombrables de l'empereur Moluc, était âgé seulement de vingt-cinq ans. Il était, par sa mère, l'infante Jeanne, petit-fils de Charles Quint. Comme, par un motif ignoré, son cadavre ne fut point rendu aux Portugais, qui, après une capitulation honorable, retournèrent dans leur patrie, le bruit se répandit qu'il n'était pas mort, et que voulant expier par une longue pénitence le désastre de sa défaite, il s'était fait ermite. On a vu, au commencement de cet ouvrage, que le même dessein avait été attribué au roi goth Rodrigue, et que pareille tradition s'était établie sur sa destinée. Deux aventuriers profitèrent successivement de la crédulité populaire pour s'offrir aux peuples du Portugal, impatients du joug espagnol, comme le libérateur tant attendu, comme le roi Sébastien, échappé au glaive et aux fers des Africains. L'un d'eux était fils d'un tailleur de pierre, et l'autre d'un faiseur de tuiles. Après avoir joué un rôle assez important pendant quelque temps, ils finirent leur vie, le premier sur l'échafaud, le second aux galères, en 1601. (Sébastien était mort en 1578.) Le dernier de ces imposteurs était, dit-on, un aventurier cala-

brois, que des intrigants avaient fait agir pour produire une révolution en Portugal. Il fut pris, conduit à Naples, et jugé par un conseil de guerre. Les entreprises que tentèrent pour le délivrer divers Portugais, obligèrent de l'enfermer dans le château de San-Lucar.

Aucun homme ne montra plus de dévouement à ce faux Sébastien, et ne fit plus d'efforts en sa faveur que le P. Josef Taxera, dominicain portugais, qui s'était expatrié pour se soustraire à la domination espagnole, et qui vivait à Paris. C'était un homme de bien, mais dont l'imagination crédule et exaltée fut facilement trompée dès qu'il eut appris ce qu'on publiait du Sébastien ressuscité. Il parcourut toute la France, l'Angleterre, la Hollande et l'état de Venise, amassant des secours pour le malheureux prisonnier. Il entreprit même de le défendre par des écrits imprimés à Rome. Son zèle mit plusieurs fois sa vie en danger. Enfin, après avoir consumé plusieurs années en efforts inutiles, il conçut un si violent chagrin de la captivité de celui qu'il appelait son Roi, qu'il en mourut presque fou. Sa mort précéda de quelques mois celle du faux Sébastien.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 18, *ligne première* : il y a-t-il, *lisez* : y a-t-il.
— 31, *ligne* 26 : ou curé de village, *lisez* : ou juge de village.
— 144, *ligne* 9 : pour le sortir de prison, *lisez* : pour le tirer de prison.